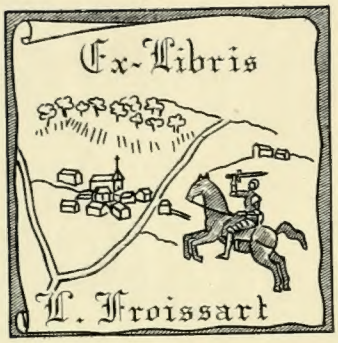

Ex-Libris
L. Froissart

S. Méry inv. del. *P. Baguoy Sculp.*

Anchise montre à Enée son fils dans les Champs Elysées les héros de son sang qui doivent illustrer l'Empire Romain.

FIGURES
DE L'HISTOIRE
DE LA
RÉPUBLIQUE ROMAINE
ACCOMPAGNÉES
D'UN PRÉCIS HISTORIQUE.

OUVRAGE EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT POUR SERVIR À L'INSTRUCTION PUBLIQUE, D'APRÈS LES DESSINS DE S. D. MIRYS.

PREMIERE PARTIE,

IMPRIMÉE SUR PAPIER VÉLIN.

A PARIS,

CHEZ LE CITOYEN MIRYS, RUE DES POULES, N° 6,
PRÈS LE PANTHÉON.

AN VIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/figuresdelhistoi00miry

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE romaine tiendra toujours un des premiers rangs dans les annales du monde : l'espace de temps qu'elle embrasse, la grandeur et la variété des évènements qu'elle renferme, les hommes extraordinaires dont elle retrace les talents, les vertus, et même les vices; tout donne à cette histoire un caractere imposant, dont aucune nation ne nous a encore offert le modele.

Quel spectacle plus étonnant que celui d'un peuple foible dans son origine et n'occupant d'abord qu'un point presque imperceptible, qui bientôt s'éleve, s'agrandit, et regne sur tout l'univers!

Quel exemple plus frappant de ce que peuvent pour la prospérité d'une nation la liberté, l'amour de la patrie, et les mœurs!

Quelle leçon enfin plus instructive que l'état de dégradation dans lequel ce peuple si grand se trouve plongé par l'excès même de sa puissance, par tous les vices qui marchent à la suite du luxe et des richesses!

Sans autre force que ses vertus, Rome libre parvient à donner des lois à toutes les nations. Maîtresse du

monde, mais livrée à tous les genres de corruption, Rome est soumise à des tyrans, et devient la proie des barbares.

On peut diviser en cinq époques les différentes périodes de l'histoire romaine, à dater de la fondation de Rome jusqu'au regne d'Auguste. La 1re époque comprend les temps de la monarchie, et forme une période de 244 ans. La 2me s'étend depuis l'établissement de la république jusqu'au renversement de la tyrannie des décemvirs; ce qui renferme un espace de 61 ans. La 3me remplit l'intervalle qui se trouve entre cette derniere époque et la premiere guerre punique; cet intervalle est de 183 ans. La 4me offre une période de 176 ans, et conduit jusqu'aux guerres civiles. La 5me enfin se termine au bout de 58 ans par la destruction de la république.

Les temps de la monarchie sont, pour ainsi dire, ceux de l'enfance et de la premiere jeunesse de Rome : c'est alors qu'elle reçut ses principales institutions religieuses et politiques; institutions qu'elle a modifiées depuis, mais dont elle a toujours conservé le fond et l'empreinte originale. Déja à son ardeur martiale, à son amour pour la liberté, on distingue les traits dominants de son caractere; on reconnoît un peuple aussi jaloux de ses droits qu'avide de gloire et de puissance.

L'institution des consuls substituée à celle des rois, en affermissant les bases de la liberté publique, développa l'esprit de conquête. On put voir dès lors ou que

Rome seroit détruite, ou qu'elle donneroit des lois à toute l'Italie. Chaque consul aspiroit à la gloire de signaler sa gestion annuelle par quelque nouveau triomphe; chaque année devoit donc reculer les limites de la république.

Cependant, au milieu de ces guerres sans cesse renaissantes, qui long-temps se bornerent à des excursions sur les terres voisines, la liberté jetoit dans Rome de profondes racines. En vain le sénat employoit tous les ressorts de sa politique pour concentrer dans son sein l'autorité suprême; le peuple réclamoit ses droits avec force, les défendoit avec courage. Les tribuns sont institués, et cette magistrature populaire, formidable aux consuls eux-mêmes, est un rempart contre lequel viennent se briser tous les efforts de l'aristocratie.

Mais bientôt le desir de perfectionner ses lois conduit Rome sur le bord du précipice. Des tyrans, sous le nom de décemvirs, usurpent tous les pouvoirs. Le peuple et le sénat sont également opprimés; par-tout regne la terreur; toutes les lois, celles même de la pudeur, sont ouvertement violées par ceux qui s'en proclamoient les régénérateurs. Alors, comme sous Tarquin le Superbe, l'excès du mal en devint le remede: le sang de Lucrece avoit enfanté la liberté; celui de Virginie la ressuscite.

C'est ici où commence la véritable grandeur de Rome. Une discipline sévere; le plus grand désintéressement dans tous les ordres de l'état; des mœurs pures; une constance héroïque dans les revers; une politique,

une sagesse profondes; telles sont les vertus que nous voyons briller chez les Romains pendant cette glorieuse époque. La conquête de l'Italie en est le prix. Un prince belliqueux veut en vain s'opposer à leurs progrès; les Romains s'instruisent par leurs propres défaites, et Pyrrhus est forcé de reconnoître qu'il n'est pas plus en son pouvoir de les vaincre que de les corrompre.

La premiere et sur-tout la seconde guerre punique donnent un nouvel essor à ces vertus sublimes. Jamais Rome ne se montra si grande que dans les dangers extrêmes. Ses armées sont défaites, anéanties; Annibal est à ses portes : Rome brave Annibal, et médite la ruine de Carthage. Quelques années en effet sont à peine écoulées, et Carthage n'est plus.

Rome étoit au comble de la prospérité; mais elle n'eut pas pour en supporter le poids la force et le courage qu'elle avoit déployés dans l'adversité. Tout-à-coup ses vertus l'abandonnent; l'esprit de liberté dégénere en licence; au véritable amour de la patrie succedent les fureurs des factions; un luxe effréné, une cupidité sans bornes, une ambition démesurée s'emparent des chefs de l'état; le gouvernement devient injuste, tyrannique; ce n'est plus pour administrer les provinces, mais pour s'abreuver de l'or et du sang des peuples, que les magistrats sollicitent, achetent les charges et les emplois; ce n'est plus pour la république, mais pour l'intérêt des généraux, que les armées combattent: Rome se déchire de ses propres mains, et ce

n'est que dans le sein du despotisme qu'elle paroît pouvoir trouver le repos et le bonheur. Ainsi l'univers qu'elle avoit opprimé est vengé; les maîtres du monde ne sont plus que de vils esclaves.

Il n'est pas étonnant qu'une histoire qui présente une suite de phénomenes politiques aussi extraordinaires ait toujours fait partie des connoissances les plus nécessaires, et que chez toutes les nations éclairées elle soit placée au rang des études classiques. Premier aliment de la jeunesse, elle est encore l'objet des méditations du philosophe, du législateur, et du guerrier. Les grands traits qu'elle présente à chaque pas inspirent, enflamment le génie du littérateur, du poëte, et de l'artiste. Tous les jours nous voyons les héros romains respirer sur la toile, animer le marbre et l'airain, revivre sur nos théâtres. Rome enfin, par les souvenirs imposants qu'elle rappelle, par le respect et l'admiration qu'elle commande, semble tenir encore le sceptre de l'univers.

Parmi tant de chefs-d'œuvre et de monuments, dont l'histoire romaine a été la source féconde, il est un ouvrage que les arts sembloient réclamer. Le génie avoit saisi les traits les plus frappants de cette histoire, et souvent un seul sujet est devenu pour l'homme supérieur qui l'a traité un titre à l'immortalité. Ainsi le tableau des Sabines suffiroit seul pour assurer à David les suffrages de son siecle et l'admiration de la postérité.

Mais personne encore n'avoit conçu le dessein de

former de l'histoire romaine un corps d'histoire complet, exécuté par le burin. Tel est le travail que l'on offre aujourd'hui au public. Comme production des arts, cet ouvrage, par son importance et son étendue, est fait pour intéresser tous les hommes qui savent les juger et les apprécier; comme monument historique, il peut contribuer à l'instruction en général, et surtout à celle de la jeunesse.

En effet, ce qui frappe ses sens exerce sur son imagination et sur sa mémoire une influence beaucoup plus forte que ce qui lui est transmis par une simple lecture. Ce ne sont pas seulement des faits que parcourt alors le jeune homme qui cherche à s'instruire; il voit, pour ainsi dire, les personnages eux-mêmes, il est comme témoin de leurs actions; il contemple leurs traits, examine leurs costumes, et devine dans leur attitude les passions ou les sentiments dont ils sont animés; transporté au milieu de Rome même, il assiste aux assemblées du peuple, aux délibérations du sénat, aux fêtes et aux cérémonies publiques; du Forum il passe dans les camps, vole sur le champ de bataille, et suit le vainqueur triomphant au Capitole.

Quoique la composition des dessins soit l'objet principal de cet ouvrage, le texte historique n'en fait pas moins une partie essentielle, importante. Les figures représentent les principaux traits, les époques frappantes, les actions d'éclat. Le texte, qui les explique, lie les évènements les uns aux autres, remplit les in-

tervalles, et indique les rapports qui existent entre les figures qui précedent et celles qui suivent. Interprete fidele des actions que l'artiste met sous les yeux, le texte supplée à ce que la représentation des objets ne peut exprimer, et fait connoître plus exactement les personnages qui paroissent sur la scene.

(1) C'est ainsi que, par une heureuse fiction, Virgile nous représente Anchise dans les Champs Elysées montrant à son fils Énée les héros de son sang qui doivent fonder et illustrer dans la suite des siecles l'empire romain. Ces héros ne sont encore que des ombres; mais déja on peut lire sur leurs visages les traits qui doivent les distinguer, les passions qui doivent les animer lorsqu'ils seront parvenus au séjour de la lumiere. Enée les contemple avidement, et interroge son pere sur ceux qui excitent plus particulièrement son attention: Anchise satisfait à ses questions; le héros troyen jouit de la gloire que les dieux réservent à sa longue et brillante postérité, et se sent enflammé d'une nouvelle ardeur pour remplir ses hautes destinées.

Le but de l'histoire n'est pas de satisfaire une vaine curiosité: si elle doit plaire, elle doit encore plus instruire. A l'intérêt des faits considérés en eux-mêmes on a donc tâché de joindre les observations qui naissent naturellement du sujet; on a suivi et indiqué avec le plus de soin et de précision qu'il a été possible les causes qui ont donné l'essor à la liberté, celles qui

(1) Voyez le frontispice.

l'ont maintenue et consolidée, celles enfin qui ont opéré sa ruine, et précipité Rome du faîte de la gloire dans l'opprobre et la servitude; par-tout enfin on a cherché à développer cette grande vérité que pour les états, comme pour les particuliers, la source du bonheur est dans une conduite sage, modérée, éloignée de tous les excès, et que la toute-puissance a ses bornes qu'elle ne peut franchir sans danger.

Cet ouvrage avoit été commencé quelque temps avant la révolution, qui en suspendit l'exécution. Il fut repris par ordre du comité de salut public, et continué sous les auspices du gouvernement.

La rédaction du texte fut d'abord confiée au citoyen Fourcade; elle l'a été depuis au citoyen Dumouchel.

L'ouvrage devoit se terminer à l'époque de la chûte de la république romaine; mais un ministre, dont le zele pour les arts et les sciences égale les lumieres et les talents (le citoyen L. Bonaparte), a ordonné qu'il seroit continué jusqu'à la translation du siege de l'empire à Constantinople. Il a pensé sans doute que le tableau de la décadence des Romains pouvoit être aussi instructif pour un peuple libre, que celui de leur grandeur et de leur prospérité.

Ainsi cet ouvrage se divise naturellement en deux parties. La premiere, composée de 15 cahiers de douze figures chacun, embrasse tout l'espace qui s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à la destruction de

la république : cette partie, entièrement terminée, forme un volume d'environ 200 pages.

La seconde comprendra les évènements qui se sont passés depuis le regne d'Auguste jusqu'à celui de Constantin inclusivement : elle aura à-peu-près la même étendue que la premiere.

L'auteur va redoubler de zele et de soins pour donner à cette seconde partie de son ouvrage le degré de perfection dont il est susceptible.

De l'imprimerie de P. Didot, au Louvre, galeries, n° 3.

S. D. Mirys Inv. et Del. Duclee, Sculp.

ROMULUS

An du Monde 3201 ..... Ere Vulgaire, 752.

De tous les peuples qui tour à tour ont occupé la scène du monde, et fixé les regards de la postérité, le peuple Romain est celui dont la fortune a le plus influé sur les destinées des empires et commandé l'admiration des hommes. Dès son origine, il implora vainement l'alliance de ses voisins. Dans quelques siecles, il fut maître du monde connu. Des troupeaux, des terres, des femmes furent le premier objet de ses brigandages. Ils s'étendirent bientôt dans tout l'univers. Les nations et les roys devinrent ses tributaires

Attachés au sol dont la conquête leur avait tant coûté, dont la conservation exigeait tant de soins et de combats, les Romains nécessairement belliqueux devaient aimer la terre où se trouvaient leurs champs et des compagnons sans le secours desquels ils n'auraient pas eu de proprieté. Ce sentiment vif et profond ne tarda pas à prendre le nom d'amour de la patrie. Il devint une habitude, l'âme de toutes leurs actions, et la cause premiere de leur fortune.

Comme tous les parvenus, les Romains avaient l'orgueil de la naissance. Ces conquérans du monde trouvaient du plaisir à se dire les enfans du dieu de la guerre. Suivant leurs traditions, une vestale, épouse de Mars, avait donné le jour au fondateur de Rome. Pour rendre ce héros plus intéressant, on le peignit comme un prince persécuté, exposé quelques heures après sa naissance dans les forêts, allaité par une louve et recueilli par un Pasteur. Cette fable nous rappelle les premieres années du législateur des hébreux. Elle prouve que les ambitieux ont toujours sçu mettre à profit la crédulité des peuples. Ce Romulus, qui, fils d'une prostituée, et chef de quelques brigands, voulait créer un empire et se fonder un trône, abusa de l'ignorance de quelques hommes superstitieux, se donna comme tous les tyrans une origine céleste, et n'eut point de peine à devenir le roi d'un peuple qui le regardait comme un dieu.

D. Miros, In. et Del. Guttemberg Sc.

MORT DE REMUS ET FONDATION DE ROME.

An de Rome 1er

La Patrie de Romulus était divisée en petites bourgades presque toutes soumises à des Rois. Cette partie du monde, connue sous le nom d'Italie, n'offrait que des cabanes éparses, des peuples agricoles ou pasteurs, des princes revêtus d'une autorité précaire et bornée, beaucoup d'ignorance et de superstition. Il n'était pas difficile à un homme actif, audacieux et brave d'acquérir en peu de temps un royaume aussi puissant, aussi riche que ceux dont il était environné. Le besoin de dominer lui fit tout endurer et tout oser. Il ne craignit pas même de souiller ses mains du sang fraternel. Remus parut mécontent de ne pas donner son nom à la ville dont ils avaient jetté les fondements sur le mont Palatin. Incapable de souscrire au partage du pouvoir, Romulus assassina son frere, et voulant effrayer les hommes braves ou jaloux, ainsi perisse, *dit il en le frappant,* quiconque oserait l'imiter !

Seul maitre de ce nouvel empire, Romulus appella dans ses murs tous les avanturiers des pays voisins, tous les esclaves qui souriaient à des idées de propriété, tous les brigands sortis ou chassés des autres villes. Il leur accorda les mêmes droits qu'à ses compagnons d'armes, se vit à la tête de trois mille hommes d'une valeur éprouvée, disposés à tout entreprendre, et soumis aveuglement à ses ordres. Ils le choisirent pour Roi.

Romulus ne songea plus qu'à prévenir l'inconstance de l'opinion..... La religion dont il s'était fait déclarer le chef lui donna tous les secours qu'il en avait espérés. Des oracles approuvérent le choix des Romains. Il déploya bientôt à leurs yeux la Pompe de la religion et les signes de la royauté. Il ordonna des sacrifices et des fêtes, ne marcha plus qu'entouré de licteurs armés de haches et de faisceaux de verges..... et pour persuader à des sujets éblouis, qu'il était moins le roi que le pere des Romains, il choisit parmi le peuple cent vieillards estimés, auquels il accorda des privilèges et le nom de senateurs, en déclarant que leurs conseils seraient toujours la règle de sa conduitte. Il trouvait ainsi le moyen de recompenser peut être ses complices, de voiler son despotisme, de mettre une plus grande distance entre ses anciens camarades et leur nouveau Roi. Il ne prévit pas que ces conseillers deviendraient jaloux d'un pouvoir qu'ils étaient appelés à partager et que l'instrument de son autorité le serait bientôt de sa ruine.

ENLEVEMENT DES SABINES.

An de Rome 4.

La ville de Rome n'était plus une caverne où des voleurs réunis par le besoin déposaient le fruit de leurs brigandages. Quelques institutions, des terres également partagées, des cabanes entourées de murs, et une peuplade assez nombreuse avaient changé leur caractère. Ces bandits rassemblés sous les drapeaux d'un roi se crurent une nation belliqueuse dont l'alliance devait honorer ceux qu'ils avaient dépouillés. Ils songerent à transmettre à des enfans ce qu'ils appellaient des propriétés, à rendre leur empire durable. Romulus et le sénat envoyerent des Ambassadeurs aux peuples voisins. Ils leur demanderent des filles en mariage, leur offrirent l'amitié de la ville naissante. Jaloux de cette nouvelle puissance, indignés peut être d'une proposition qui leur était faite par des brigands, les Sabins et leurs alliés ne répondirent que par des témoignages de mépris.

Trop faibles pour se venger, les Romains attendirent une occasion favorable. Elle ne tarda pas à se présenter..... Leur roi-Pontife ordonna qu'on célébrât des jeux en l'honneur de Neptune. Avides des émotions qu'on éprouve à ces fêtes, les peuples voisins accoururent en foule. Le plaisir qu'on se promet cache à tous les yeux des périls que le caractère des Romains aurait dû faire prévoir. Les habitans firent à des ennemis confians l'accueil le plus distingué. Ces victimes de leur curiosité se livraient à peine avec leurs femmes et leurs enfans au plaisir d'admirer, qu'à un signal donné par le chef, tous les soldats de Romulus, fondent l'épée à la main sur les étrangers désarmés, enlevent les filles et chassent leurs parents hors de la ville. Romulus voulant faire oublier à ces infortunées un tel acte de violence et d'impudeur, fit célébrer des mariages solemnels et recommanda qu'on eut le plus grand égard pour celle qui en aurait été l'objet. Il donna lui même l'exemple et trouva partout des imitateurs. Les femmes devenues meres chérirent bientôt leurs ravisseurs [illegible] et les soins qu'elles durent prodiguer à leurs enfans adoucirent peu à peu le chagrin qu'occasionnait l'absence de leurs meres.

S.D. Marc Inv.t et Del.t — Pillet Sculp.t

PREMIER TRIOMPHE

An de Rome 4.

La victoire ne couronne pas toujours le parti le plus juste. Les victimes de la perfidie romaine ne tardèrent pas à l'éprouver. Les Céniniens furent les premiers que la vengeance fit courir aux armes. Ils attaquèrent leurs ennemis avec une précipitation inexcusable..... C'en était fait du peuple nouveau, si tous ceux qu'il avait outragés se fussent coalisés pour le punir. Leur mésintelligence sauva Rome.... ils furent vaincus. Les villes de Cénine, d'Ardemne et de Crustinium devinrent la proie des flammes. Les habitans furent conduits en triomphe à la Cité du vainqueur..... un immense butin, des couronnes de chêne, les riches dépouilles du roi de Cénine, que Romulus avait tué de sa main étaient les principaux ornements de cette fête guerrière et nouvelle ».

Le fondateur de Rome ne laissait pas échapper une seule occasion de frapper les sens d'une peuplade ignorante, d'en imposer par le faste, de se rendre nécessaire et puissant. Le grand art de ces premiers législateurs fut d'éterniser les usages par les mœurs, et les mœurs par les impressions faites sur les organes. Exposés sans cesse aux regards d'un peuple superstitieux, ces signes du courage, de la puissance, n'étaient pas muets. Ils imprimaient la crainte, le respect, le besoin de l'obéissance.

Romulus termina la fête triomphale par l'élévation d'un temple à l'honneur de Jupiter Férétrien. Il cherchait à diminuer le crédit des Augures, à réunir l'autorité du pontife à la puissance du roi, à prévenir le joug dont les prêtres qui pouvaient tout sur le peuple auraient avec le temps écrasé le monarque. Il était dangereux pour ne pas dire impossible d'étouffer la superstition. Les idées religieuses servaient d'ailleurs les projets de l'ambitieux. Elles pouvaient rendre son autorité moins précaire et plus respectable. Bien loin de les affaiblir, Romulus leur offrit de nouveaux aliments. Il trouva le moyen de les diriger en recevant au nombre des citoyens de Rome les peuples que ses armes avaient conquis; il adopta leurs usages, accueillit leurs divinités, consacra les fêtes qu'ils aimaient à célébrer. Sa grande politique fut de multiplier les temples et les dieux pour assurer aux nouveaux sujets de Rome, l'exercice de leur culte. Il étouffait ainsi le germe des querelles religieuses, divisait les prêtres, et rassemblait dans les mains du roi toutes les forces du despotisme.

TRAHISON DE TARPEÏA.

An de Rome 6.

La bonne fortune de Rome n'effraya pas les Sabins, peuple généreux et brave, quoique soumis à des rois. Ces dignes enfants de Lacédémone jurèrent de venger leurs alliés asservis, leurs familles desolées et jurent sur le point de tenir le serment. Leur première attaque se dirigea contre un Fort bâti sur le mont Capitolin dont la garde était confiée à un Capitaine appellé Tarpeïus. Sa fille séduite par Tatius roi des Sabins lui facilita les moyens de pénétrer dans la Citadelle. Mais son crime fut puni par ceux même qui l'avaient inspiré. Les Sabins craignant qu'on ne les accusât d'avoir acheté la victoire ecrasèrent Tarpeïa sur le seuil même de la porte qui leur avait été livrée, au moment où cette indigne Romaine osait réclamer le prix de sa trahison. Aussitôt ils pénétrent dans la Citadelle, en chassent l'ennemi, le poursuivent jusque dans la place publique. Les Romains allaient enfin connaître la honte d'être vaincus..... Leur chef désespéré rassemble quelques soldats fanatiques, leur persuade que Jupiter à donné le signal de la victoire, se précipite sur les rangs ennemis, relève le courage de son armée et la ramène au combat.

Le choc allait recommencer, quand les filles des Sabins, témoins et bientôt victimes d'une guerre qui devait leur ravir ce qu'elles avaient de plus cher, se jettèrent au milieu des deux armées. La vue de ces femmes éplorées, de leurs enfants qu'elles tenaient dans les bras, leurs cris douloureux, la mort qu'elles demandaient plutôt que de survivre à leurs parens ou à leurs époux firent tomber les armes des mains des combattans. Ils reconnurent enfin que cette guerre était criminelle et parricide. Un voile fut jetté sur le passé. Les deux nations se partagèrent les propriétés de la ville de Rome, et les deux chefs, l'autorité royale. On institua des fêtes annuelles pour célébrer cet heureux événement. On changea les noms des Tribus et les Sabins furent admis au nombre des Sénateurs et dans le collège des Augures.

MORT DE ROMULUS.

An de Rome 37.

Vaincus par les larmes de leurs filles, les Sabins transportèrent leurs foyers dans une ville dont ils avoient juré la ruine. Leur roi survécut à peine à cette alliance. Il fut assassiné par les habitans de Lavinie justement indignés de ses exactions. C'est en vain qu'ils lui demandèrent de réprimer les brigandages de quelques Tirulants. On dit même qu'il fit massacrer les députés chargés de lui porter à cet égard les plaintes des victimes. Ce forfait révolta les malheureux Laviniens. Ils ne laissèrent pas échapper l'occasion de le punir. La mort de Tatius ne fut pas vengée par un collègue qui depuis long tems voulait être son héritier . . . Effrayé même de l'énergie des opprimés, Romulus punit les scélérats qu'ils avaient dénoncés. En réparant ainsi les crimes de Tatius, ce rusé tyran fit oublier pendant quelques jours qu'il méritait le même sort.

Ses victoires, l'accroissement rapide de l'empire, l'obéissance aveugle du Sénat, le caractère servile que ses institutions achevaient de donner au peuple le jettèrent dans l'abyme qui finit par engloutir tous les ambitieux. Il n'avait marché qu'à tâtons dans le chemin de la tyrannie. Quelques témoignages de dévoûment lui firent croire qu'il pouvait tout oser. Il se permit des actes arbitraires, s'environna de satellites, méprisa les conseils du Sénat, ne consulta plus cet aréopage qui partageait avec peine le pouvoir absolu . . . . Romulus arma contre lui toutes les passions. . . . Les amis de la Liberté, les favoris de Tatius, les membres du Sénat conspirèrent sa mort. Elle lui fut donnée au moment qu'il passait des troupes en revue: il survint tout à coup un orage affreux qui favorisa l'exécution du complot. Son courage, sa prudence, et le bonheur qui suivit toujours ses expéditions lui avaient conservé l'estime de plusieurs habitans. Ceux qui plus instruits des projets du Sénat préféraient le despotisme d'un seul à la tyrannie de plusieurs poursuivirent ses meurtriers avec une fureur égale. Les regrets paraissaient universels. Pour éloigner les soupçons que la haine des uns ou la douleur des autres inspiraient à tous, le Sénat fit publier que deux hommes connus par leurs sentimens religieux avaient vu le fils de Mars disparaître au milieu des éclairs et demander en s'élevant au ciel, les honneurs que l'on doit à la divinité. Des autels furent dressés de toutes parts. Les mains dégoutantes du sang de Romulus brûlèrent des parfums devant ses images . . . . . Les membres du Sénat ne rougirent point d'adorer la mémoire de celui qu'ils n'avoient pas daigné reconnaître pour leur chef: tant le plaisir de la domination familiarise la race humaine avec la perfidie et la bassesse !

J. D. Mayer Inv. et Fec. Lepicié Sculp.

NUMA POMPILIUS.

An de Rome 38.

Les Peuples doivent au hazard leur Constitution primitive. L'exemple de ses voisins, l'ignorance de ses droits et l'estime engagèrent le peuple de Rome à suivre pour Chef l'homme de génie qui les avait ramassés, à lui confier l'administration d'une ville dont il était le fondateur. Ce fut plutôt l'ouvrage du sentiment que de la réflexion. Des sauvages ne voyent que le présent. Peuvent-ils lire dans l'avenir des abus d'autorité dont ils ne sont pas encore victimes?

Cependant le peuple n'avait pas abandonné tous ses droits. Romulus était moins un magistrat absolu qu'un chef militaire. La défiance publique se reposait avec plus de justice sur la tête du Sénat. Les Patriciens travaillaient sans relâche à usurper la domination. L'apothéose de Romulus mit leurs projets à découvert. Sous le prétexte frivole qu'ils n'étaient pas d'accord sur le choix d'un monarque, ils se partagèrent l'autorité royale, occupèrent tour à tour la première place et firent éclater le dessein d'éterniser ce despotisme anarchique.

Le moment était favorable pour fonder un gouvernement Républicain. Mais le peuple ne savait pas raisonner son bonheur et ses droits. L'ignorance et la tyrannie du Sénat éveillèrent dans toutes les ames l'idée de la royauté. On somma les Patriciens d'abandonner les rênes et d'élire un chef.

Tous les membres du Sénat convoitaient l'héritage de Romulus. Cette ambition finit par être utile à la chose publique. Ils aimèrent mieux couronner un étranger qu'obéir à un de leurs égaux. Les suffrages tombèrent sur Numa Pompilius, Sabin d'origine, citoyen estimé pour ses vertus et ses talens. Il eut d'abord le courage de refuser..... La mort de Tatius et de son collègue, l'esprit inquiet et jaloux du Sénat, le caractère féroce des Romains effrayaient d'ailleurs un homme religieux, sensible, pacifique. Les témoignages d'estime que Rome lui prodigua, les conseils de ses amis et de ses parents le décidèrent enfin à accepter l'honneur qui lui était offert. La postérité doit des éloges à Numa, s'il fut moins sensible aux attraits du pouvoir qu'à l'espérance vertueuse de civiliser un peuple de barbares. S'il eut le malheur de faire chérir la Constitution monarchique, on convindra du moins que ses institutions affaiblirent l'esprit de brigandage, jettèrent quelques idées de justice et retardèrent l'esclavage du monde.

S. D. Mirys, Inv. et del. Patas Sculp.

LES VESTALES.

An de Rome 40.

Numa Pompilius ne fut pas infidèle aux principes qu'il avait manifestés. Les Romains avaient encore tous les vices d'un peuple ignare, féroce, brigand. Il leur fit connaître la paix, la justice, l'humanité, les douceurs de la vie sociale, le bonheur de l'amitié, le plaisir de la bienfaisance, le besoin de la probité. Pour rendre ses loix plus respectables, ce législateur profita du caractère superstitieux des Romains. Il épura leurs idées religieuses, arracha les victimes humaines aux couteaux du fanatisme, abolit même tous les sacrifices. Des fruits, du lait, des vœux furent les seules offrandes qu'il permit de déposer aux pieds de la divinité; de telles institutions firent chérir l'agriculture.... on se persuada qu'un dieu veillait à la conservation des propriétés. La paix fut regardée comme fille du ciel. Un temple s'éleva consacré bientôt à Janus. Il devait être fermé jusqu'à l'instant où forcés à prendre les armes, les Romains se deffendraient contre des voisins injustes et perfides. Les portes de ce temple redoutable ne s'ouvrirent qu'après la mort de son fondateur, et lorsqu'éloignés par les Tarquins de la route que Numa leur avait tracée, les peuples revinrent à leurs idées primitives, à leurs anciennes habitudes.

Cependant, les crimes de la tyrannie ne purent jamais détruire les principes de bonne foi gravés par Numa dans le cœur de ce peuple régénéré. Pendant une longue suite de siècles, Rome ne connut point le parjure. La chasteté, la foi conjugale furent long tems honorées. L'entrée des temples n'était permise qu'aux mères de famille, aux citoyennes vertueuses. Le feu sacré, le palladium, le culte de Vesta, premiers objets de la vénération publique furent confiés aux soins de quatre vierges Romaines. Ces prêtresses étaient menacées du plus cruel supplice et du moins supportable de tous, celui de l'ignominie, si elles ne gardaient pas religieusement leur vœu de chasteté. Des prérogatives honorables, le respect des citoyens, beaucoup de liberté furent les seules précautions que Numa crut devoir prendre pour faire chérir à ces jeunes personnes la vertu de leur état. Il n'étouffa le plus doux penchant de la nature, qu'en flattant l'orgueil et l'ambition, c'est à dire les passions qui naissent avec l'homme et qui ne meurent qu'avec lui.

On peut reprocher à Numa d'avoir fondé les vertus sur des préjugés, sur l'enthousiasme, la crainte, l'espérance. Mais les circonstances doivent excuser ce législateur. Il n'était pas dans un empire où la voix seule de la raison pût se faire entendre et persuader aux hommes que leur propre interêt doit les porter à la pratique des vertus.

J. D. Mirys, In. et Del. Pembrun Sc.

LES HORACES.

Tullus Hostilius. An de Rome 84.

Le peuple honora de ses regrèts la mémoire de Numa Pompilius. Mais il oublia bientôt les principes de ce législateur. On lui donna pour successeur Tullus Hostilius, homme ardent et féroce, qui réveilla dans toutes les âmes la passion des conquêtes.

Le peuple répondit au signal avec enthousiasme. Ce torrent que le génie de Pompilius avait arrêté pendant quelques années, rompit bientôt ses digues. Il ne tarda pas à se répandre dans toute l'Italie. Rome conserva cependant du caractère qu'elle avait reçu de Numa, cet amour de la justice, de la patrie et de la bonne foi qui lui concilièrent pendant plusieurs siècles l'estime de l'univers. La soif des conquêtes ne fut même chez ce peuple qu'un grand desir d'élever sa patrie au dessus de toutes les villes du monde. Il brûlait déjà de cet ambition dont la flamme dévora l'univers.

Cet orgueil national ranima la haine des peuples voisins. Albe mère et rivale de Rome avait surtout des affronts à venger. Les deux nations excitées par les chefs volèrent bientôt aux armes. Les effets de la guerre devaient être aussi funestes que le motif était injuste et barbare. On les craignit de part et d'autre.... et pour terminer une querelle dont le résultat menaçait la gloire et la liberté des vaincus, on choisit dans les deux armées six jeunes guerriers. Chaque peuple confie à ses héros les destinées de son empire. Les Curiaces combattaient pour l'indépendance des Albins. La fortune de Rome était dans les mains des Horaces.

La carrière est ouverte. Trois frères en viennent aux mains contre trois frères. Ils combattent pour la patrie en présence de la patrie elle même qui les voit, les anime, les soutient..... mais déjà Rome fait entendre des cris de douleur. Deux de ses enfans tombent sous le glaive des Albins. L'Idée de sa patrie condamnée à l'esclavage et à l'opprobre se présente aussitôt au dernier des Horaces. Il se jure la victoire. Aussi rusé que valeureux, par une fuite simulée, il sépare trois ennemis blessés à mort. Il fond avec l'impétuosité d'un homme qui venge son pays et ses frères, sur le moins éloigné des Curiaces, le jette à ses pieds, vole au second et le renverse.... Le troisième que ses blessures, le désespoir et la surprise avaient déjà vaincu se présente comme une victime au glaive de son adversaire. Il tombe... Albe meurt avec lui, et l'Aigle de Rome a déjà saisi sa proie.

C. D. Moris Inv.t et Del. J. J. Le Veau, Sc.

HORACE CONDAMNÉ ET ABSOUS.

An de Rome 84.

Rome triomphante retentissait de cris d'allégresse. Horace couvert d'honorables dépouilles rentrait dans ses foyers paternels au milieu d'un peuple qui le regardait comme son libérateur. La joie qu'inspirait sa victoire est tout à coup suspendue et troublée par le plus cruel événement. Pendant que toute la famille du jeune Horace le comble de témoignages d'amour et de reconnoissance, une sœur agitée d'autres sentiments laisse couler des larmes.... La vue du héros de Rome parait lui faire horreur.... Ses pleurs ne coulaient point sur la tombe de ses freres, mais sur les dépouilles du plus jeune des Curiaces, de son amant, de celui qui bientôt devait être son époux.... Ces regrets parurent criminels au libérateur de sa patrie... Il ne voit plus dans cette femme égarée qu'un ennemi de la gloire de Rome et de sa famille..... Indigné, furieux, il lui plonge son epée dans le sein.

Ce meurtre parût atroce, injuste, inutile à Rome que les pleurs d'une amante n'avaient pas mise en danger. Le parricide fut conduit devant ses juges et comdamné.....

Le sauveur de Rome allait descendre du char de triomphe pour tomber sous la hache du Licteur.... lorsque le peuple convoqué par le vieil Horace fait comparaitre le coupable et considérant le meurtre dont il s'était souillé comme un effet de son amour pour la gloire de la patrie, lui remet la peine prononcée par les loix.

Le jeune Horace, son pere, le peuple Romain déployèrent un caractère de sévérité dont l'éloge ne se trouve pas dans toutes les bouches et encore moins dans tous les cœurs. Cependant, tout jusques à la colère du vieil Horace est digne de l'attention du philosophe et de l'estime du républicain. La férocité du pere et du fils, l'indulgence du peuple nous montrent déjà dans l'avenir ces hommes étonnants qui doivent changer la face de la terre. Du moment où ils reprendront l'exercice de leurs droits, lorsque des loix populaires leur défendront de se mépriser, lorsque les intérets de l'état seront devenus ceux de chaque citoyen, vous les verrez étouffer leurs querelles pour marcher contre les tyrans, préférer la mort à la honte de la fuite ou de l'esclavage.... vous verrez leur ame s'agrandir, leur caractère se développer.... Les Horaces et leurs juges sont les peres du Brutus qui doit punir des fils conspirateurs, les pères de ces Romains qui doivent marcher sur la tête des rois du monde et dont les derniers même auront la force de sacrifier un tyran à la République expirante.

J.B. Mirys Inv. et Del. Ph. Tresse. Sculp.

VILLE ET PORT D'OSTIE.

An de Rome 115.

Tullus Hostilius eut le sort de presque tous les tyrans. Sa mort fut violente, inattendue, applaudie. Les Prêtres qu'il avait paru mépriser firent tourner cet événement à leur avantage. Ils persuadèrent au peuple que Tullus était victime de son irréligion. Ils menacèrent les Romains de toute la vengeance des Dieux. Ces discours produisirent l'effet ordinaire. Le petit fils de Numa réunit tous les suffrages quand il fallut choisir un Roi. Les autels furent couverts d'offrandes par un peuple qui croyait voir la foudre suspendue sur sa tête impie.

Romulus avait, pour ainsi dire, asservi les prêtres à ses idées..... mais le caractère des héritiers de sa puissance, la coalition active des sénateurs et des Ministres du culte enlevèrent au Roi toute l'influence qu'il avait sur les augures. Les dignités religieuses étaient à la disposition des familles patriciennes..... et après avoir profité de ce moyen pour fonder l'aristocratie, les nobles le firent servir à la conservation de leur despotisme. C'est alors que fut forgé le premier anneau de cette chaîne qui pesa si long temps sur le peuple Romain, de cette chaîne que des amis de l'égalité soulevèrent quelquefois avec avantage, mais qu'ils ne parvinrent jamais à briser.

Le peuple à cette époque jouissait pour ainsi dire de la plénitude de tous ses droits. Ce fut au nom du peuple que le nouveau roi déclara la guerre aux Latins. Le malheur et la vengeance les avaient rendus perfides. Ils crurent que la mort de Tullus et le caractère pacifique de son successeur, devaient leur faciliter les moyens de vaincre à leur tour. Ils volèrent aux armes. Mais l'événement trompa leurs espérances.

Aux principes de son ayeul, Ancus Martius joignait un grand courage et des talents militaires. Il appelle les Dieux de Rome à la vengeance. Il marche aux Latins, dévaste leur pays, fait un nombre considérable de prisonniers, les réunit suivant l'usage aux citoyens de Rome, agrandit ainsi la première ville d'Italie et l'environne bientôt de fortes murailles.

Ancus Martius profita de la paix conquise pour résusciter les lois de Numa. Tous les peuples connus par leurs richesses étoient souverains de la Mer. Ancus voulut diriger les Romains vers cet objet de conquête..... Il les étonna par la fondation du Port et de la Ville d'Ostie, leur montra dans l'éloignement des nations heureuses que le commerce faisait respecter.... Mais les crimes des Rois, les dissentions du peuple et du Sénat, les guerres qu'ils durent soutenir contre leurs voisins, éloignèrent les habitans de Rome de ce projet. Le temps n'était pas encore venu. Lors même que le génie de ce peuple s'armera du trident, ce ne sera point pour échanger des productions, pour aller chercher au delà des mers des amis et des freres, mais pour semer dans tous les lieux habités, l'esclavage et la mort.

S. D. Mirys, Inv.t et Del.t — Longueuil, Sculp.t

TARQUIN L'ANCIEN.

Servius Tullius. An de Rome 143.

Rome fixait déjà l'attention des peuples étrangers .... Parmi les citoyens nouveaux que sa renommée avait conquis, le peuple distingua Lucius Tarquin, grec d'origine, dont le père chassé de Corinthe par des troubles domestiques s'était réfugié dans une ville du Latium. Riche, orgueilleux, dévoré d'ambition, il fuyait peut être la vengeance des loix et la colère de ses égaux. Tarquin le jeune ne tarda pas à sortir de la foule. Son faste, objet d'étonnement et de nouveauté pour les Romains, sa générosité, son caractère souple et rusé lui concilièrent bientôt l'amour du peuple et la confiance du monarque. Après la mort d'Ancus, Tarquin osa faire une demande qui dans sa patrie l'aurait dévoué sans doute aux poignards des hommes libres. Il osa demander la couronne. Il l'obtint... nommé tuteur des enfans d'Ancus Martius, Tarquin ne craignit pas d'arracher les fils à leurs destinées et de trahir l'espoir du père. Le Sénat consentit avec peine au choix du peuple. Les Patriciens devaient souffrir impatiemment un étranger qui leur enlevait le plus beau de leurs privilèges. Cependant ils furent insensibles à la disgrace des petits fils de Numa. Ils préféraient la honte d'un maître inconnu à la cruelle perspective d'un trône héréditaire.... Ils conservaient du moins l'espérance de règner.

Tarquin ne fut pas dupe des motifs qui forçaient les nobles à respecter le choix de la nation. On le vit s'appliquer à mériter de plus en plus l'estime du peuple et à se faire un parti dans le premier ordre de l'état. Il créa cent nouveaux Sénateurs que sa reconnaissance choisit dans les familles Plébeiennes. Ces parvenus furent d'abord ses plus zélés courtisans... mais ils ne tardèrent pas sans doute à prendre l'esprit du Sénat, à faire cause commune avec les nobles et (telle est la faiblesse du cœur humain.) à devenir les ennemis les plus acharnés des Plebeiens, de ceux même dont ils avaient partagé les destinées.

Tarquin avait aporté dans Rome ce gout, cette passion des arts qui dominait dans toute la Grèce. Il usa de son pouvoir pour embellir sa patrie adoptive. Rome fut bientôt couverte d'édifices magnifiques. La ville entourée de murailles de pierre vit son intérieur orné de temples et de portiques..... des routes commodes et superbes s'ouvrirent de toutes parts. On admire encore les débris de ces ouvrages étonnants. La magnificence éclatait même dans ces larges canaux creusés sous le pavé de la cité pour jetter dans le Tibre tout ce qui pouvait entretenir la malpropreté des rues et l'insalubrité de l'air.

TULLIE.

An de Rome 176.

Voici l'époque des grands forfaits que la royauté devait amener. Cette longue et vieille maladie du corps social avait fait peu de progrès chez un peuple belliqueux, frugal, à demi souverain .... mais il était venu ce moment où les sujets de Romulus allaient expier la faute commise en confiant le dépôt de la liberté publique aux vertus d'un seul homme.

Si les premiers rois de cet empire ne méritent pas tous les reproches qu'on fait à leurs pareils, c'est qu'ils furent assez heureux pour recevoir la couronne sans l'avoir espérée dans leur enfance .... mais lorsque s'éloignant des formes républicaines, cette monstrueuse institution devint pour ainsi dire héréditaire; lorsqu'elle eut brisé la seule chaîne qui la retint dans le sentier de la modération, tous les forfaits du despotisme couvrirent la ville de Rome et accusèrent les premiers législateurs.

Du moment où la faiblesse de tous permit à un seul individu de faire exécuter les loix, le philosophe dut prévoir que l'heure de l'esclavage n'était pas éloignée .... Chaque roi devait hâter l'instant où l'autorité d'un seul allait dévorer celle de tous ... tant il est vrai que la royauté, même enchaînée, fut toujours incompatible avec les vertus que demande l'exercice du pouvoir. Élevés par les flatteurs de leurs pères, familiarisés avec la puissance et l'impunité, il n'était pas possible que les enfants des rois vissent d'un œil tranquille des étrangers ou des hommes nouveaux leur enlever une couronne qu'ils regardaient comme leur patrimoine.

La vie obscure d'un citoyen était surtout insupportable aux enfants de Tarquin. Nourris de prétentions et d'orgueil, riches, puissants, ils affectaient déjà le pouvoir absolu. Ils avaient épousé les deux filles de Servius Tullius. Comme les Tarquins, ces femmes étaient nées avec le besoin de dominer. Elles se disputèrent comme eux le droit à la couronne .... et tout fut mis en usage par chacun d'eux pour enlever à son frère, par chacune d'elles pour ravir à sa sœur l'objet des vœux et des crimes de toute la famille. La plus scélérate l'emporta.

Tullie trame avec son beau frère un double assassinat. Elle égorge son époux et confie à son incestueux amant le meurtre de sa femme. Les voilà donc seuls, détestés il est vrai, mais au dessus des loix, maîtres d'une partie du Sénat dont ils ont acheté le silence .... Ils régneront un jour .... mais ce jour est peut être éloigné. Servius Tullius vit encore. Et qu'importe à des ambitieux un crime de plus, une tête de moins? Tarquin vole au Sénat, y rassemble ses parasites et ses flatteurs, ose se nommer roi, poignarde son aïeul et jette son cadavre dans la rue.

Impatiente de régner, inquiète du désordre que cet événement occasionne, Tullie vole au Sénat. Elle craint que son époux n'ait pâli .... mais la vue du corps de son père étendu devant le Capitole relève son espérance .... elle se presse d'arriver pour jouir du fruit de ses attentats, pour être saluée reine .... Le conducteur de son char, que le cadavre saisit d'horreur et d'effroi recule et veut se détourner ... Tullie, la férocc Tullie qui craint de perdre un moment et que tourmente le remord de n'avoir pas elle même trempé ses mains dans le sang de Tullius menace le conducteur, anime ses chevaux épouvantés, et triomphante, elle fait passer le char sur le corps de son père .... ainsi le parricide acheva de réunir deux monstres qu'avaient rapprochés l'inceste et le besoin de tous les crimes.

S. D. Marais Inv.t et Del.t

TARQUIN LE SUPERBE.

Livres des Sybilles An de Rome 220.

Tarquin devenu roi ne fit que marcher plus audacieusement dans la route du crime.... L'armée qu'il peupla de ses complices fut bientôt une pépinière de satellites, aveugles instruments de la tyrannie. Gorgés du bien des victimes, les soldats devinrent des bourreaux. La bassesse qui cherche à s'élever, l'insolence des parvenus, l'oubli des plus doux sentiments de la nature, l'esprit de dissipation, tous les crimes et tous les vices que produit le despotisme circulèrent avec précipitation dans les veines du corps politique. L'histoire du dernier roi de Rome n'est que celle de tous les tyrans. Ses passions, ses habitudes, ses plaisirs, ses craintes le portaient à proscrire les vertus et les talents, à poursuivre le génie et les richesses. Toute la famille de Junius dont il convoitait la fortune fut immolée à son avarice. Un seul évita la mort de ses frères en feignant d'être insensé.... Le génie des Romains conserva le plus jeune pour l'exemple du monde et le bonheur de sa patrie..... c'était Lucius Junius Brutus, celui qui devait donner l'exemple de tout sacrifier à la liberté de son pays, celui dont le nom doit à jamais effrayer les oppresseurs et dont le poignard tyrannicide fut transmis d'âge en âge à ses derniers neveux.

Pour distraire le peuple qu'il avait soin de ménager, Tarquin multiplia les fêtes, parût respecter les loix et les fables religieuses. Il accueillit avec pompe ces chartres mystérieuses, connues sous le nom de Livres Sybillins où des femmes enthousiastes que leur vie solitaire faisait regarder comme des êtres divins avaient écrit les destinées de l'empire.

Et comment le peuple aurait il été sensible aux maux de la tyrannie? il n'en ressentait pas les effets. Tout le poids de l'oppression tombait sur les Patriciens où les hommes riches que l'orgueil faisait sortir de la classe méprisée pour entrer dans celle des tyrans. Il voyait avec une joie secrète l'opprobre et le malheur des familles privilégiées. L'ignorance et le doux plaisir d'être vengé ne lui permettaient pas de voir que la verge du despotisme s'appesantirait un jour sur les Plébéiens..... Leçon terrible, mais perdue sans cesse pour les misérables que le hazard élève au dessus de leurs égaux, pour ces tyrans que l'amour du pouvoir conduit à l'injustice, à l'orgueil, au besoin d'opprimer et d'avilir les hommes.

Le peuple avait aussi mérité d'être esclave. Ce fut le premier châtiment de son avarice et de l'oubli de tous les principes. Nous touchons à l'époque décisive pour sa liberté.

Servius Tullius avait usurpé la couronne. Le Sénat favorisa son ambition. Il ne fut pas ingrat, mais sa reconnaissance jetta dans la Constitution le germe de toutes les divisions qui désolèrent l'empire, le germe de l'esclavage et de la misère du peuple. Servius osa le premier porter une main sacrilège sur les droits du souverain. Il distribua les citoyens par classes, constitua des riches et des pauvres fit recueillir les voix par Centuries et rendit ainsi les indigents tributaires des familles puissantes.... le peuple qu'on soulageait du fardeau des impositions pour lui faire mieux sentir le poids de son avilissement ne prévit pas les malheureux effets de ces loix nouvelles.... Il applaudit même à Servius Tullius. Des historiens lâches ou trompés ont répété ces éloges — mais les amis de la liberté doivent livrer sa mémoire à l'exécration

J. D. Marys, Inv.t et Pxt. Delignon, Acalp.t

LUCRECE
An de Rome 244.

Le peuple ne tarda pas à se repentir d'avoir jetté le voile sur les excès de Tarquin. L'usurpateur marchait à grands pas dans le chemin de la tyrannie. Sa cour devint bientôt le théâtre de tous les vices, le repaire de tous les crimes. Les impôts excessifs suivirent nécessairement les énormes dilapidations qu'entraînaient les folies du despote et de sa famille. Pour entretenir le superflu du monarque, il fallut attenter au nécessaire du peuple. Pour recueillir ces taxes arbitraires, il fallut des traitans, des concussionnaires, des bourreaux. L'injustice pesa même sur les voisins de Rome .... Lorsque cette ville épuisée par les excès de la cour n'offrit plus aux tyrans que l'image de la plus profonde misère, Tarquin s'abattit sur les campagnes des Rutules, fit un crime à ces hommes paisibles d'avoir accueilli les victimes de ses proscriptions et les traita comme des sujets rebelles.

Les dignes fils de ce brigand commandaient l'expédition. La résistance vigoureuse des Rutules fatigua leur avidité. Ils ne pouvaient plus long temps supporter la privation des plaisirs criminels dont ils s'étaient fait un besoin. Ils abandonnent un instant leur proie .... Ils volent à Rome pour y donner encore le spectacle de toutes les infamies .... Cette ville respirait à peine de leur présence .... un nouveau crime souilla bientôt son enceinte .... et ce crime fut le dernier qu'on permit aux Tarquins.

Au milieu de cette cour infâme, parmi ces êtres dégradés ou faibles que le despotisme écrasait, une femme vertueuse commandait l'estime générale; un homme libre méditait le supplice des rois et la République. Lucrèce, femme de Collatin donnait l'exemple de toutes les vertus domestiques. Junius Brutus, ardent ami de la liberté, capable de tout oser comme de tout souffrir pour faire triompher la cause du peuple, se condamnait à la nullité, préparait en silence une révolution et trouvait le moyen d'échapper à la défiance des tyrans.

L'un des fils de Tarquin avait conçu pour Lucrèce un amour criminel. L'adultère et l'inceste n'épouvantent pas les enfants d'un roi. Sextus se rend coupable de l'un et de l'autre .... mais l'épouse de Collatin que la violence avait livrée au fils du tyran ne put survivre à ce malheur .... elle apelle ses parents, leur raconte le nouveau forfait de la famille des Tarquins, les anime à la vengeance et leur donne l'exemple du courage en se plongeant un poignard dans le sein .... Le récit, les larmes, la mort de Lucrèce jettent ses parents dans une douleur stupide .... Junius Brutus se montre digne le premier de venger la vertu .... Il retire du sein de la victime le poignard tout sanglant et le présentant à ses amis .... Je jure, s'écrie-t-il d'une voix tyrannicide, d'accomplir les vœux de Lucrèce, de punir les tyrans et de vouer au glaive de tous les hommes celui qui voudrait encore aspirer au pouvoir absolu .... *Ce discours éveille dans toutes les ames le besoin de la liberté. La famille de Lucrèce prononce le même serment .... il vole de bouche en bouche .... et bientôt le peuple entier va le faire retentir aux oreilles de ses tyrans.*

FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE.

An de Rome 244.

La royauté pésait déjà sur la nation. Il ne fallait qu'une occasion pour la proscrire à jamais.... La mort de Lucrèce se répand bientôt dans les cent collines.... Le peuple était opprimé..... Il se voit alors avili..... Brutus expose à ses regards le corps sanglant de l'infortunée; il peint avec énergie les crimes des rois et les dangers du pouvoir absolu; il appelle tous ses concitoyens à l'indépendance.... » Romains s'écriait-il, la » mort n'est elle donc pas préférable aux maux que nous avons soufferts? mais ce n'est pas à la mort que je vous » invite, c'est à la vie, c'est à la liberté; c'est à votre bonheur. Qu'avons nous à craindre? le tyran est absent; la » ville est à nous.... les plus illustres du Sénat sont à notre tête..... Qu'attendez vous?.... »

Ce discours de Brutus excita des mouvemens jusqu'alors inconnus aux Romains. Il n'eut pas plutôt cessé de parler que réunis tous dans les mêmes sentiments, ils volèrent aux armes, se rendirent chacun dans leurs quartiers, et non contents de proscrire la famille de leurs tyrans abolirent par acclamation le gouvernement d'un seul. Brutus et Collatin furent nommés pour exercer l'autorité souveraine sous le nom de Consuls. Pour rassurer le peuple qui pouvait craindre deux maîtres au lieu d'un, on lui laissa le droit de les élire. Il fut arrêté que les nouveaux magistrats seraient changés tous les ans.

Mais ici le véritable ennemi des rois s'élève contre Brutus. Les Patriciens profitant de l'inexpérience du peuple, du besoin qu'il avait de se réunir aux grands, et de sa funeste confiance arrachèrent sans pudeur aux Plébéiens le droit de choisir les consuls dans leurs familles. C'est ainsi qu'abusant des vertus du peuple, ils saisirent le sceptre de Tarquin au lieu de le briser.... La finit sans doute la royauté, mais là commence un despotisme non moins barbare, cette époque fatale où quelques hommes parvenus s'attribuèrent les moyens de perpétuer l'avilissement et la misère de leurs égaux.

Les institutions aristocratiques de Servius Tullius avaient préparé cet événement. L'esclavage du peuple était tramé depuis plusieurs siècles. En échappant aux rois, il devait tomber sous le joug de l'aristocratie ».

Les circonstances, il est vrai, n'étaient pas favorables pour attaquer le Sénat. Tarquin cherchait à ressaisir sa proie. Ses amis conspiraient dans l'ombre. Les divisions intestines auraient pu favoriser l'ennemi de tous et faire même disparaître cette ombre de liberté dont le peuple jouissait. Le Sénat usait d'ailleurs de son influence avec beaucoup de modération. Le besoin le rapprochait des familles Plébéiennes. La haine des rois avait réuni tous les ordres. Les préventions mutuelles, l'intrigue, la défiance, tous les crimes et tous les vices avaient suivi les Tarquins à la cour des despotes dont ils imploraient le secours. On se préparait à la guerre avec une ardeur égale. Tous les ordres étaient confondus dans l'exercice de leurs droits et réunis par l'ambition d'être utiles à la chose publique».

D. Mayo, Inv. et Del. Dambrun, Sculp.

BRUTUS CONDAMNE SES FILS A MORT.

An de Rome 244.

Rome avait banni les tyrans de son sein; mais l'amour de la tyrannie n'etait pas éteint dans tous les cœurs. La lassitude du crime avait renversé le trône; le dégoût de la vertu pensa le relever. Une jeunesse altière, avide de plaisirs, et jalouse de distinctions ne voyait qu'avec peine une révolution qui blessait ses préjugés et ses penchans. A la pompe d'une cour voluptueuse, avait succédé l'austérité des devoirs publics et particuliers, aux caprices de l'autorité arbitraire l'inflexible rigueur de la loi, aux titres et aux honneurs héréditaires la seule recommandation des talens et des vertus. Le tyran leur devenait de jour en jour moins odieux, et le joug de la liberté, si doux pour les ames fortes et élevées, commençait à accabler de son poids des cœurs amollis par le luxe et les délices.

L'art de séduire et de corrompre, fut toujours la science des tyrans. Tarquin ne tarda pas à profiter de ces dispositions favorables. Prodiguant l'or et les promesses, bientôt il s'assure de l'élite de la jeune noblesse, et c'est dans la famille même de son mortel ennemi, qu'il cherche et trouve ses premiers vengeurs.

Cette République dont Brutus venait de jetter les fondemens, ses fils, ses propres fils sont près de la renverser. Déjà les poignards sont aiguisés, les victimes désignées; la liberté enfin allait périr sous les coups des nobles et des grands conjurés. Un esclave la sauva.

Instruit par le hazard de tout le plan de la conjuration, Vindicius, (c'est le nom de ce généreux esclave) s'empresse de la révéler. Les coupables sont saisis et traduits devant le tribunal des Consuls.

Du jugement qui allait être porté, pouvait dépendre les destinées de Rome. Brutus en ce moment douloureux ne voit que la patrie. Epargner les coupables, c'eut été encourager la rébellion, perpétuer le germe des factions, et exposer la liberté à des dangers sans cesse renaissant. Envain la nature réclame ses droits; le salut de Rome l'emporte, et Brutus ordonne lui même le supplice de ses fils.

Cet acte éclatant de justice produisit sur les Romains l'effet que Brutus s'était promis. Le nom des Tarquins, celui de roi est en horreur plus que jamais. Autant ils admirent Brutus, autant ils méprisent Collatin son collègue, pour avoir voulu sauver ses neveux. Le peuple Romain destitue ce dernier du Consulat. Vindicius est mis en liberté. Plus éclairés, les Romains eussent aboli l'esclavage.

COMBAT SINGULIER DE BRUTUS ET D'ARUNS.

An de Rome 245.

Les crimes ne coutent rien aux Tyrans. Tour a tour orgueilleux et rampans, selon que leur interêt l'exige, il carressent sans pudeur, comme ils immolent sans pitié. Le sang qui venoit de couler à Rome pour la cause de Tarquin, loin d'éteindre en lui la soif de regner, ne fit que l'irriter davantage. Déjoué dans ses complots perfides et ténébreux, il eut recours a la force ouverte. Cet homme si superbe ne craint pas de s'abaisser au rôle de suppliant, il va promener sa honte et mendier des secours dans toute l'Italie.

Deux villes puissantes, Veies et Tarquinie, l'une par un lache amour de la vengeance, l'autre par la sotte vanité d'avoir donné le jour aux ancêtres d'un Tyran, consentent a aller égorger leurs voisins et a se faire égorger elles mêmes pour retablir le despotisme sur les ruines de la Liberté.

Déjà l'Armé de la coalition et celle de Rome sont prêtes a en venir aux mains. Aruns, fils de Tarquin commande la première, Brutus la seconde. Le même sentiment de haine et de vengeance les anime. Aruns voit dans Brutus le fléau de sa famille : Brutus voit dans Aruns le fléau de la Liberté. Ils s'élancent l'un contre l'autre avec la rapidité de l'éclair, se choquent avec fureur, et tombent en même tems percés tous deux a la fois d'un coup mortel.

Aussitôt, la rage des chefs passe dans l'ame des soldats, les deux armées commencent un combat opiniatre et sanglant, ou la victoire long-tems disputée couronna enfin le parti le plus juste.

En secouant le joug des Rois, le Sénat avait songé sur tout a concentrer leur autorité dans son sein. Combler son premier magistrat d'honneurs, c'étoit s'honnorer lui même, et commander le respect de la multitude. Brutus que peut-être ils craignoient vivant, devint après sa mort l'objet d'hommages nouveaux et extraordinaires. ses services d'ailleurs pouvoient tout justifier. Sa pompe funébre fut une pompe triomphale. Valérius son collégue dans le consulat a la place de Collatin prononça son éloge a la tribune aux harangues ; honneur inconnu jusqu'alors, que le vice dans la suite n'a disputé que trop souvent à la vertu ; et tandis que les Citoyens de Rome honoroient ainsi la mémoire du destructeur de la Tyrannie, leurs épouses honorérent de leur cote par un deuil d'une année le vengeur de la chasteté conjugale.

BELLE CONDUITE DE VALERIUS PUBLICOLA.

An de Rome 242.

Depuis l'expulsion des Tarquins, Rome en état de révolution n'avoit encore eu qu'un gouvernement provisoire. Les pouvoirs n'étoient déterminés par aucune loi positive. Les Consuls avoient hérité de l'autorité absolue des Rois. Les noms seuls et la durée de l'exercice de la puissance suprême étoient changés. On avoit enfin sans cesse à la bouche le nom de Liberté, mais la liberté n'existoit pas.

Ennemi du despotisme, de quelque masque qu'il se couvre, le Collegue de Brutus le successeur de Collatin, Valerius conçut le projet de jetter les baseex d'un gouvernement plus digne du titre de Républicain. N'osant, où ne pouvant pas détruire entièrement l'Aristocratie, il chercha du moins a en ébranler la puissance. Un Collègue pouvoit contrarier ses vues; il ne craignit pas d'abuser de son pouvoir pour en retarder la nomination. Les Romains qui ne pénétroient pas ses intentions, lui en supposerent de dangereuses. On le soupçonna d'aspirer a la tyrannie, et sa maison, parcequ'elle étoit un peu plus distinguée que les autres, parcequ'elle dominoit sur la place publique, fut regardée par une multitude ombrageuse comme une Citadelle redoutable. Valerius eut bientôt dissipé ces défiances. En une nuit sa maison fut démolie et rasée.

Tranquille alors et investi de la confiance publique, il produsit au grand jour les loix Constitutionnelles dont il s'étoit occupé. Son but principal avoit été de diminuer la puissance Consulaire, beaucoup trop absolue, en la subordonnant a la puissance du véritable souverain, le peuple assemblé. Dela la fameuse loi de l'appel au peuple du jugement des Consuls, dela aussi la loi ou tout exercice de Magistrature qui n'avoit point reçu la sanction du peuple, étoit réputé crime capital.

Mais en assurant les droits du peuple, le Législateur mit une digue salutaire a l'anarchie. une amende de 5. Bœufs et de 2. Brebis, premier numéraire d'une Nation pauvre et agricole, punit dans les particuliers la désobéissance aux Consuls.

La Liberté pouvoit être attaquée et courir des dangers. Tout citoyen Romain fut autorisé a plonger le poignard dans le sein du 1.er ambitieux qui tenteroit de relever le trône.

L'Etat n'avoit point de trésor public. Valerius en établit un sous la responsabilité de deux Magistrats, appelés Questeurs.

Enfin par une loi sage et bienfaisante les pauvres Citoyens furent déclarés exemts de toute imposition.

Le surnom d'ami du peuple, (Publicola) surnom précieux, quand c'est la vertu qui le donne et le reçoit, fut pour Valerius la juste récompance de son zèle et de ses glorieux travaux. Brutus avoit détruit les tyrans; Valerius fonda la Liberté.

S. D. Mary Inv.t et Del. Patas Sculp.

DÉDICACE DU CAPITOLE.

An de Rome 245.

C'est en frappant l'imagination par des idées chimériques d'une grandeur émanée du ciel même, que les Chefs des Romains étaient parvenus à électriser tous les cœurs et tous les esprits. C'est en nationalisant la superstition, que les rois et les prêtres avaient introduit parmi eux ce mélange d'héroisme et de petitesse qui excite tour-à-tour l'admiration et la pitié. A l'aide de quelques prestiges, un roc aride situé auprès de leur ville parut aux Romains une demeure sacrée; et en le voyant élevé au dessus de leurs têtes, ils se persuadèrent sans peine que du haut de cette cime escarpée ils devaient eux-mêmes dominer sur tout l'univers. Le nom seul du Capitole retentissait avec pompe à leurs oreilles, et inspirait à une peuplade grossière et ignorante un orgueil et une fierté indomptable. Ce Mont couvert d'abord de ronces et d'épines était devenu pour eux une espèce d'Olympe. Ils y voyaient en idée le trône du maître des Dieux, et leur imagination exaltée l'environnait de toute la majesté qui pouvait en imposer à la faiblesse et à la crédulité.

Telles furent les vues dans lesquelles Tarquin le superbe avait épuisé la fortune et les bras du peuple pour achever le temple de Jupiter Capitolin dont son aïeul Tarquin l'ancien avait jetté les premiers fondemens. Telles furent aussi celles qui engagèrent les Consuls, fidèles aux mêmes principes, à y mettre la dernière main, deux ans après l'expulsion du tyran.

C'est peu pour les imposteurs de tromper le peuple, si l'erreur qu'ils ont créée, ne devient pour eux une source de richesses et de considération; et souvent la prééminence d'une vaine cérémonie à excité plus de debats, que l'accord des plus puissans intérêts.

En succédant au pouvoir du trône, le Consulat avait réuni l'autorité pontificale. L'honneur de la dédicace du Capitole appartenait à Valérius Publicola ou à Marcus Horatius son collègue. Tout semblait favoriser les prétentions de Valérius, si Valérius eut été susceptible d'une vanité puérile. Lui même il demande que l'on tire au sort, et le sort décide en faveur d'Horace. Le frère de Valérius était loin de partager son indifférence. Il voit avec douleur s'échapper de sa famille un honneur auquel il attachait la plus haute importance, et par un stratagême il se propose de troubler cette cérémonie superstitieuse. Dans le moment ou Horace allait consommer la consécration, il s'écrie : Horace! votre fils est mort. Qu'on l'enterre, *répond le Consul, et il achève la cérémonie. Etrange effet de l'amour propre, ou du fanatisme qui n'ont que trop souvent étouffé les mouvemens de la nature.*

S. D. Mixys, Inv. et Del.

Pitau. Sculp.

PONT DEFENDU PAR HORATIUS COCLES.

An de Rome 246.

Le plus grand crime aux yeux des tyrans fut de tout tems l'amour de la liberté. Ce généreux élan qui brise des fers honteux, ils l'appelent révolte. Ce feu sacré qui enflamme les grandes âmes, n'est pour eux qu'un délire séditieux; et ils ne voyent dans ces beaux mouvemens qui inspirent à l'homme le sentiment de sa dignité et le souvenir de ses droits, que trouble, désordre et infraction des premiers devoirs. La cause d'un seul d'entr'eux devient souvent la cause de tous, et la punition de ses forfaits, est toujours un attentat qu'ils s'empressent de venger.

Vaincu dans ses lâches artifices, vaincu sur le champ de bataille, Tarquin n'eut plus d'autre ressource que d'aller plaider la cause de la tyrannie à la cour d'un autre tyran. Une superstition aveugle, des préjugés absurdes érigés en principes sacrés, une longue habitude de l'esclavage avaient fait des Etruriens la nation la plus servile, et de Porsenna, leur roi, le despote le plus puissant de toute l'Italie. C'est à lui que Tarquin a recours. Pouvait-il n'en être pas écouté favorablement ?

Le tyran Etrusque n'examine point si celui qu'il voit à ses genoux est le plus odieux des mortels, s'il est un monstre d'orgueil, d'avarice et de cruauté.... Tarquin fut roi: ce titre lui suffit. Dès lors tous les crimes dont il est couvert, disparaissent à ses yeux et il est prêt à voler à son secours.

Bientôt ses cohortes mercénaires sont rassemblées, elles arrivent aux portes de Rome, qu'il espérait surprendre. Trop confiante en effet dans ses premiers succès, Rome n'avait pris aucune précaution contre une nouvelle invasion. Mais que ne peut sur des hommes libres la haine des tyrans et l'amour de la patrie! Tous sont armés, tous sont sur les remparts, et repoussent avec intrépidité l'assaut des esclaves qui fondent de toutes parts. C'en était fait cependant de Rome et de la liberté, sans le courage extraordinaire d'un seul homme.

Les Consuls venaient d'être dangereusement blessés, et les Romains effrayés, sans ordre et sans chefs, commençaient à s'ébranler. La prise d'un pont allait livrer la ville à l'ennemi et ce pont n'était défendu que par trois guerriers, Horatius Cocles, *Herminius et Lartius. Horace ordonne à ses deux compagnons de rompre le pont, et cependant il soutient seul les efforts d'une armée entière. Son bouclier d'une main, et son épée de l'autre, il brave une grêle de traits qu'on lui lance de loin, immole ceux qui osent l'approcher, et irrite encore la fureur de l'ennemi par de sanglans reproches: Vils esclaves des tyrans, s'écrie-t-il,* non contens d'oublier votre Liberté, *vous voulez la ravir à ceux qui ont eu le courage de se la procurer.... Enfin le pont est rompu. Horace s'élance tout armé dans le Tybre qu'il traverse à la nage, et laisse sur l'autre rive les ennemis étonnés et confondus.*

Son retour dans les murs de Rome fut un triomphe; et une Statue d'airain érigée en son honneur dans le temple de Vulcain consacra le souvenir de cette glorieuse action, et la reconnaissance des Romains.

S. D. Mirys Inv.t et Del. Levesneuil Sculp.t

ACTION HÉROÏQUE DE MUCIUS SCÉVOLA.

An de Rome 246.

Désespéré de n'avoir pu triompher de Rome par la force des armes, Porsenna entreprend de la réduire par la famine. Déjà ce terrible fléau exerce ses ravages dans toute la ville. Envain les habitans luttent avec courage; ils vont succomber au milieu des tourmens du besoin, et Rome ne sera bientôt plus qu'un vaste tombeau. A la vue de ce spectacle déchirant pour tous les citoyens, la douleur et l'indignation transportent l'âme du jeune Mucius. Il jure d'immoler au salut de son pays l'auteur de tous les maux qui l'accablent, et d'éteindre les feux d'une guerre cruelle dans le sang même de celui qui l'avait allumée.

Que pouvait être en effet aux yeux d'un vrai Romain le tyran de l'Etrurie? un ambitieux dont l'éxécrable politique foulait aux pieds les droits les plus sacrés des nations, de la nature et de l'humanité; un barbare qui portait le fer et la flamine dans une ville, dont il n'avait reçu aucune offense. Un brigand couronné qui voulait donner des fers à un peuple libre et généreux.

Résolu de mourir ou de sauver sa patrie, Mucius en habit de Toscan, s'introduit dans le camp ennemi, et pénètre jusque dans la tente de Porsenna. Un seul esclave, honoré du titre de sécrétaire, était à côté du despote. Mucius le prend pour le despote lui même, et d'un coup de poignard le renverse à ses pieds.

Aux cris que jette Porsenna, ses satellites accourent et saisissent Mucius. Traduit devant le tribunal du tyran, il est interrogé sur son nom, sur son dessein. Sans daigner répondre à ces questions, Mucius plonge sa main au milieu d'un brasier ardent, puis lançant sur Porsenna un regard terrible: Je suis Romain, *dit-il,* et je sais souffrir. Cette main est coupable, puisqu'elle ne t-a pas immolé toi même. C'est ainsi que je la punis de son erreur. *Tant de courage et de constance imposent à Porsenna. Il rend à Mucius sa liberté.* Eh bien! *reprend le jeune héros avec l'accent d'une feinte reconnaissance* reçois toi même le prix de ta générosité. Je vais te faire un aveu que ne m'eussent jamais arraché les plus cruels tourmens. Apprends que nous sommes trois cents jeunes Romains qui avons juré ta perte. Le sort m'a nommé le premier. Je voulais ta vie; je crains maintenant qu'un autre ne te la ravisse. Porsenna aujourd'hui me paraît plus digne de l'amitié que de la haine des Romains.

Ce discours redouble l'effroi dont le despote était agité. Ce qu'il devait à la justice, il l'accorde à la crainte, et il envoye avec Mucius des Ambassadeurs chargés de proposer la paix au peuple Romain.

Réduit à ne pouvoir plus se servir que de sa main gauche, Mucius en reçut le surnom de Scévola, *et une étendue de terrein, connue depuis sous le nom de Prés de Mucius, fut la récompense de l'intrépidité et de l'heureux stratagême aux quels Rome devait son salut.*

. D Vigée, Inv.t et Del Longueil. Sculp.

ACTION COURAGEUSE DE CLÉLIE.

An de Rome 246.

La paix devient facile, quand la crainte et le besoin on levé les premiers obstacles. Le traité fut donc bientôt conclu entre Porsenna et les Romains. Pour garants de son exécution, et peut-être de sa sureté personnelle, le Roi d'Etrurie avait éxigé en ôtage dix jeunes Citoyens, et dix jeunes filles des premières familles de Rome. Du nombre de ces dernieres était Clélie, qui joignait aux charmes de son âge toute la fierté d'une ame Républicaine. Indignée de porter les chaînes d'un despote, elle est a peine rendue dans le camp ennemi, qu'elle brule de s'echapper avec ses compagnes. Toutes s'abandonnent a ses conseils, et sont prêtes a marcher sur ses pas. Étonnés de leur courage les gardes du Camp n'osent s'opposer a leur passage; peut-être aussi pensent-ils que le Tybre est une barrière suffisante pour les retenir sur ses bords. Mais cet obstacle n'en saurait être un pour ces jeunes heroïnes; elle affrontent les flots, s'élancent dans le fleuve et le traversent a la nage.

Clélie n'avait pas réfléchi sans doute que fuir ainsi, c'éloit manquer a la foi des traités. Le Consul applaudit a son intrépidité, mais il ne peut approuver l'action en elle même. Il craint de voir se rallumer les feux de la guerre, et se hâte de renvoyer Clélie a Porsenna. moins irrité de sa fuite que charmé de son audace, Le Roi d'Etrurie la combla d'éloges, lui fit présent d'un superbe Coursier, et lui permit de retourner à Rome et d'emmener avec elle la moitié de ses compagnes. Clélie choisit les plus jeunes, comme celles dont la vertu éloit plus exposée.

Frappé de tant de traits éclatans, Porsenna ne vit plus dans Tarquin qu'un tyran qui avait mérité son sort, et dans les Romains qu'un peuple de héros. Il abandonne le premier a sa malheureuse destinée, et croyant ne pouvoir trop dédommager les autres des maux qu'il leur avait causés, il laisse, en partant, dans son Camp tous ses magazins et des provisions considérables, dont la ville assiégée avait le plus grand besoin.

Dans leur enthousiasme. Les Romains élevèrent à Clélie une statue équestre dans la voie sacrée. Horace avait étonné Porsenna, Mucius l'avait effrayé, Clélie finit par le désarmer.

ORIGINE DE LA DICTATURE.

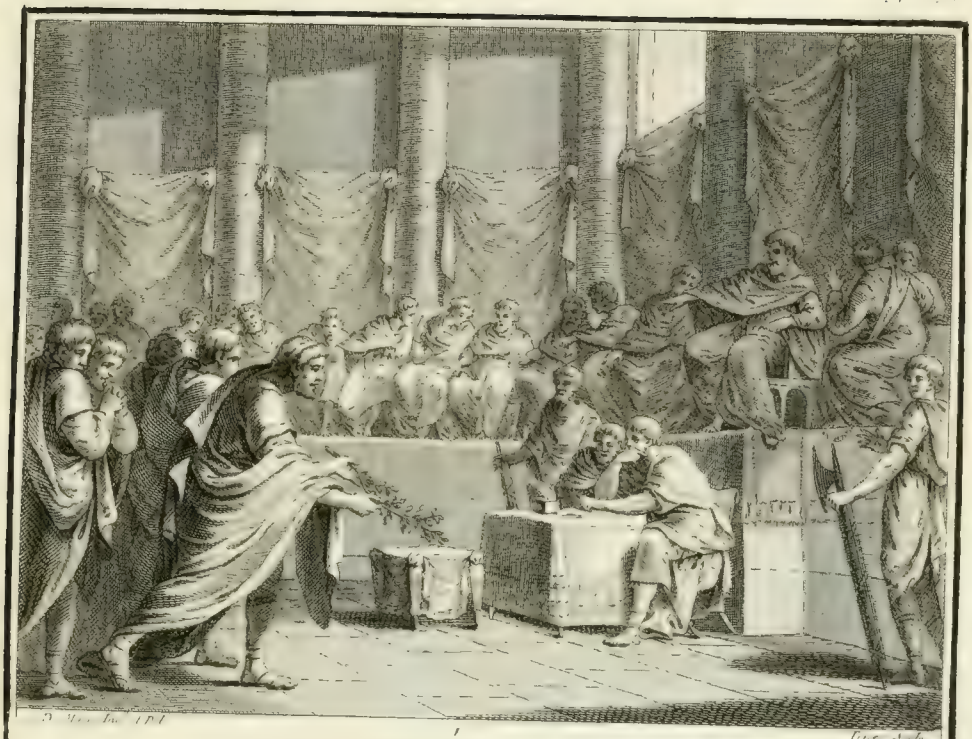
An de Rome 256.

C'est dans les troubles intérieurs, et dans ces luttes orageuses où la patrie est prête à se déchirer de ses propres mains, que renaissent les espérances des tyrans. L'Oeil sans cesse ouvert sur les moindres mouvemens de Rome comme sur une proie qui leur étoit échappée, les Tarquins au premier bruit des divisions qui agitaient le peuple et le Sénat, croient toucher enfin au moment, où il pourront donner de nouveaux fers à leurs anciens esclaves. instruits dans l'art d'attiser les haines nationales, ils montrent au Latins Rome aux prises avec elle même et offrant une conquête facile au premier peuple courageux, qui voudra l'asservir. animés par leurs discours et par l'amour de la vengeance, les Latins lèvent en peu de tems une armée formidable et s'avancent avec cette confiance qu'inspire la certitude de la victoire. Le Sénat tremble, mais partagé entre la crainte de l'ennemi et la honte de céder au peuple, il ne veut triompher de l'un qu'après avoir triomphé de l'autre. Il voit même dans le danger commun un moyen heureux d'éloigner pour le moment le danger particulier qui le menace et se flatte de faire oublier au peuple ses prétentions en lui présentant la nécessité de voler à la défence de ses propres foyers. Vains efforts! persuadé de son côté que ses secours sont plus nécessaires que jamais au Sénat le peuple persiste dans ses demandes et refuse de marcher à l'ennemi, s'il n'obtient l'objet de ses vœux, l'abolition des dettes.

Cependant le danger augmente et l'ennemi est bientôt aux portes de Rome. Un mot pouvait rendre le calme aux esprits; mais ce mot coute à l'orgueil irrité et à la cupidité allarmée. C'est alors qu'au mépris de sa propre dignité et de tous les principes, ce Sénat qui rougissait d'être humain, ne rougit pas d'être vil, et de substituer la volonté d'un seul à la place de la volonté générale. Il préfère au cri du sentiment l'horreur d'un despotisme temporaire et aime mieux fléchir sous un tyran, que de faire à ses concitoyens un sacrifice qui l'eut honoré. Il se détermine enfin à créer un magistrat suprême, qui il investit pour un tems limité, pour six mois au plus, du pouvoir le plus absolu, du droit de faire la paix et la guerre, du droit plus terrible de vie et de mort sur tous les citoyens. Le nom de Roi etait trop odieux. On lui en donna un qui deviendra plus odieux encore, celui de Dictateur. Institution funeste qui, pour avoir été quelquefois utile, coutera un jour des flots de sang et la liberté au Sénat assez lâche pour l'avoir imaginée et au peuple assez faible pour l'avoir adoptée.

Il fut convenu que le premier consul nommerait le Dictateur. Celui ci choisit T. Largius son Collegue, qui éluta son tour Spurius Cassius pour général de la Cavalerie.

Aussitôt un tribunal redoutable est élevé sur la place publique. Le Dictateur s'avance précedé de l'appareil tyrannique des haches, des faisceaux et des Licteurs. ce Spectacle nouveau en impose à tous les Citoyens. 150, 000, dit-on, comparurent devant le magistrat suprême pour marcher contre l'ennemi. Les Latins effrayés demandent la paix; ils n'obtiennent qu'une trêve d'un an, et T Largius abdique la dictature sans avoir commis aucun abus d'autorité.



PAIX ACCORDÉE AUX LATINS.

An de Rome 257.

La trève avec les Latins venait d'expirer. Les Tarquins n'attendaient que ce moment pour renouveller leurs attaques et leurs criminels efforts. Déja ils ont souffle leurs fureurs dans tous les esprits. Les Latins croyaient n'obéir qu'à leur haine et à leur ressentiment particulier. Ils obéissaient à des tyrans. Jamais préparatifs n'avaient été plus formidables. Les Romains en sont effrayés. Leur imagination allarmée se représente déja les ennemis aux portes de Rome, et les Tarquins à leur tête ne respirant que le sang et le carnage. On a recours à ce moyen violent qu'il était convenu d'employer dans les dangers extrêmes. La crainte d'un tyran fit nommer un despote. Postumius est créé dictateur. Persuadés qu'ils sont plus redoutables, parce qu'ils redoutent davantage eux mêmes le général qui les commande, les Romains s'avancent avec confiance contre l'ennemi. Mais accablés par le nombre, ils sont près de succomber. Le dictateur allait recevoir le plus cruel des affronts, celui d'une défaite... il appelle à son secours la superstition. Tout à coup on voit s'élancer à la tête des légions deux jeunes inconnus, montés sur de magnifiques coursiers blancs, leur taille, leur air, leur maintien ne sont point ceux de simples mortels. Aux coups qu'ils portent, à l'éclat de leurs armes on les prend pour des êtres d'un ordre supérieur. Ce ne sont pas seulement des héros; ce sont des Dieux, c'est Castor et Pollux descendus de l'Olympe pour faire triompher les Romains. Cette erreur enflamme et redouble le courage des soldats; ils enfoncent les bataillons ennemis. Les deux fils de Tarquin tombent percés de coups, et les Latins épouvantés cherchent leur salut dans la fuite.

Cette nation auparavant si fière commence à trembler pour elle même. Elle ne songe plus qu'à fléchir le courroux du vainqueur. Alors pour la première fois le Sénat Romain vit à ses genoux un peuple suppliant qui, des branches d'olivier à la main, venait implorer sa clémence et demander humblement la paix. Une guerre longue et ruineuse avait épuisé les ressources de la République. En accordant la paix, Rome conciliait sa gloire et son interet. Ce que la nécessité préservait, elle parut l'accorder à la générosité.

Ce jour de joie et de bonheur pour toute l'Italie, fut un jour de deuil et de douleur pour un seul homme. Sans famille, sans trône, sans asyle, Tarquin survivait à ses enmelloit le comble à ses tourmens, et sa longue vieillesse n'était plus qu'un long supplice. Banni de tous côtés, errant et fugitif, il vint terminer à Cumes dans l'avilissement et dans l'opprobre des jours passés dans le crime et dans l'infamie. Leçon terrible, mais toujours perdue pour les tyrans qui lui ressemblent!

ABOLITION DES DETTES.

An de Rome 260.

Rome jouissait de la paix, mais toutes ses plaies n'étaient pas fermées. Elle voyait ses ennemis terrassés, le tyran et sa famille anéantis; mais le regne de la liberté n'existait pas encore. Le Sénat était triomphant; mais le peuple était opprimé, avili. D'un côté se trouvaient réunis les honneurs, les richesses, le pouvoir suprême; de l'autre l'affreuse indigence, les cachots, le désespoir. En un mot tous les fruits de la révolution étaient dans les mains du Sénat; tous ses maux pesaient sur le peuple ».

Au milieu de cette monstrueuse inégalité le peuple ne formait qu'un vœu, ne savait entendre qu'un seul cri. L'abolition des dettes. La guerre contre les Volsques, la dictature, telle fut la réponse du Sénat.

Tous les membres de ce corps orgueilleux ne partageaient cependant pas l'incurable aristocratie dont il était dévoré. De ce nombre était le Dictateur qu'on venait de proclamer, Valérius, digne frere du vertueux Publicola. Avant de marcher contre l'ennemi, il avait obtenu du Sénat, que la guerre terminée, il rendrait justice au peuple; que les Dettes seraient abolies. Cette espérance donne au Dictateur une armée nombreuse; il ne fait que paroître et les Volsques sont dissipés.

De retour à Rome, Valérius rappele au Sénat ses promesses. mais est-il rien de sacré pour l'orgueil et l'intérêt? Des inculpations odieuses, des invectives atroces, d'horribles vociférations deviennent le prix de son zele et de son humanité. Ce vieillard qui pouvait parler en maître ne sait que s'abandonner à la douleur. Il sort du Sénat, la pâleur sur le visage, le trouble et la consternation dans l'âme. Il se rend sur la place publique, expose au peuple assemblé la scene scandaleuse qui vient de se passer dans le Sénat, l'inutilité de ses efforts, et toute l'amertume de ses regrets. Il abdique enfin sa dignité entre les mains du peuple, et s'offre lui même pour victime a sa juste fureur.

Plein de vénération pour le vertueux Valérius, le peuple n'en conçoit que plus d'indignation contre la perfidie du Sénat. Il frémit de voir ses vœux frustrés, ses espérances anéanties. De l'excès du désespoir il passe rapidement à l'excès de la vengeance. on parle d'égorger les consuls et de rompre ainsi le serment qui enchaine les Soldats sous leurs drapeaux. D'autres plus modérés proposent d'enlever les drapeaux eux mêmes et d'aller loin d'un ville ou regne la tyrannie respirer l'air pur de la liberté. Cet avis est adopté avec transport. L'insurrection s'organise, et sous la conduite de Sicinius Bellutus, le peuple se retire sur une montagne à trois milles de Rome.

CRÉATION DES TRIBUNS.

An de Rome 260.

Des lois fondées sous l'empire des tyrans ne pouvaient convenir à un peuple dont les oreilles étaient frappées sans cesse du nom de liberté. Rome n'était pas assez éclairée pour remonter à ces principes purs et simples puisés dans la nature elle même, et sur lesquels reposent les droits de l'homme en société. Rome libre avait encore tous le préjugés de Rome esclave. L'orgeuil de ses oppresseurs hâta lui même les progrès de sa liberté; des crises singulières, d'heureux dangers lui tinrent lieu de lumières et c'est moins par des vues profondes et suivies que par un concours de circonstances qu'elle parvint sinon à détruire, du moins à corriger les vices de sa constitution.

L'époque, ou nous sommes arrivés présente la preuve frappante de cette vérité. C'est en réduisant le peuple au désespoir que le Sénat lui inspira la pensée de chercher un azile contre sa dureté excessive, et que l'aristocratie lui mit les armes à la main contre elle-même. Cette première digue une fois rompue, rien ne fut plus capable d'arrêter ce torrent débordé. Il franchit avec le tems tous les obstacles, et s'il exista par la suite quelque différence entre les Citoyens, elle fut dans les noms plutôt que dans la réalité. Les dénominations odieuses de Patriciens, de Nobles et de Plébéiens furent conservées, mais les droits aux charges aux dignités devinrent égaux et communs à toutes les castes.

Telles furent les suites plus ou moins éloignées de cette fameuse retraite du peuple sur le Mont Vélie, appelé depuis le Mont Sacré, en mémoire du sacrifice fait aux Dieux pour la victoire remportée sur le Sénat. Elle ne pouvait être plus humiliante pour l'un, plus glorieuse pour l'autre. La pour la première fois le Sénat vit son orgeuil confondu, et la majesté patricienne obligée de plier devant la fermeté plébéienne. Le peuple ne se contente plus de l'abolition des dettes que lui proposent des envoyés du Sénat. Il ne croit sa liberté assurée qu'avec des magistrats tirés de son sein, en charges spécialement de défendre ses intérêts. Sicinius Bellutus, et Junius Brutus les demandent en son nom. Ewain le farouche Appius tonne dans le Sénat contre une prétention qu'il regarde comme subversive de l'autorité de son corps. La crainte ou la justice parlent plus fortement encore. On accorde au peuple les magistrats qu'il réclame. Les tribuns du peuple sont créés au nombre de cinq. Ils dédaignent les ornemens frivoles et les distinctions extérieures des magistratures Sénatoriales. Mais leur personne est déclarée inviolable et sacrée. Tous les Romains en prêtent le serment. Le peuple triomphant rentre dans ses foyers et croit retrouver une nouvelle patrie.).

C. D. Meyer Inv. et Del. — N. Mutin a. Sculp.

SIÉGE ET PRISE DE CORIOLE.

An de Rome 261.

La guerre avec l'étranger, la guerre avec elle même, tel étoit alternativement l'état de Rome depuis l'origine de la liberté; tel il sera presque continuellement jusqu'au moment où la République déchirée de ses propres mains, succombera sous le poids des vices et des factions. Mais au milieu de ces débats, s'élèvent de grands courages, se développent d'illustres génies, sont enfantées de hautes vertus. Le champ de mars, la tribune du Forum, quels théâtres de valeur et d'éloquence! quelles sources de gloire! quelles pépinières de héros! si Rome à souvent à gémir des passions qui désolent son sein, avec quelle orgueilleuse complaisance ne reposera t-elle pas ses regards sur cette foule d'hommes rares et étonnants, qui ont pû quelquefois troubler son repos, mais qui ont toujours illustré son nom?

Tel fut C. Marcius, tour à tour l'honneur et le fléau de sa patrie. Une haute naissance, une éducation mâle dirigée par une femme au dessus de son sexe, Véturie sa mère, de grandes richesses lui donnaient avec un désir ardent de la gloire, tous les moyens d'y parvenir. Heureux, si avec le sang Patricien il n'en eut puisé tout l'orgueil et toute la férocité! la guerre contre les Volsques appèle son courage bouillant et enflamme son génie belliqueux. Il brule de se mesurer contre l'ennemi, et jure de ne rentrer dans Rome que couvert de Lauriers, et chargé des dépouilles de ces vaincus. Déja deux Villes sont tombées au pouvoir du Consul Postumius; mais sa fortune et ses armes vont échouer sous les murs de Coriole. Ce moment terrible ou les Romains repoussés de toutes parts fuient en désordre dans leur camp, est celui qui doit faire éclater la valeur du jeune Marcius; leur déroute devient pour lui l'époque du plus glorieux triomphe. Transporté de fureur et d'indignation il rassemble un petit nombre de soldats intrépides, fond avec la rapidité de la foudre sur les ennemis étonnés, les ébranle, les enfonce et en fait un horrible carnage. Les Volsques fuient à leur tour: Marcius les poursuit jusqu'aux portes de la Ville, entre avec eux dans Coriole, dont il s'empare, et qu'il livre au pillage.

Cependant l'ennemi n'est pas encore vaincu; maître du champ de bataille, il soutient avec avantage les efforts du Consul. Marcius vole au secours de Postumius, immole tout ce qu'il trouve sur son passage et décide enfin la victoire en faveur des Romains. Les grandes ames sont toujours supérieures à l'envie. Le Consul reconnut lui même qu'il devoit le succès de la bataille à Marcius, et couronna de sa main ce jeune héros en présence de toute l'armée. Il voulut joindre à cet honneur d'autres récompenses dignes de sa valeur et de ses services. Modeste au sein de la victoire, Marcius accepte pour tout présent un prisonnier, son hôte et son ami. Tant de grandeur et de désintéressement redouble l'enthousiasme des soldats en sa faveur. D'une voix unanime ils lui déférent la plus belle des couronnes, le glorieux surnom de Coriolan.

S. D. Mérigot, Lith. et Del.

CORIOLAN BANNI.
An de Rome 263.

Jusqu'ici les tribuns du peuple n'avaient fait que de faibles essais de leur nouvelle autorité. Mais ils attendaient avec impatience un moment favorable pour s'élever avec succès contre l'autorité du Sénat, et donner un grand éclat à la dignité et au pouvoir dont ils étaient revêtus. Cette occasion si désirée ne tarda pas à se présenter. Des guerres continuelles, la retraite du peuple sur le mont sacré avaient fait négliger la culture des terres. Rome éprouve toutes les horreurs de la famine. Irrité par le besoin et par la voix de ses magistrats, le peuple voit dans le Sénat l'auteur de ses maux, il l'accuse hautement, et envisage comme une vengeance atroce ce qui n'était qu'une affreuse nécessité. Des blés obtenus à vil prix du tyran de Syracuse semblent enfin devoir ramener le calme avec l'abondance. Leur arrivée devient le signal des plus cruelles dissentions.

Epuisé par une longue disette, le peuple se flattait d'une distribution de vivres proportionnée à ses besoins, et au prix modique, auquel le gouvernement avait su se les procurer. C'était le vœu de la justice et de l'humanité, c'était celui des sénateurs les plus intègres et les plus vertueux. Furieux contre le peuple et les tribuns qui lui avaient fait refuser le consulat, l'altier, l'implacable Coriolan s'oppose à cette mesure. Il s'écrie que le moment est venu de châtier une multitude insolente, et que c'est en apprenant à souffrir qu'elle peut seulement apprendre à obéir. Au premier bruit de cet horrible discours, le peuple transporté de fureur et d'indignation veut enfoncer les portes du Sénat, en arracher son féroce ennemi, et l'immoler lui même à sa vengeance. Les tribuns arrêtent ce premier mouvement. La punition d'un patricien les flatterait peu, si elle ne tournait au profit de leur puissance et de leur autorité. Forcer le plus fier des sénateurs, le plus orgueilleux des patriciens à comparaître devant leur tribunal, instruire eux mêmes son procès, l'absoudre ou le condamner, se constituer par la juges suprême de noblesse et des grands, telles sont les vues politiques qui les animent en ce moment. Ils mandent donc à Coriolan de venir se justifier devant le peuple qu'il a outragé. Le fier Marcius rejette avec mépris un ordre, dont la République n'offrait aucun exemple. Vaincu enfin par les instances du Sénat, qu'allarmait la fermentation des esprits, il se présente au milieu de l'assemblée du peuple, et demande avec hauteur quel est son crime. La tyrannie répondent les tribuns. Déjà Coriolan avait repoussé victorieusement cette inculpation, déjà il avait intéressé le peuple en sa faveur par le récit de ses exploits, et par la vue des cicatrices qui couvraient sa poitrine, les tribuns voyaient enfin échapper leur victime, lorsqu'un d'eux prenant la parole, lui demande s'il était roi de Rome, pour avoir osé de son autorité privée disposer du Butin des ennemis en faveur de ses soldats. Cette question imprévue déconcerte Coriolan; il se trouble, il hésite, et reste interdit. La disposition des esprits change aussi-tôt, et les tribuns prononcent contre lui la peine d'un exil perpétuel.

Insensible en apparence à sa disgrace, Coriolan sortit de l'assemblée avec la même tranquilité que s'il eut été absous. Il se rend d'abord à sa maison où il trouve Véturie sa mère et Volumnie son épouse accablées de douleur et fondant en larmes. Il leur recommande ses enfans et les exhorte à soutenir avec fermeté ce coup de la fortune. Suivi de quelques amis qui l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville, il sort enfin de Rome sans avoir proféré la moindre plainte.

CORIOLAN CHEZ LES VOLSQUES.

An de Rome 263.

Tandis que les tribuns jouissaient insolemment de leur triomphe, Coriolan ne respirant que la vengeance, cherchait moins un azile, qu'un peuple qui voulut partager ses fureurs, et seconder ses criminels efforts. Aucun n'avait plus ressenti les effets de son courage, aucun ne haissait plus les Romains que les Volsques, c'est vers eux qu'il dirige ses pas. Il va leur offrir un vengeur; ils oublieront qu'il fut leur ennemi le plus formidable.

Bientôt il arrive chez Tullus, leur général. Il entre le visage couvert, et va s'asseoir en silence près du foyer domestique, lieu sacré chez les anciens. Etonnés de sa conduite et de son air imposant les esclaves de Tullus courent avertir leur maître. Tullus vient et lui demande qui il est, ce qu'il exige de lui. Coriolan se découvrant alors :

" si tu ne me reconnois pas encore, lui dit-il, Je suis Caius Marcius; mon surnom est Coriolan. Je suis banni de Rome par la haine du peuple et la faiblesse des grands. Il ne tiendra qu'à toi d'employer mon épée contre mes ennemis et les tiens. Si la République ne veut pas se servir de moi, je t-abandonne ma vie. J'ais périr un ennemi qui pourrait peut-être un jour causer de nouvelles pertes à ta patrie. "

Tullus charmé de son courage lui tendit la main. " Ne crains rien, Marcius; la confiance est le gage de ta sureté. En te donnant à nous, tu nous juges capables de reconnaître les services que nous devons attendre d'un Guerrier tel que toi. "

Ils concertent à l'instant les moyens de renouveller la guerre, malgré la trêve conclue entre les deux nations. Les prétextes ne manquent jamais aux ambitieux. Tullus et Coriolan ont bientôt rallumé la haine des Volsques contre les Romains. Ils s'avancent à la tête d'une armée formidable, avant que l'ennemi ait rassemblé ses forces. A la vue de leurs moissons ravagées et de leurs maisons fumantes, les Plébéiens demandent la paix, et proposent de révoquer le décret qui avait condamné Coriolan. Les Patriciens qui s'étaient fortement opposés à son exil, s'opposèrent plus fortement encore à son rappel. C'est alors qu'il sortit du sénat cette belle réponce. " Que les Romains n'accorderaient jamais rien à un rebelle, tant qu'il aurait les armes à la main.

J. D. Marvie, inv. et del. — Lemaire, Sculp.

VÉTURIE.

An de Rome 266.

Le Sénat ne soutint pas long-tems ce caractère de grandeur et de fierté qu'avoit annoncé sa dernière réponse. A la vue de Coriolan prêt à escalader les murs de Rome, la terreur s'empare de ses esprits. Ce n'est plus les armes à la main qu'il cherche à repousser un ennemi furieux, menaçant. Ce Sénat si fier ne rougit pas de descendre aux plus humbles prières. Des vieillards, des prêtres deviennent ses organes auprès d'un rebelle qu'ils s'efforcent inutilement de fléchir. Coriolan refuse de les entendre et les renvoie avec mépris. La consternation augmente. Le désespoir est à son comble. C'en était fait de Rome, sans la résolution de quelques femmes. Tandis que répandues dans les temples, elles gémissent au pied des autels, une d'elles Valérie, *sœur de Publicola, frappée comme par une inspiration subite, sort du Capitole accompagnée de plusieurs autres romaines, et se rend chez* Véturie *mere de Coriolan. Elles la trouvent fondant en larmes, et déplorant avec Volomnie sa belle fille les malheurs de leur famille et ceux de la patrie. « Le salut de Rome, leur dit* Valérie, *est entre vos » mains. La mere et l'épouse de Coriolan peuvent seules désarmer ce vainqueur irri» té. Osez marchez à notre tête, si Coriolan a résisté aux prières de nos prêtres » et de nos vieillards, il ne résistera pas aux larmes d'une mère et d'une épouse » qu'il n'a jamais cessé d'adorer... n'en croyez rien, répond* Véturie, *depuis ce » jour funeste, où le peuple furieux bannit si injustement Coriolan, nous vîmes » disparaître son respect filial et sa tendre amitié pour nous. Au sortir de » l'assemblée où il venoit d'être condamné, il nous aborda d'un air farouche, et » après être demeuré quelque tems dans un morne silence : c'en est fait, nous » dit-il, Coriolan est condamné, des Citoyens ingrats viennent de me bannir pour » toujours du sein de ma patrie. Vous n'avez plus de fils, ma mere, et vous Volomnie, » vous n'avez plus d'époux, je pars et j'abandonne sans peine une ville où l'on ne peut » souffrir les gens de bien... Quel succès pouvons-nous espérer auprès d'un homme » si injustement puni ?*

Touchées et attendries, Valerie et les autres femmes ne lui répondent d'abord que par des larmes. Puis renouvellant leurs instances, elles embrassent ses genoux et la conjurent de ne pas refuser ce dernier secours à leur patrie. Véturie *cède enfin à leurs vœux, et promet de se joindre à elles pour sauver Rome, ou de mourir aux pieds d'un fils rebelle et dénaturé.*

S. D. Mirys, Inv. et Del.

Longueil, Sculp.

CORIOLAN FLÉCHI PAR LES PRIÈRES DE SA MÈRE.

An de Rome 266.

Plus la résolution des dames romaines paraît grande et généreuse, moins on conçoit la Foiblesse et la pusillanimité du peuple et du Sénat. ce courage, que devait réveiller la vue du danger et la présence de l'ennemi, demeure anéanti. Tous les cœurs sont glacés d'épouvante, et c'est à un sexe foible et timide qu'ils abandonnent leur salut et celui de la patrie.

Véturie s'avance donc avec les femmes les plus distinguées de rome vers le camp des Volsques. Ce spectacle extraordinaire frappe les esprits d'étonnement. Bientôt le bruit se répand que la mère et l'épouse de Coriolan viennent elles mêmes implorer sa pitié et sa tendresse. Déjà elles arrivent au pied de son tribunal. Coriolan les voit, et se précipite pour voler dans leurs bras arrêté, s'écrie à l'instant Véturie *avec fierté. « que je sache, avant de recevoir tes embrassem.ts si c'est à un fils ou à un ennemi que je parle, et si tu me regardes comme ta mère ou ta captive. as-tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a vu naître, et qui t'a nourri si long-tems? d'aussi loin que tu as pu appercevoir Rome, n'as-tu pas pensé que tes dieux, ta maison, ta mère, ta femme et tes enfans étaient renfermés dans ces murs? Crois tu qu'humiliée par un refus injurieux, j'attende patiemment que tes armes aient décidé de notre destinée? Une romaine sçait mourir, et si je ne te puis fléchir, apprends que j'ai résolu de m'immoler en ta présence. tu n'iras à Rome qu'en passant sur le corps de celle qui t'a donné la vie.*

Coriolan agité de différentes passions, paraissait interdit. Il était combattu par ce qu'il devait aux Volsques et à sa mère. Je n'exige point, poursuit Véturie *qui observait ses mouvemens, « Je n'exige point que tu trahisses les Volsques, Véturie est incapable de proposer rien de lâche à son fils; je demande seulement que tu éloignes tes troupes des murailles de Rome. Accorde nous une trêve pendant laquelle on puisse travailler à une paix solide. C'est moi, c'est Rome entière qui t'en conjure. Si mes prières et mes larmes ne sont pas capables de te fléchir, vois ta mère à tes pieds qui te demande le salut de sa patrie. à ces mots, elle embrasse ses genoux, sa femme et ses enfans implorent sa clémence. Transporté hors de lui-même Coriolan s'écrie. « ah! Véturie! Rome est sauvée, mais votre fils est perdu.*

Coriolan fait aussi-tôt retirer ses troupes et Rome fut délivrée. Il périt bientôt à Antium dans une émeute populaire; fin cruelle, mais que semblent justifier ses torts envers les Volsques, et plus encore ses crimes envers sa patrie.

PUNITION DE CASSIUS.

An de Rome 268.

Rome etoit toujours divisée en deux partis, le peuple et le Sénat. Cette haine mutuelle parut a Cassius *un moyen sur pour parvenir a la tyrannie. Il etait Consul pour la 3.e fois. tant d'honneur ne lui suffit pas.* Cassius *vouloit regner.*

Toujours avide de richesses, la noblesse s'etoit emparée exclusivement des terres conquises. Sans doute l'humanité, la justice réclamaient en faveur du peuple contre une distribution aussi monstrueuse. Cassius *se déclare hautement son défenseur. mais c'etait bien moins les interets du peuple que ceux de son ambition qu'il envisageait dans cette entreprise. obtenir par la une grande popularité, se former un parti puissant, s'élever au dessus de ses concitoyens, les asservir, les opprimer, tels sont les projets que médite le Consul.*

Il propose donc le partage des terres entre le peuple et les nobles, et pour grossir le nombre de ses partisans, il demande que les latins, devenus alliés de Rome, aient part a cette libéralité. Le Sénat consent a la première proposition, mais il rejette la seconde, comme injuste en elle meme. Les Latins pouvaient-ils etre admis a partager des terres conquises avant leur association? La loi ainsi modifiée fut reçue avec enthousiasme par le peuple.

Déconcerté dans cette première tentative, Cassius *a recours a un autre stratagême. Il propose au Sénat de rembourser, aux dépens du trésor public, l'argent que les pauvres citoyens avaient donné pour acheter le bled dont Gélon, roi de Syracuse, avait fait present a la république. Personne ne fut dupe d'un artifice aussi grossier. Le peuple lui-même ne vit plus dans son prétendu protecteur qu'un fourbe et un perfide qui voulait l'asservir, en insultant a sa credulité. Il abandonne a la vengeance des lois ce magistrat ambitieux. Condamné comme coupable de tyrannie,* Cassius *fut precipité du haut de la Roche Tarpeienne. Exemple terrible, mais toujours perdu pour le crime et l'amour de la tyrannie.*

DÉFAITE DES FABIUS.

An de Rome 277.

La crainte avait arraché au Sénat la loi concernant le partage des terres. La cupidité lui en faisait retarder l'exécution. Alors commencèrent ces débats violens occasionnés par la loi agraire, que devaient éterniser l'avarice d'une part et les fureurs tribuniciennes de l'autre; où l'on voit sans cesse lutter l'opulence avide et l'indigence opprimée; qui firent si souvent de la place publique un champ de bataille, et qui ne s'éteignirent qu'au milieu des convulsions de la liberté expirante. Les tribuns ne manquerent pas de s'emparer de cette torche incendiaire que Cassius avait allumée le premier. Ils agitent le peuple, ils le soulevent, et lui font demander à grands cris le partage garanti par la loi. Secondé en vains prétextes, le Sénat persiste dans ses injustes délais. La guerre vient à son secours. L'ennemi s'avance portant de tous côtés le fer et la flamme. Les Consuls ordonnent l'enrôlement des citoyens. Les tribuns s'y opposent, jusqu'à ce que l'on ait rendu au peuple la justice qui lui est due. Cependant le danger augmente, et les deux partis demeurent également obstinés dans leurs prétention.

Au milieu de ces déchiremens affreux, les Fabius conçoivent l'idée du plus sublime dévouement. Ils s'offrent au nombre de 300 pour aller combattre l'ennemi, ou du-moins arrêter ses ravages. Une seule Famille va défendre et venger la république. Une résolution aussi héroïque méritait des imitateurs. Elle n'obtint que des éloges. Ils partent suivis de leurs amis et de leurs Clients. La victoire couronne leurs premiers efforts. Mais enivrés de ce succès, ils oublient leur petit nombre. Leur courage impétueux leur ferme les yeux sur les piéges qui leur sont tendus. Ils tombent dans une embuscade, sont enveloppés de toutes parts, ils voient leur perte assurée, mais ce n'est qu'après avoir immolé des ennemis sans nombre, qu'ils succombent et meurent comme ensevelis dans leur propre triomphe.

Un seul enfant resta de cette illustre Famille pour consoler les Romains de la perte de tant de héros; jeune et tendre tige d'où sortira le sauveur de la république

CINCINNATUS

An de Rome 294.

Honteux de la perte de tant de grands hommes, qu'ils avoient sacrifiés à leurs haines et à leurs dissensions, le peuple et le sénat se réunirent pour venger leur mort. Les ennemis défaits dans deux batailles sanglantes sont bientôt réduits à demander la paix. Ils obtinrent une trêve de quarante ans.

La paix du dehors fit bientôt renaître les troubles du dedans. Rome ne cessoit de passer d'une agitation à une autre, un droit égal entre tous les citoyens aux dignités de l'Etat; des loix fixes et propres à assurer la liberté publique et individuelle, telles étoient les prétentions des Tribuns, tel étoit l'objet éternel de leurs harangues populaires. Le Sénat ne pouvoit écouter sans frémir des propositions qui tendaient à la diminution de son autorité.

A la faveur des troubles qu'excitent ces divisions, un Sabin nommé Herdonius s'empare du Capitole, et invite les Esclaves à venir le joindre, en leur promettant de les affranchir. Le Sénat allarmé invoque le secours du peuple pour repousser l'ennemi commun. Les Tribuns exigent avant tout que le Sénat s'engage par serment à nommer des Décemvirs pour rédiger un nouveau code de lois.

Le Consul Valerius le jure, et le Capitole est bientôt délivré, cette victoire avoit coûté la vie à Valerius. les Tribuns somment Claudius de remplir la promesse de son collègue, après plusieurs délais, Claudius déclare qu'il faut d'abord nommer un Consul à la place de Valerius.

Alors existoit un Citoyen vertueux, également ennemi et de l'orgueil des Grands et de l'insolence des Tribuns, ne respirant que le bonheur de sa patrie, et toujours prêt à se sacrifier pour son repos et pour sa gloire. Le cœur déchiré par le spectacles des dissentions auxquelles Rome était sans cesse en proie, il avait fui un séjour où la voix de l'homme de bien était étouffée par les clameurs des factions. Un petit champ qu'il cultivait de ses mains, suffisait à ses besoins, et il goutait sous le chaume au sein d'une honorable pauvreté, cette paix que procure une vie pure et laborieuse, tel était Cincinnatus. Ce fut sur lui que le Sénat jetta les yeux pour l'élever au Consulat. Les Députés envoyés pour lui annoncer sa nouvelle dignité, le trouverent occupé à labourer son champ, et couvert d'une simple toile depuis les reins jusqu'aux genoux. On le revêt de la pourpre, et il part en regrettant sa chaumière, sa femme et son petit champ. à peine arrivé à Rome, il impose silence à toutes les factions. Sa fermeté intimide les uns, sa douceur gagne les autres; il donne la paix à ses concitoyens, et revient aussitôt chercher le bonheur dans son humble retraite.

LOIX DES DOUZE TABLES.

An de Rome 303.

L'orage n'avait été dissipé un instant, que pour reparaître et gronder avec une nouvelle fureur. Les deux ordres sans cesse divisés, tendaient à une grande révolution, et Rome se trouvoit dans ces momens de crise qui ne se terminent que trop ordinairement par des déchiremens affreux. Le Sénat sut les éviter, en accédant aux vœux du peuple qui gouverné jusqu'alors par des usages, voulait y substituer l'Empire des loix. il nomme des ambassadeurs, pour aller recueillir dans la Grèce les fruits de la sagesse et du génie des plus célèbres Législateurs. Leur retour a Rome fut un triomphe. dix Sénateurs sont aussitôt choisis pour rédiger ces loix si désirées. C'était la sans doute ou devait se borner leur mission. mais l'enthousiasme ne sut jamais se renfermer dans de justes limites. il fallait environner les législateurs de respect. on les investit pour un an de pouvoirs illimités. Ces hommes, il est vrai, dont le plus grand nombre était vertueux, n'usèrent de leur puissance que pour le bonheur général, et le tems qu'ils consacrèrent à la confection de ce travail important, fut l'age d'or de la République. l'année expire, et la plus grande partie des loix étant achevée, elles furent gravées sur dix tables d'airain et exposées avec solemnité au milieu de la place publique pour y être examinées et sanctionnées par le peuple.

Cependant l'ambition et toutes ses fureurs etaient passées dans l'ame d'Appius, jaloux de perpétuer son autorité, cet orgueilleux Décemvir ne songe qu'aux moyens de se faire élire une seconde année. mais c'était peu pour les projets qu'il méditait, s'il ne parvenait en même tems a exclure ceux de ses collègues dont la vertu lui était suspecte, pour mettre à leur place des hommes dévoués à ses intérets et asservir ses Concitoyens.

On vit donc le plus fier des patriciens affecter tout-a-coup une popularité extrême, et le peuple aveugle, toujours dupe des plus vils flatteurs, lui accorder une confiance sans bornes. non content de le nommer Décemvir, il lui abandonne le choix de ses neuf autres Collègues, aussitôt s'organisa la plus exécrable tyrannie, qui eut encore pésé sur les Romains. ces insolens despotes ne marchent qu'environnés de l'appareil formidable des licteurs et des haches. ils sement de toutes cotés la terreur et la mort. Les Grands, les Riches deviennent leurs premières victimes, et le peuple abattu, consterné déplore envain des maux dont il ne peut accuser que lui même.

S. de Moyse Inv. et Del. Patas Sculp.

VIRGINIE.

An de Rome 305.

Les tyrans seraient trop redoutables, si leur prudence egalait toujours leur scélératesse : mais aveuglés par la facilité du crime, rarement ils connaissent le terme ou ils doivent s'arrêter, et c'est en portant leurs fureurs aux derniers exces, qu'ils hatent eux memes le moment de leur chute, et qu'ils délivrent enfin la terre de leur odieuse existence.

Au scin d'une famille Plébéienne s'élevait une jeune fille, l'ornement de son sexe, l'idole de ses parents, le charme et les délices de ses concitoyens. Virginie, c'est son nom, vivait a Rome sous la garde d'une de ses parentes, tandis que son pere combattait sous les drapeaux de la République. Appius l'apperçoit : son cœur féroce brule aussitot d'une flamme coupable, ne pouvant l'obtenir par des moyens légitimes, il ne craint pas d'avoir recours au crime.

Les tyrans ne manquerent jamais de ces vils agens, toujours prets a seconder leurs plus infames passions. un scélérat, Claudius ne rougit pas de prêter au Décemvir son horrible ministère. c'est a la faveur du plus odieux stratagême qu'il convient avec Appius de lui livrer Virginie. il se presente a son tribunal, et réclame cette jeune romaine comme une esclave née dans sa maison et qui lui fut ravie dès sa plus tendre enfance, envain l'oncle de Virginie, Numitorius s'eleve contre une fable aussi absurde ; le Décemvir prononce en faveur de Claudius.

Deja malgré les cris et les efforts des femmes indignées, ce monstre allait s'emparer de sa proie, lorsqu'on voit s'elancer tout a coup au milieu de la place le jeune Icilius. la main de Virginie lui etait promise, transporté d'amour et de fureur : « Il faut, s'écrie-t-il, en s'adressant a Appius, » que tu m'arraches la vie, avant » que tu puisses jouir du fruit de tes laches artifices. Virginie m'est promise. je ne dois » la recevoir que des mains de son pere. je demande qu'on ne decide rien sur le sort » de sa fille pendant son absence : Dieux protecteurs, sauvez l'innocence et la vertu.

A ces mots le peuple s'emeut, il est prêt a repousser la force par la force. Appius couvrant la rage qui l'anime d'une modération apparente, suspend lui même l'exécution de son jugement. il consent que Virginie demeure libre jusqu'a l'arrivée de son pere. Delai perfide qui ne tendait qu'a mieux assurer ses exécrables projets.

S. de Mirys Inv. et Del. Dambrun Sculp.

MORT DE VIRGINIE.

An de Rome 305.

Tandis que le crime conspirait, l'amour et la vertu songeaient à prévenir ses complots. Le père de Virginie devait être arrêté au Camp par l'ordre d'Appius. Mais instruit à tems des dangers qui menacent l'honeur et la liberté de sa Fille, Virginius échappe aux Satellites du Tyran. Il vole a Rome, et dès le point du jour parait dans la Place pubique, couvert d'habits de deuil et tenant par la main sa Fille qui fondait en larmes.

A ce Spectacle Appius frémit, la fureur le transporte; il monte sur son Tribunal et sourd à la voix de la justice et de la nature, il déclare que Virginie est esclave de Claudius et qu'à lui seul appartient le droit d'en disposer. Mille cris d'indignation retentissent dans les airs. Appius ordonne à ses licteurs d'ecarter la multitude et d'arracher Virginie des bras de son Père. Frappé d'une lache terreur, le Peuple fuit et laisse cette jeune infortunée en proie à son infame ravisseur. Alors Virginius ne prend plus conseil que de son désespoir. sous pretexte d'interroger en secret Virginie, il l'emmène à l'écart. un couteau s'offre à sa vue. Egaré, hors de lui même, il le saisit et se tournant vers sa Fille qu'il baigne de ses larmes: « puisque tu ne peux vivre sans honte, » dit-il, « vas libre et pure rejoindre tes ancêtre. » A ces mots il lui plonge le fer meurtrier dans le cœur; puis le retirant tout fumant de son sein: « C'est par ce sang innocent, » crie-t-il à Appius, « que je dévoue ta tête aux Dieux infernaux. »

Furieux, il traverse la place, le couteau sanglant à la main, anime les Romains à la vengeance, et s'ouvrant un chemin jusqu'aux portes de la Ville, il s'avance vers le Camp, suivi d'un grand nombre de Citoyens qui ne voulurent pas l'abandonner dans son malheur.

VIRGINIE EXPOSÉE AUX YEUX DU PEUPLE.

An de Rome 305.

Consternés d'un evenement aussi tragique, les Romains restent quelque tems plongés dans une morne stupeur, mais bientot la douleur et la crainte font place a l'indignation et à la colere. Appius n'est plus qu'un objet d'horreur, ses licteurs sont repoussés, mis en fuite, et lui-meme attaqué, poursuivi n'échappe qu'avec peine à la fureur d'un peuple justement irrité.

Cependant les amis, les parens de Virginie placent le corps de cette victime infortunée sur une litière pour le transporter dans la maison de son pere. Suivi d'un peuple immense, ce cortege funebre s'avance lentement à travers les principales rues de la ville, tous les regards se fixent avec avidité sur ce visage pale et sanglant, dont la mort n'a pas encore effacé tous les charmes. les hommes jettaient des parfums dans la litiere, les femmes et les filles les larmes aux yeux, y mettaient des couronnes de fleurs, et semblaient par ces tristes presens faire serment de venger sa mort.

Telle etait la situation de Rome, quand Virginius arriva au camp, tout couvert du sang de Virginie, il se presente au milieu des soldats, les sanglots, les soupirs l'empêchent de s'exprimer, rompant enfin ce triste silence, et levant les mains au ciel : " Je vous atteste, s'ecrie-t-il, Dieux immortels ! qu'Appius seul est l'auteur du crime que j'ai été obligé de commettre. Il raconte ensuite l'horrible conspiration tramée par ce tyran contre l'honneur et la liberté de sa fille. a mesure qu'il parle, l'indignation se peint sur tous les visages ; elle a déja passé dans tous les cœurs. ils jurent d'exterminer Appius et de délivrer Rome de la tyrannie des Décemvirs

Un même vœu rapprochait le sénat et l'armée. tous se réunirent pour rendre a la république son ancien gouvernement, ses Consuls et ses tribuns. Appius se donne lui même la mort. les autres Décemvirs expient dans un exil perpetuel leur honte et leurs forfaits. Rome renait une seconde fois a la liberté. La mort de Lucrece l'avait affranchie du joug des Rois, la mort de Virginie l'affranchit du joug plus cruel encore des Décemvirs.

C. de Marne Inv. et Pinx.t Patas Sculp.t

SECONDES DÉPOUILLES OPIMES.

An de Rome 317.

Rome rendue à elle même ne s'occupa plus que des moyens d'assurer sa liberté sur la base immuable des lois. deux nouvelles tables sont ajoutées aux dix premières et forment le code politique et civil de la République, ouvrage sublime, qui excitait encore dans les tems les plus eclairés de Rome l'admiration de ses premiers génies. Deux objets cependant revoltaient le peuple et sur-tout ses tribuns. Il se voyaient avec indignation exclus de toute alliance avec les familles patriciennes et de tout droit au Consulat. la première de ces lois fût enfin abrogeé après de longs et violens débats. on etuda la seconde en substituant aux Consuls six tribuns militaires, dignité que l'on rendit commune aux deux ordres.

Telle est aussi l'epoque d'une magistrature, dont les fonctions renfermées d'abord dans le dénombrement des citoyens, prirent avec le tems un caractère plus elevé et plus imposant. le Cens ou recensement qui avait lieu tous les cinq ans fit donner aux deux nouveaux magistrats le nom de Censeurs, pris d'abord dans l'ordre des Patriciens et toujours parmi les personnages Consulaires. leur surveillance s'etendait sur les monumens publics, les finances et les mœurs, et c'est en grande partie a la crainte qu'inspirait leur inspection salutaire, que Rome dut ces vertus qui l'ont si long tems illustrée.

Au milieu des dissentions qu'excitent les prétentions opposées du peuple et du sénat, on apprend la révolté de Fidenes, Colonie romaine. on envoie des ambassadeurs. ils sont egorges. cet horrible attentat souleve tous les esprits, et un Dictateur est nommé pour en tirer vengeance. le Roi de Veies, Tolumnius avait conseillé le crime il marche a la tête des revoltes que soutiennent toutes les forces des Veiens. Dans la chaleur du combat, Cornelius Cossus apperçoit ce tyran perfide, il fond sur lui, le renverse de son coursier, lui coupe la tête et s'empare de ses dépouilles. ces dépouilles s'appellaient Opimes *parcequ'elles etoient remportées sur un Roi ou Général ennemi. C'etait les secondes depuis la fondation de Rome. Cossus placa les siennes dans le temple de Jupiter férétrien près celles de Romulus, circonstance sans doute qui ajoutait beaucoup a l'eclat de ce genre de triomphe.*

PRISE DE VEIES.

An de Rome 359

C'etait peu pour les Romains d'avoir défait et taillé en pieces les troupes des Véiens. leur vengeance ne pouvoit etre assouvie que par la ruine entiere de cette nation. long-tems ils la méditerent; sans pouvoir l'exécuter. le moment enfin est arrivé, ou ils vont s'essayer par cette grande entreprise a la conquête de toute l'Italie.

Mais avant tout une opération importante parut necessaire au Senat. c'etait a ses propres dépens que le soldat romain avait servi jusqu'alors. aussi les guerres, presqu'aussitot terminées qu'entreprises, etaient-elles plutôt des excursions subites et rapides que de véritables expéditions militaires. plein de projets d'ambition; le sénat crut ne pouvoir les réaliser qu'avec des troupes soldées par le trésor public. jamais decret ne fut reçu du peuple avec autant d'enthousiasme. les tribuns seuls ne prirent aucune part a la joie universelle. ils auraient pu voir dans cette mesure un moyen d'anéantir un jour la liberté. ils ne virent que leur amour propre humilié et le triomphe passager du sénat.

La guerre une fois résolue, c'est contre la Capitale des Véiens que les romains dirigent tous leurs efforts. l'art des sieges etait alors dans son enfance, et Véies ne le cedait a Rome ni pour son étendue ni pour le nombre de ses habitans.

Aussi les Romains consumerent ils dix années autour de cette nouvelle Troie. il etait reservé a Camille de renverser cette superbe rivale du Capitole. nommé Dictateur, il rétablit en peu de tems la discipline militaire affaiblie par la division des Tribuns. il presse les travaux et joignant la ruse a la force, il s'introduit dans la citadelle par un souterrain, au moment ou le Roi de Veies environné de prêtres s'occupait a consulter les Dieux. tout est livré a la fureur et a l'avidité du soldat. la flamme consume ce que le fer avait épargné, et l'une des plus puissantes villes d'Italie n'offre de toutes parts que des ruines et des débris.

[illegible] Levrau Sculp.

GÉNÉROSITÉ DES DAMES ROMAINES.

An de Rome 360.

La joie que firent éclater les Romains à la nouvelle de la prise de Veïés, ne peut se mesurer que sur leurs travaux et leurs périls passés. Egalement féroces et superstitieux, ils se répandent dans les Temples et ordonnent des actions de grace extraordinaires pour remercier les Dieux de tout le sang et des larmes qu'il avaient fait couler. Mais rien n'égala la magnificence du triomphe de Camille. Monté sur un Char superbe attelé de quatre Coursiers blancs, ce Dictateur étale aux yeux des Romains une pompe inconnue jusqu'alors, mais que semblait justifier la grandeur de ses exploits.

Ce Guerrier si redoutable, ce glorieux vainqueur partageait toutes les faiblesses superstitieuses de ses Concitoyens. Il avait fait vœu de consacrer à Apollon la dixième partie du butin de Veïes. Mais dans le trouble et le désordre du pillage ce vœu n'avait pu être mis à exécution. Tourmenté par ses scrupules, Camille consulte les Prêtres, qui ne manquèrent pas de le menacer de toute la colère du Dieu, s'il ne remplissait pas un engagement aussi solemnel. La crainte d'Apollon était combattue dans Camille par celle des Soldats. Il lui paraissait dangéreux de les forcer à rapporter la dixième partie d'un butin qu'ils croyaient legitimement acquis. De concert avec le Sénat il prend le parti de les inviter à faire d'eux-mêmes cette restitution, pour en former un présent d'or massif digne d'Apollon et de la grandeur du Peuple Romain. Moitié crainte, moitié fanatisme, l'invitation produisit tout son effet, les Soldats murmuraient, mais ils obéirent. Il n'y eut pas jusqu'aux Dames Romaines qui ne voulurent prendre part à ce pieux dévouement. Elles offrent leur or, leur bijoux pour completter le présent qui fut porté par trois Ambassadeurs au Temple de Delphes.

Ce sacrifice parut si héroïque, que l'on accorda aux Dames Romaines un honneur réservé jusqu'ici aux grands Hommes; celui d'être célébrées après leur mort par un éloge public et solemnel.

C. L. Myos. Inv. et Del. Leveau sculp.

TRAHISON D'UN MAÎTRE D'ECOLE.

An de Rome 364.

C'était au vainqueur de Veïes, qu'il appartenait de venger Rome des Peuples qui avaient secondé les efforts de ses ennemis. Camille est donc chargé de marcher contre les Falisques, et d'effrayer par un exemple terrible quiconque oserait jamais s'opposer au progrès des armes Romaines. Il est bientôt au pied des murs de leur Capitale. Tandis qu'il presse les travaux du siège, un malheureux chargé de l'instruction des Enfans conçoit le plus lâche des projets. Dans l'espoir d'une grande récompense, il conduit ses jeunes Eleves au Camp Romain et les présente à Camille comme autant d'otages qui lui assuraient la prompte reddition de la Place. Indigné d'une telle perfidie, ce vertueux Général repousse avec horreur un triomphe aussi honteux. Il fait aussitôt dépouiller le traître, ordonne de lui attacher les mains derrière le dos, et invite les jeunes Falisques à reconduire leur indigne maître à grands coups de verges dans la Ville. A ce spectacle, les habitans que la perte de leurs Enfans avait consternés, poussent des cris de joie. Pénétrés de reconnoissance pour la générosité de Camille, ils lui ouvrent les portes de leur Ville, et deviennent les plus fidèles alliés des Romains.

Camille était trop grand pour ne pas exciter l'envie. Au défaut de crimes réels, ses ennemis surent lui en créer d'imaginaires. On rappela son triomphe, comme un acte d'orgueil et d'impiété. en se faisant traîner par des Chevaux blancs, il avait voulu s'égaler aux Dieux. Plein de mépris, s'écriaient les Tribuns, pour la classe indigente, on le voit sans cesse combattre avec acharnement toutes les lois proposées en sa faveur . . Cet Homme si scrupuleux à l'égard des Soldats, cesse bientôt de l'être, quand il s'agit de ses intérêts particuliers. Ce faste insolent qu'il étale, n'est que le fruit de ses dilapidations énormes.

Camille voit sa perte assurée. Il se dérobe par un exil volontaire à la honte d'une condamnation injurieuse. Dans la douleur qui le transporte, il demande aux Dieux de venger son outrage et de forcer un Peuple ingrat à regretter un jour ses services. Vœu sans doute indigne d'une grande ame, mais qui ne fut que trop cruellement exaucé!

BATAILLE D'ALLIA.

An de Rome 365.

Avec Camille furent exilé le vrai courage, la prudence, la justice et toutes les vertus qui sont le plus ferme appui des Etats. Enivrés de leurs succès, les Romains s'abandonnent à l'orgueil et à l'oublis de tous les principes. L'ingratitude les avait privés de leurs premiers soutien ; une folle présomption les précipita bientôt dans l'abyme du malheur.

Surchargés par une population excessive, les Gaulois avaient depuis long-tems envoyé des Colonies chercher des etablissemens dans des Contrées lointaines. Une partie s'était fixée au pied des Monts Apennins et avait donné au Pais qu'ils habitaient le nom de Gaules Cis-Alpines. Deux Siecles s'étaient écoulés depuis cette première invasion. Se trouvant encore trop à l'étroit, ils en tentent une seconde, et veulent forcer les habitans de Clusium à leur abandonner des Terres qu'ils laissaient incultes et stériles. Ceux-ci implorent le secours de Rome contre un ennemi aussi formidable. Le Peuple nomme trois Ambassadeurs, tous trois de la famille Fabia, tous trois jeunes, impétueux et beaucoup plus propres à aigrir qu'à concilier les esprits. Ils osent parler en maîtres à Brennus, chef des Gaulois. La fierté du Barbare s'en irrite; et comme ils lui demandent quel droit les Gaulois ont sur l'Etrurie, le même, répond Brennus, que vous sur tant de Peuples dont vous avez envahi les Terres. Nous portons notre droit à la pointe de nos épées. Quittant aussitôt le rôle de médiateurs, les Fabius deviennent agresseurs, et l'un d'eux tua de sa propre main un des principaux chefs des Gaulois. Brennus envoie sur le champ à Rome porter des plaintes et demander justice. On lui répond en nommant les trois coupables Tribuns militaires.

Révolté de tant d'outrages, Brennus lève le siège de Clusium, et marche droit à Rome. La terreur, la vengeance le précedent. Les Romains en désordre viennent à sa rencontre. Ils s'avancent jusqu'à l'endroit ou l'Allia se jette dans le Tibre. Ce fut moins une bataille, qu'une déroute. Les Romains effrayés ne songent qu'à prendre la fuite. - Les uns se sauvent à Veiés ; d'autres périssent dans les flots du Tybre qu'ils veulent traverser à la nage ; a peine quelques uns parviennent-ils jusqu'à Rome, ou ils portent le désespoir et la consternation. Ce jour trop mémorable fut marqué dans la suite au nombre des jours funestes et malheureux.

Sc. de Mayer Inv. et Del. — Delignon Sculp.

PIÉTÉ D'ALBINUS.

An de Rome 365.

C'en était fait des Romains, si les Gaulois, au lieu de se livrer pendant trois jours au pillage, eussent marché sur le champ contre Rome. Ce court délai sauva la République. Bientôt à la terreur succède le calme du courage, au désordre et à l'abattement les résolutions les plus sages et les plus généreuses. Un seul sentiment anime tous les cœurs, l'amour de la patrie. Forcés d'abandonner la Ville à un ennemi supérieur en nombre et en force, tout leur espoir est dans le Capitole. Dans cette étroite enceinte vont être renfermées, avec les Sénateurs, les Magistrats et l'élite des Guerriers, les hautes destinées de Rome. Les Femmes et les Enfans sont envoïés dans les Villes voisines, et les Vieillards, dont les mains défaillantes ne peuvent soutenir le poids des armes, préférant la mort à la fuite, se déterminent à s'ensevelir sous les ruines d'une Ville qu'ils ne sauraient défendre. Jamais séparation ne fut plus cruelle ni plus douloureuse. Les Mères ne peuvent s'arracher des bras de leurs Époux et de leurs Fils. Elles les pressent tour-à-tour contre leur sein, et leur demandent d'une voix entrecoupée de sanglots à quel destin elles les abandonnent.

Le malheur ajoute à la superstition. Les Romains ne négligent rien de ce qu'ils croient propre à appaiser leurs Dieux irrités. Ils enfouissent une partie des objets sacrés. Le reste est confié aux Vestales. Elles s'avançaient lentement et épuisées de fatigue dans la Campagne, portant dans leurs mains ce dépôt précieux, lors qu'elles furent rencontrées par un Plébéien, nommé Albinus, qui conduisait sur un chariot sa Femme, ses Enfans et ses meubles les plus nécessaires. À cet aspect il s'arrête, fait descendre sa famille, invite les Vestales à monter sur le Char, et le conduit jusqu'à Céré, où elles se proposaient de se rendre. Les Vestales méritaient sans doute des égards; mais ces Vierges étaient-elles plus sacrées qu'une Epouse et des Enfans?

FABIUS DORSO.

An de Rome 365.

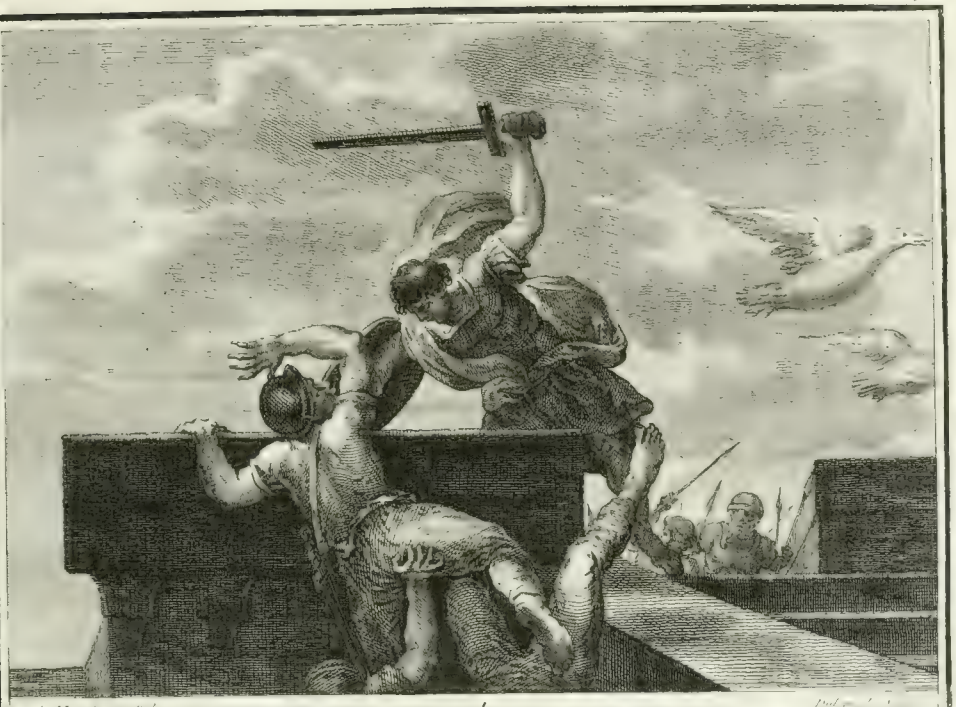
Rome n'offrait plus qu'un désert, lorsque les Gaulois entrerent dans la Ville. Cette solitude les effraie; ils croient marcher au milieu du silence des tombeaux. Tandis que dans la crainte de quelque surprise, ils placent des sentinelles et portent leurs regards de tous côtés, un spectacle aussi extraordinaire qu'imposant vient s'offrir à leurs yeux.

A la porte de leurs maisons étaient assis dans des chaises Curules et couverts de leurs plus riches habits ces Vieillards vénérables qui s'étaient généreusement dévoués à la mort. Frappés d'étonnement, les Gaulois les contemplent pendant quelque tems avec un sentiment de crainte et de respect. Cependant un d'entre-eux ose s'avancer vers Papirius, et lui passe doucement la main sur sa barbe blanche. Le Vieillard peu accoutumé à une telle familiarité, lui donne sur la tête un coup de son bâton d'ivoire. Le Soldat furieux l'immole à l'instant. Ce fut la comme le signal du carnage. Tous sont égorgés. Les Gaulois tournent ensuite leur fureur contre les maisons et les édifices publics. Rome s'écroule au milieu des flammes, et fait place au Camp de Brennus.

Au milieu de ces ruines immenses s'élève le Capitole, dernier espoir des Romains, dernier objet des efforts des Gaulois. N'ayant pu l'emporter d'assaut, Brennus l'investit et se propose de le réduire par la famine.

Jamais les Romains ne furent si grands que dans les dangers extrêmes. Rien n'est capable d'ébranler leur courage ni leur constance. Résolus de se défendre jusqu'au dernier soupir, ils conservent toujours pour leurs lois et leurs usages cet attachement inviolable, qui fait la vertu des Républicains. Le Sénat délibère, le Peuple s'assemble sur ce Rocher, comme au milieu du forum. On vit même un jeune Patricien, Fabius Dorso, s'exposer par un zèle sans doute outré à une mort presque certaine, plutôt que de manquer d'accomplir un Sacrifice de famille dans le lieu et au jour accoutumés. Revêtu de ses habits de cérémonie, il traverse dans un silence religieux les sentinelles des Gaulois. Ceux-ci, respectant le motif qui l'animait, le laisserent achever son Sacrifice et retourner paisiblement au Capitole.

On a beaucoup vanté la hardiesse et la piété de Fabius Dorso. Peut-être devrait-on plus d'éloges à la modération et à la générosité des Gaulois?



CAPITOLE SAUVÉ PAR LES OYES.

An de Rome 365.

Le nom Romain n'était pas désespéré, puisque Camille vivait encore. Retiré à Ardée, cette illustre exilé gémissait des malheurs de sa patrie. Il brûle de la venger et de se venger lui-même à force de bienfaits. Un jour que les Gaulois s'étaient répandus en désordre dans la campagne, il fond sur eux à la tête des habitans d'Ardée, les dissipe et en fait un horrible carnage.

À la nouvelle de cette victoire, les Romains viennent de tous côtés se ranger sous les Drapeaux de Camille. Ils veulent le proclamer Général. Camille s'y refuse par respect pour les lois. Banni de Rome, ce n'est que par un Décret du Peuple et du Sénat qu'il peut être rétabli dans ses droits de Citoyen; et le Peuple et le Sénat sont au Capitole. Un jeune Romain, Pontius, se charge d'y pénétrer. Le succès répond à ses vœux, et Camille est nommé Dictateur.

Tandis qu'il se dispose à délivrer ses Concitoyens, une fausse sécurité les mit à deux doigts de leur perte. Les Gaulois, ayant découvert un petit sentier, pensèrent qu'en suivant sa trace, ils pourraient surprendre le Capitole. Soutenus les uns par les autres, ils gravissent au milieu des ténèbres et dans le plus profond silence ce Mont hérissé de ronces et d'épines, qu'environnent d'horribles précipices, et parviennent enfin après mille efforts et mille dangers jusqu'à la Cîme du Rocher. Déjà ils escaladaient le mur, sans avoir été entendus ni de la Sentinelle, ni même de ces animaux dont la surveillance égale la fidélité. Mais il ne purent tromper la vigilance des Oies. Leurs cris perçans éveillent Manlius. Ce brave Guerrier accourt aussitôt; il coupe la main du premier Gaulois au moment qu'il levait sa hache pour lui fendre la tête, et renverse en même tems avec son bouclier un autre Soldat du haut du rempart. Les Romains qu'il appèle, volent à son secours, et les Gaulois repoussés de toutes parts roulent d'abîmes en abîmes.

Dans d'autres tems Rome eut décerné une Statue à Manlius. Une portion de farine et de vin que chaque Citoyen prit sur son nécessaire, fut la récompense du sauveur du Capitole.

CAMILLE S'OPPOSE AU TRAITÉ DES GAULOIS.

An de Rome 365.

Le besoin qui pressait les Romains, se faisait également sentir dans le Camp des Gaulois. Investis eux-mêmes par Camille et bientôt réduits à la dernière extrémité, ils écouterent favorablement les propositions de paix que leur firent les habitans du Capitole. Brennus consent à lever le siège, moyennant mille livres pésant d'or. Les Gaulois furent, dit-on, assez perfides pour employer de faux poids; et comme les Romains faisaient éclater leurs plaintes, Brennus mit encore son épée dans le bassin, en s'écriant: malheur aux vaincus.

Tandis que les esprits s'échauffent, on voit paraître tout-à-coup Camille à la tête de son Armée. Remportez cet or dans le Capitole, dit-il aux Romains; et vous Gaulois, retirez-vous avec vos poids et vos balances: ce n'est qu'avec le fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie.

Brennus invoque la foi des traités. Camille répond que tout traité est nul sans la participation du Dictateur. Les deux partis courent aussitôt aux armes. On en vient aux mains. Les Gaulois sont vaincus. Poursuivis de tous côtés, les uns tombent sous les coups des Romains, les autres sont massacrés par les habitans des Campagnes, tous enfin trouvent leur tombeau dans cette même terre, qui peu auparavant avait été le théâtre de leur gloire et de leurs triomphes.

Telle fut la fin d'une guerre également désastreuse pour les vainqueurs et les vaincus, et dans laquelle un succès de plus changeait infailliblement le sort de l'univers. On peut-être etonné que les Peuples voisins et jaloux de Rome n'aient pas profité d'une circonstance aussi favorable, pour anéantir à jamais une puissance qui menaçait de jour en jour leur liberté. Sans doute la terreur que leur inspiraient les Gaulois, l'emporta chez eux sur la haine qu'ils avaient contre les Romains. Ceux-ci leur paraissaient des rivaux dangereux; ils voyaient dans les autres un ennemi féroce, implacable qui portait partout la destruction et la mort. Rome en un mot réduite en cendres était bien plutôt un objet de pitié que de crainte, et l'on pouvait alors être loin de soupçonner cet état de grandeur et de prospérité vers lequel nous la verrons s'élever si rapidement.

Delignon, Sculp.

CONDAMNATION DE MANLIUS.

An de Rome 371.

Tous les genres de triomphe etaient réservés à Camille. Son bras venait de sauver Rome de la fureur des Gaulois. Sa fermeté la sauva bientôt après de l'inconstance des Romains eux mêmes. Désespérés à l'aspect des ruines qui les environnent et excités par leurs Tribuns, la plupart veulent se retirer à Veïes et renoncer à leur Patrie. Camille s'élève avec force contre un projet aussi funeste à la grandeur du nom Romain. Tout cède à sa voix qu'anime l'amour de son Pais. Rome renait de ses cendres et Camille en est proclamé le second fondateur.

Tant de gloire importune l'ame sombre et jalouse de Manlius. Ne pouvant effacer Camille par ses talens et ses vertus, il veut l'éclipser en s'emparant du pouvoir absolu. L'exemple des Cassius et des Melius ne saurait effrayer un cœur que transportent toutes les fureurs de l'ambition et de l'envie. Fidèle au système de tous les tyrans, on le voit flatter lachement une vil populace et verser sans pudeur la calomnie sur les plus vertueux Citoyens. Il ne marche plus qu'environné d'une foule d'hommes aussi corrompus qu'audacieux, dont ses largesses entretiennent la débauche et l'insolence.

La liberté allait périr, si les Tribuns du Peuple allarmés eux-mêmes des dangers publics, ne se fussent réunis au Sénat pour renverser l'ennemi commun. Ils osent citer devant le Peuple celui que le Peuple idolatrait comme son plus ferme appui; comme le plus zélé défenseur de ses droits. Cet acte de vigueur impose à tous les Citoyens. Abandonné de ses amis, de ses Parens, Manlius seul comparut en habits de deuil devant ses Juges. Il répond au crime de tyrannie dont on l'accuse, par le récit de ses exploits et en montrant les cicatrices glorieuses qui couvrent sa poitrine. Puis se tournant vers le Capitole. « Eh! quoi! Romains, s'écrie-t-il, souffrirez-vous que cette main qui « a sauvé vos Temples et vos Dieux, soit chargée de chaînes et que le libérateur de la Patrie soit « conduit au supplice »? Emu par ce discours, le Peuple paraissait incliner vers la clémence. Les Tribuns qui redoutaient l'impression que faisait sur lui la vue du Capitole, rompent l'assemblée et l'indiquent pour un autre jour et dans un lieu d'où cette Forteresse ne pouvait être apperçue. La pitié ne trouva plus alors d'accès dans les Cœurs, et Manlius fut condamné à être précipité du haut de la Roche Tarpéienne.

Ainsi le Capitole, qui avait été le Théâtre de sa gloire, devint celui de son supplice et de son infamie.

S. de Marne Inv.t et Del.t 1.er — Dambrun Sculp.t

LES PLEBEIENS ADMIS AUX DIGNITÉS CONSULAIRES.

An de Rome 378.

Attaché sincèrement à la liberté, le Peuple avait assez prouvé, en sacrifiant les Hommes les plus populaires, toute sa haine contre la tyrannie. Une distinction humiliante existait cependant toujours entre lui et les patriciens, l'exclusion du Consulat.

Ce que tentèrent inutilement pendant une longue suite d'années l'intrigue et la cabale, ce que semblaient exiger la justice et la raison, fut l'ouvrage des pleurs et de l'amour-propre d'une Femme.

M. Fabius Ambustus avait deux Filles, dont l'une avait épousé S. Sulpicius Patricien de naissance, et l'autre Licinius Stolon, Citoyen du plus grand mérite, mais de famille Plébéienne. Un jour que celle-ci se trouvait chez sa sœur, le Licteur qui précédait Sulpicius à son retour du Sénat, frappa selon l'usage à la porte de la maison, pour annoncer l'arrivée du Magistrat. Ce bruit effraie la jeune Licinia. Sa Sœur ne la rassure que par un sourire où se peint toute la supériorité de sa condition. Ce trait fut un coup de foudre pour l'Epouse de Licinius. Dégradée à ses propres yeux, elle tombe dans une sombre mélancolie dont elle déroba quelque tems la cause à son père et à son époux. Forcée enfin par leurs tendres instances, elle leur avoue la source de ses chagrins; et tous deux jurent à l'instant de la venger en faisant entrer dans sa maison ces mêmes honneurs, dont sa sœur paraissait si vaine.

Licinius brigue aussitôt la dignité de Tribun, et de concert avec un de ses Collegues L. Sextius, il demande hautement l'admission des Plébéiens au Consulat. Le Sénat repousse avec indignation une loi qui ne révolte pas moins son orgueil, qu'elle ne blesse ses intérêts. Mais déterminés à vaincre ou à périr, les deux Tribuns bravent également ses intrigues et son courroux. Neuf ans s'écoulent au milieu des orages et des combats, et leur ardeur n'est point rallentie. arrive enfin le jour où cette cause si importante doit être décidée sans retour. La place publique présentait l'image d'un champ de bataille. Les deux ordres divisés étaient prêts à en venir aux mains. Dictateur pour la cinquième fois, Camille craint de voir couler le sang Romain. Il sort de l'assemblée à la tête du Sénat, se rend au Capitole et fait vœu de bâtir un Temple à la concorde, si les troubles sont appaisés. Le Sénat cède enfin; et il est décrété que l'un des deux Consuls sera toujours pris dans l'ordre des Plébéiens.

C'est par ce dernier bienfait que Camille termina sa glorieuse carriere. Victime d'une maladie contagieuse, ce grand Homme emporta quelque tems après dans le tombeau l'admiration, les regrets et l'amour de ses Concitoyens.

S. de Mirys, Inv. et Del. Longueuil Sculp.

MANLIUS ACCUSÉ PAR LES TRIBUNS EST SAUVÉ PAR SON FILS.

An de Rome 393.

Jamais Rome n'avoit joui d'une paix aussi profonde. Elle était le fruit de la modération du Sénat et de la reconnoissance du Peuple. Mais ce calme ne pouvait plaire long-tems aux Tribuns. Toujours inquiets et remuans, ce n'était qu'au milieu des agitations, qu'ils cherchaient à établir leur puissance. Au défaut d'objets importans, ils saisissaient les moindres occasions de se déchaîner contre les plus illustres Senateurs.

C'est ainsi qu'un Tribun du Peuple, nommé Pomponius, fit assigner L. Manlius qui sortait de la Dictature, sous prétexte que ce Patricien traitait un de ses Enfans avec trop de dureté. Haï du Peuple à cause de sa sévérité, Manlius était sur le point d'être condamné à une amende, lorsque ce même Fils qu'il avait relegué à la Campagne entreprit de délivrer son Père du danger dont il était menacé. Oubliant l'excessive rigueur avec laquelle il l'avait élevé, pour ne se ressouvenir que de la tendresse qu'il devait à l'auteur de ses jours, le jeune Manlius part seul de sa Campagne, arrive à Rome de grand matin et va droit à la maison de Pomponius qui était encore au lit.

Persuadé que ce jeune Romain vient lui témoigner sa reconnoissance, le Tribun ordonne de l'introduire dans son appartement. Des que Manlius se voit seul, il porte un poignard à la gorge de Pomponius et le menace de le tuer, si par les sermens les plus solemnels, il ne jure de se désister de la poursuite qu'il a intentée contre son Père. Le Tribun épouvanté jura tout ce que voulut Manlius; mais il ne fut pas plutôt délivré de la crainte du danger, qu'il porta ses plaintes devant l'assemblée du Peuple et demanda à être relevé de son serment. Le Peuple plus généreux en ordonna autrement. Il fut défendu à Pomponius en faveur du Fils de poursuivre son action contre le Père; et pour récompenser cet acte de piété filiale, le jeune Manlius fut nommé Tribun des Légions.

Il se montra bientôt digne de cet honneur. Les Gaulois ayant repris les armes pour venger leur défaite, vinrent Camper à trois mille de Rome. Les Romains marchent aussitôt à leur rencontre jusque sur les bords du Téveron. Un Gaulois d'une taille gigantesque s'étant avancé hors des rangs porte le défi aux plus braves Guerriers de l'Armée ennemie. Manlius obtient la permission de le combattre. « Va, lui dit le Dictateur, et montre autant de courage pour la gloire de ton Païs, que tu en as fait paraître pour la défense de ton Père. » Manlius s'élance aussitôt, renverse le Gaulois, le tue et lui enleve une chaîne d'or qu'il portait à son col et dont il orne le sien. C'est de là que lui vint le surnom de Torquatus qu'il transmit à sa posterité.

CURTIUS SE DÉVOUE AUX DIEUX MANES.

An de Rome 393.

Effrayés de la victoire de Manlius, les Gaulois n'avaient osé en venir aux mains et s'étaient retirés précipitamment pendant la nuit. Mais ils s'arment bientôt de nouveau, et reviennent porter le fer et la flamme sur le territoire des Romains.

Au milieu des allarmes que répand leur approche, un événement sans doute très naturel, mais exagéré par la crainte et la superstition glaça tous les cœurs d'épouvante. On dit que la Terre s'entr'ouvrit dans la Place publique, et qu'il s'y forma un Gouffre profond, qu'on entreprit vainement de combler. Ce qui était peut-être l'effet d'une explosion volcanique, passa dans l'esprit d'une multitude crédule et superstitieuse pour celui de la colère Céleste. On consulte les Prêtres et les Devins. Leur réponse dictée selon l'usage par l'ignorance ou la fourberie ne fit qu'ajouter encore à l'inquiétude générale. « Les Romains, dirent-ils, ne peuvent espérer de voir l'abîme se fer-« mer, qu'en jettant au milieu ce qui fait leur principale force ; de là dépend pour eux l'Empire « du Monde ».

Tandis que les esprits étonnés s'épuisent en conjectures sur le sens de l'Oracle, un jeune Homme, distingué par son courage et ses exploits, Curtius se présente tout armé et monté sur un superbe Coursier au milieu de la Place publique. Il s'écrie que la force des Romains est dans la valeur et dans les armes ; que c'est en s'immolant lui et son Coursier qu'il remplira l'Oracle et qu'il appaisera les Dieux Manes ; et en même tems il se précipite dans l'abîme, qui ne tarda pas, dit-on, à se refermer. Cet endroit fut depuis appelé le Lac Curtius.

Des Historiens sensés ont donné une autre origine à ce nom. La raison d'accord avec eux place ce récit parmi ces traditions fabuleuses, que la crédulité adopte sans examen, et que l'amour du merveilleux consacre déjà en âge. Heureux cependant les Peuples, dont les erreurs mêmes sont fondées sur l'amour de la Patrie.

C. L. Mirou Inv. et Del. Baquoy, Sculp.

MANLIUS TORQUATUS CONDAMNE SON FILS A MORT.

An de Rome 415.

Les Gaulois etaient vaincus. Depuis longtems ils n'infestaient plus le sol de la République. Mais Rome n'avait pas oublié la part que les Peuples ses voisins avaient eue à leurs invasions, qu'ils avaient secretement favorisées. Ce fut pour elle un prétexte de leur déclarer la guerre. Résolue de soumettre l'Italie entière à ses lois, elle forme le projet de les attaquer successivement. Comment la politique de ces Peuples ne les réunissait-elle pas tous contre un ennemi aussi formidable ?

Les Romains rompent d'abord la paix avec les Latins, leurs amis et leurs alliés depuis long-tems. Ce titre ne suffit plus à leur ambition. Du succès de cette guerre dépendait leur grandeur future ; et le succès de la guerre dépendait lui-même de la discipline militaire.

Manlius Torquatus commandait cette année avec Decius l'Armée de la Répubique. Il défend sous les peines les plus séveres de livrer aucun combat sans l'ordre des Consuls. Son Fils, qu'il avait chargé d'une expédition paticuliere, s'étant approché du Camp des Latins, s'occupait à le reconnaître ; lorsqu'un Guerrier du parti ennemi s'avance à sa rencontre, et mêlant l'injure à la menace le provoque à un combat singulier. Bouillant de courage et de fierté, le jeune Manlius ne peut résister à tant d'outrages ; il oublie l'ordre de son Père, fond sur l'ennemi, le terrasse et revient en triomphe à la tête de sa troupe. Arrivé au Camp, il se présente avec confiance au Consul et dépose à ses pieds les dépouilles qu'il a remportées, prix funeste et glorieux de sa victoire.

A cet aspect Manlius frémit, il détourne ses regards et craint de rencontrer ceux d'un Fils, dans lequel il ne voit plus qu'un coupable. Aussi inflexible Père, qu'il s'était montré Fils sensible et généreux, il fait aussitôt assembler l'Armée et montant sur son Tribunal : « Manlius, dit-il, puisque sans respecter ni la majesté Consulaire, ni l'autorité Paternelle, vous avez « osé combattre malgré ma défense, votre supplice seul peut réparer le coup funeste que vous venez « de porter à la discipline militaire. Licteur, qu'on le saisisse et qu'il meure. »

L'Armée saisie d'horreur gardait un morne silence. Mais lorsqu'ils virent la tête de ce jeune Héros tomber sur la poussière et ensanglanter la terre, tous donnerent un libre cours à leurs gémissemens. Tous se répandent en imprécations contre ce Père barbare et dénaturé, et dévouent son nom à l'indignation de la postérité.

SUPPLICE D'UNE VESTALE.

An de Rome 418

Les tems que nous parcourons, fertiles en atrocités politiques, le sont encore en atrocités Religieuses. Le souvenir d'un Fils immolé par son Père n'était pas effacé dans les esprits, qu'un spectacle non moins affreux vint les frapper d'une nouvelle horreur.

En environnant les Vestales d'une grande considération, la superstition les avait assujetties à des devoirs rigoureux : le plus inviolable de tous était la chasteté. Un supplice inouï, qu'une politique également absurde et férôce avait pu seule inventer, punissait de la manière la plus effroyante l'erreur ou la faiblesse d'un moment.

Près de la Porte Collina était creusée une fosse étroite dans laquelle on ne pouvait descendre qu'avec le secours d'une echelle. C'est dans ce Gouffre Sépulchral qu'était enfouie toute vivante l'infortunée qui avait enfreint son vœu de virginité. On y plaçait avant tout un lit, une lampe allumée et quelque nourriture. Puis on allait chercher la victime que l'on conduisait au lieu du supplice dans l'appareil le plus lugubre.

Tel fut le sort de la jeune Minutia. Accusée et convaincue de s'être laissé séduire, elle fut condamnée à expier par la mort la plus affreuse une faute que le fanatisme avait érigée en sacrilege.

Enfermée dans une litière couverte, l'infortunée Vestale est enlevée du lieu de son sejour. Le Cortége funebre s'avance au milieu d'un Peuple nombreux, dont le profond silence peint la douleur et la consternation. Ce jour était pour les Romains un jour de larmes et de deuil. Assez sensibles pour pleurer la victime, ils n'étaient pas assez éclairés pour l'arracher à la mort.

La Litière arrive enfin au lieu du supplice. Aussitôt les Licteurs enlevent les voiles qui l'enveloppent, et découvrent à tous les regards l'infortunée Minutia qu'accablent la douleur, la honte et l'horreur du sort qui l'attend. Tandis que tous les Cœurs soupirent et frémissent, le Grand Prêtre, après avoir fait certaines prières secretes et levé les mains au Ciel, tire la jeune Vestale de la litière et la met sur l'échelle fatale. Envain ses pleurs et ses cris inspirent la terreur et la pitié, le Bourreau sacré consomme son horrible sacrifice, et l'affreux Tombeau a déja dévoré sa proie.

S.r de Minus Inv. et Del.t — Patas Sculp.

PAPIRIUS ACCORDE AUX PRIERES DU PEUPLE LA GRACE DE FABIUS.

An de Rome 430.

Jamais les Romains ne procédaient à aucun acte important; jamais ils ne livraient une Bataille, sans avoir consulté le sort dans les entrailles des Victimes ou dans le vol des Oiseaux. C'est ce qu'ils appelaient prendre les Auspices. S'ils étaient favorables, les Légions en marchant au combat, croyaient voler à la victoire. Mais malheur au Général qui les auroit ou négligés ou dédaignés! Une défaite honteuse etait la suite de sa témérité. Déja vaincu par la superstition, le Soldat sans courage, sans confiance se regardait comme une victime dévouée à l'ennemi.

C'est ainsi que les Latins eussent triomphé de l'Armée Romaine, si Décius ne se fut immolé lui-même en se précipitant au milieu de leurs Bataillons.

Le Latium était entièrement soumis. Mais un ennemi plus formidable restait à combattre, c'était les Samnites. Papirius Cursor est nommé Dictateur. A peine est-il arrivé au Camp, qu'il se croit obligé de retourner à Rome pour reprendre les Auspices. Mais en partant il fait au Général de la Cavalerie, Q.-Fabius, la défense expresse de combattre pendant son absence. Un tel ordre révolte secrètement l'ame ardente de ce jeune Guerrier. Il brule de se venger par un triomphe éclatant. Bientôt une occasion favorable se présente. Fabius la saisit avidement, il livre bataille et remporte la victoire la plus signalée.

A cette nouvelle Rome se livre à tous les transports de la joie. Le Dictateur seul indigné s'écrie en plein Sénat que cette victoire est un attentat aux lois, à la religion et à la discipline militaire. Il rompt brusquement l'assemblée et vole au Camp, la fureur et la vengeance dans le cœur. Il cite Fabius devant son Tribunal. Toute l'Armée prend sa défense, et Papirius renvoie au lendemain la décision de cette grande affaire. Fabius profite de ce délai pour se sauver à Rome. Il rendait compte de sa conduite au Sénat, lorsqu'on voit entrer le Dictateur, qui demande vengeance, en invoquant l'exemple de Manlius.

Une seule ressource restait à Fabius, l'appel au Peuple. Son Père, ce Vieillard vénérable, qu'illustraient trois Consulats et autant de Dictatures, plaide lui-même la cause de son Fils. Mais l'éloquence sévère et véhémente du Dictateur détruit bientôt l'impression de son discours. Fabius allait périr, lorsque son Père se jette aux genoux de Papirius, et lui demande la grace de son Fils. A ce spectacle tous les Cœurs sont attendris, et le Peuple entier unit ses prières à celles de ce Vieillard infortuné. « Les lois sont satisfaites, s'écrie alors le Dictateur, vivez Fabius, et que votre « soumission aux Magistrats supérieurs soit désormais le gage de votre reconnaissance envers le « Peuple Romain »

Charmés de cet heureux succès, le Peuple et le Sénat reconduisent Papirius et son Lieutenant en triomphe

C. J. Mirys Inv. et Del. J. B. Racine, Sculp.

FOURCHES CAUDINES.

An de Rome 433.

Après plusieurs défaites sanglantes, les Samnites épuisés avaient demandé la paix aux Romains, en leur renvoyant les Prisonniers et le butin qu'ils avaient faits sur eux dans le cours de la guerre. Les Romains gardent les Prisonniers et le butin, et refusent la paix.

Une telle lacheté ne fut pas long-tems impunie. Les Samnites reprennent les armes avec une nouvelle fureur, et s'avancent vers Caudium. Ce Pays était hérissé de Montagnes coupées par des défilés extrêmement étroits. Trompés par un faux avis, les Romains s'engagent témérairement dans ces gorges affreuses. Mais bientôt ils sont arrêtés par une double barriere qui ne leur permet ni d'avancer ni de retourner sur leur pas. Ils levent les yeux et voient toutes les Montagnes d'alentour couvertes de Bataillons ennemis. A ce spectacle ils demeurent immobiles et comme anéantis. Ils n'osent ni s'interroger ni se regarder les uns les autres.

La joie des Samnites etait à son comble. Ils tenaient entre leurs mains le sort d'un ennemi également perfide et cruel. Mais incertains sur la vengeance qu'ils doivent exercer, ils envoient consulter le chef de leur Nation, Herennius. Renvoier généreusement tous les Romains ou les immoler tous sans pitié, *telle fut la réponse du sage Vieillard. Aucun des deux partis ne convint aux Samnites. Ils crurent mieux se venger en leur laissant la vie, et leur faisant subir le plus honteux des affronts.*

Ils traitent donc avec les Consuls, à condition que les Romains se retireraient sans armes et presque nuds, et qu'auparavant ils passeraient sous le joug en signe de servitude, qu'ils abandonneraient toutes leurs conquêtes dans le Samnium, et qu'ils remettraient six cents jeunes gens pour garants de l'observation du traité.

Après cette honteuse capitulation, arriva l'heure fatale ou les Romains allaient éprouver toute l'étendue de leurs maux. On ordonne aux licteurs de quitter les Consuls, qu'on dépouille des ornemens de leur dignité. Les Soldats, d'abord irrités contre eux, ne peuvent voir sans douleur la majesté du Consulat ainsi deshonorée. Tous fondent en larmes et regrettent de survivre à tant d'ignominie.

Les Consuls passent les premiers sous le joug, ensuite les principaux Officiers, et enfin les Légions les unes après les autres, au milieu des outrages et des insultes des Samnites. Ils regagnent Rome en silence, les yeux baissés et le cœur brisé de douleur. Le premier mouvement du Sénat fut l'indignation. La fureur lui succède et l'on ne parle plus que de vengeance.

TRIOMPHE DE PAPIRIUS CURSOR.

An de Rome 434.

Penetrés de honte et de douleur, les Consuls n'osaient paraître en public, ni exercer aucune fonction. On nomme un Dictateur pour procéder à une nouvelle élection, et le choix du Peuple déterminé par le besoin de la vengeance se fixa sur les deux plus grands Généraux de la République, Papirius Cursor et Publilius Philo.

Les Romains ne respiraient que la guerre, mais ils etaient arrêtés par le traité conclu dernierement avec les Samnites. Postumius, l'un des Consuls vaincus, lève tous les scrupules. Il déclare que la paix etait illegale, puisqu'elle avait été faite sans le consentement du Peuple et du Sénat, et il s'offre généreusement à réparer tous les maux qu'il a causés, en se dévouant avec les principaux Officiers au courroux de l'ennemi.

Rome applaudit avec transport à une résolution aussi héroïque. Mais Pontius, Général des Samnites, repousse avec mépris cet indigne subterfuge. Il reproche aux Romains leur impiété et leur perfidie, refuse de recevoir ceux qui lui sont livrés et invoque les Dieux vengeurs des traités et des sermens violés.

Persuadés qu'ils ont satisfait à tout ce que la justice et la bonne foi pouvaient exiger, les Romains fondent sur le territoire des Samnites avec une fureur qu'irrite le souvenir de l'affront qu'ils ont essuyé. Rien ne résiste à leur impétuosité. Par tout les Samnites sont battus et mis en fuite. Ils voient leurs Villes détruites, leurs Campagnes ravagées, et reconnoissent enfin, mais trop tard, la sagesse du conseil d'Herennius.

Les jeunes Romains détenus comme otages, étaient enfermés dans Lucérie l'une des plus importantes Villes du Samnium. Papirius dirigea contre elle toutes ses forces. La fut réparé l'outrage des Fourches Caudines. Les Samnites à leur tour passent sous le joug; et Papirius vainqueur rentre en triomphe dans les murs de Rome, environné des six cents jeunes Otages qu'il avait délivrés, et traînant le fier Pontius, les mains liées derriere le dos, enchaîné à son Char.

CHAPELLE ÉTABLIE A LA CHASTETÉ PLÉBÉIENNE.

An de Rome 457.

Tandis que les Romains portaient la terreur chez leurs ennemis, ils étaient eux-mêmes en proie à toutes les terreurs de la superstition. Au premier événement extraordinaire, on voit ces Hommes intrépides dans les combats, pâlir d'effroi et avoir recours aux cérémonies les plus bizares, pour détourner les fléaux dont ils se croyaient menacés. tantôt ce sont les Statues des grands Dieux que l'on couche pendant plusieurs jours sur des Lits dorés et aux quels on sert des mets abondans et délicats. Tantôt ce sont des Dictateurs nommés exprès pour enfoncer un Clou dans le mur du Temple de Jupiter. Des Processions Solemnelles, des lustrations ou expiations de tout genre, des dévouemens même particuliers, tels étaient les moyens que leur suggérait la crainte ou une vaine crédulité pour appaiser leurs Dieux irrités. Mais s'ils se montraient faibles et pusillanimes, au moins ne furent-ils jamais féroces et sanguinaires dans leurs idées Religieuses. Jamais on ne les vit s'armer les uns contre les autres pour des systèmes absurdes et des dogmes inintelligibles, ni servir l'ambition de leurs Prêtres en s'égorgeant mutuellement au nom de la Divinité. Esclaves de la superstition, ils ne connurent point l'horrible fanatisme. Ce n'est qu'après une longue suite de Siècles et de révolutions sans nombre dans l'ordre moral et politique, qu'on vit ce monstre siéger au Capitole, asservir l'Univers entiers sous un joug de fer, épaissir les ténèbres de l'ignorance, soulever les Peuples contre les Peuples, les Frères contre les Frères, et remplir l'un et l'autre Hémisphère de fureurs, de larmes et de sang.

A Rome chaque famille avait ses Dieux, et les Castes se distinguaient même par des cérémonies particulières, ou la vanité avait beaucoup plus de part que le respect pour la Divinité.

C'est ainsi que les Femmes Patriciennes se rendaient séparément à un petit Temple consacré à Diane sous le nom de la chasteté Patricienne. Un jour qu'effrayée par certains prodiges, elles s'étaient réunies en grand nombre, l'Epouse du Consul Volumnius, Virginia se présente au milieu d'elles et se voit repoussée comme indigne de faire partie du Cortège. Cependant Virginia était Patricienne, mais le Consul était Plébeien, et l'orgueil ou l'envie ne lui pardonnait pas une alliance que le mérite et la dignité de son Epoux rendaient si honorable De moindres affronts ont souvent causé des querelles sanglantes. Aussi modérée que vertueuse, Virginia ne se vengea qu'en élevant un Autel à la Chasteté Plébéienne, pour faire régner, dit-elle à ses Concitoiennes, parmi elles l'émulation de la vertu, comme celle du courage et du patriotisme régnait parmi leurs Epoux.

ESCULAPE
An de Rome 461.

Depuis trois ans Rome éprouvait les ravages d'une peste affreuse. L'Art des Hommes était impuissant contre cet horrible fléau, et les Dieux se montraient sourds à toutes les prieres. Dans cette extrémité, le Senat a recours aux livres Sibyllins. On trouve que la présence d'Esculape peut seul délivrer Rome de ses maux. Huit Sénateurs sont aussitôt nommés pour aller chercher ce Dieu à Epidaure. On ne voit pas trop comment un tel Oracle pouvait être rempli. Mais la ruse et l'artifice surent y pourvoir.

Tandis que les Ambassadeurs admiraient dans le Temple d'Esculape, une Statue de marbre d'une grandeur Colossale, un enorme Serpent sorti tout à coup du fond du Sanctuaire saisit tous les Spectateurs d'étonnement et d'effroi. Les Prêtres s'écrient aussitôt que le Dieu résidait dans ce Serpent, et qu'il se montrait de tems en tems sous cette forme, mais toujours pour le bien des mortels. Le Serpent se fit voir pendant deux jours dans le Temple, puis disparut. Le troisième, passant à travers une foule de Spectateurs étonnés, il s'avance droit vers le port, où était la Galere Romaine, entre dans le Vaisseau et s'établit dans la Chambre principale.

Croiant posseder Esculape lui-même, les Ambassadeurs mettent aussitôt à la Voile et arrivent en peu de jours à Antium. Là le Serpent pensa leur échapper. Il s'était retiré à l'entrée d'un Temple, où il demeura pendant trois jours attaché à un Arbre autour duquel il s'était replié. Mais presse sans doute par la faim, il revint de lui même dans le Vaisseau.

La renommée avait précédé son arrivée à Rome. Dès qu'on apperçoit la Galère, le Peuple sort en foule. On dresse des Autels sur les bords du Tybre, on brule des parfums, on immole des Victimes. Mais lorsque le Vaisseau fut parvenu à l'endroit ou le Tybre se partage, le Serpent s'élance à la nage, passe dans l'Isle et disparait pour toujours.

Persuadé qu'Esculape a choisi ce séjour pour y fixer sa demeure, le Sénat y érige un Temple en son honneur, et Rome, dit-on, fut enfin délivrée de la peste.

Ce récit merveilleux n'est plus qu'un conte ridicule, comme tant d'autres miracles, quand on sait que les Prêtres d'Epidaure possédaient l'art d'apprivoiser les Serpents. Quant à la peste, rien de moins étonnant qu'elle ait cessé ses ravages au bout de quatre ans. Mais de tout tems l'imposture sut toujours mettre à profit la faiblesse des humains.

de Marat, Inv. et Del. Duhamel, Sculp.

CURIUS DENTATUS REFUSE LES PRÉSENTS DES SAMNITES.

An de Rome 462.

Souvent vaincus, mais jamais soumis, les Samnites ne cédaient un instant que pour reparaître avec de nouvelles forces et une nouvelle audace. Près d'un siècle suffit à peine pour dompter cette Nation fière et belliqueuse; et ce ne fut qu'après une longue suite de combats et de victoires que sa conquête assura aux Romains l'Empire de l'Italie.

Parmi les grands Hommes, dont les exploits et les vertus ont rendu cette époque à jamais mémorable, l'histoire distingue le Consul Curius Dentatus, à qui une double victoire sur les Samnites et sur les Sabins mérita les honneurs d'un double triomphe.

Né dans le sein de la pauvreté, il conserva au milieu des plus glorieux emplois le goût d'une heureuse et douce simplicité. Frugal et désintéressé, un Champ de sept arpens, qu'il cultivait de ses mains, suffisait à ses besoins. Une Chaumière était son Palais et quelques Vases de Bois toute la Vaisselle qui couvrait sa table. Satisfait d'étendre le domaine de sa Patrie, il se croyait riche de sa grandeur et de sa puissance, et c'était à elle et à ses Soldats qu'il consacrait toutes les dépouilles, qu'il avait remportées sur l'ennemi. Modeste et généreux au sein de la victoire, telle était la confiance qu'il inspirait aux Peuples qu'il avait vaincus, qu'ils le choisissaient de préférence pour leur Médiateur auprès du Sénat.

Un jour qu'assis près de son foyer, il prenait un repas champêtre composé des racines et des fruits que lui fournissait son Jardin, il voit entrer dans sa Cabane les Ambassadeurs Samnites, qui venaient implorer son appui et reconnaître ses services. Frappés de l'extérieur de pauvreté qui environnait Curius, ils semblaient se demander à eux-mêmes, si c'était là ce Général qui avait tant de fois jetté l'épouvante parmi leurs Bataillons. Ils accusaient intérieurement les Romains d'ingratitude. Enfin après lui avoir exposé le sujet de leur mission, ils étalent à ses yeux les trésors que leur République les avait chargés de lui offrir. Curius voit avec indifférence cet or dont tant d'Hommes sont éblouis. Il promet aux Samnites son appui et refuse constamment leurs présens. Comme les Ambassadeurs insistaient: « Apprenez, leur dit-il, que « la gloire d'un vrai Romain n'est pas de posséder de l'or, mais de commander à ceux qui en possédent beaucoup. » A quels triomphes ne devraient pas aspirer des Hommes qui savaient ainsi commander à leurs passions ?

ARRIVÉE DE PIRRHUS A TARENTE.

An de Rome 471.

Les Samnites avaient enfin subi le joug des Romains. Maîtres absolus de l'Italie, ces fiers Républicains ne voyaient plus que Tarente qui ne fût pas soumise à leurs lois. Fondée par une colonie de Lacédémoniens, cette Ville était comme la Capitale de la Calabre, de l'Apulie, de la Lucanie, de toute cette Contrée enfin connue sous le nom de la grande Grèce. Située au fond d'un Golfe qui portait son nom, son commerce avec l'Epire, l'Illyrie, l'Afrique et la Sicile lui avait procuré des richesses immenses. Mais avec les richesses s'introduisit un luxe effréné, l'amour des plaisirs, et une corruption de mœurs portée jusqu'aux derniers excès. Il y avait, dit un Auteur, dans Tarente plus de fêtes, de jeux solemnels et de festins que de jours dans l'année.

Enivrée de son opulence et de sa grandeur, elle osa insulter les Romains. Charmés peut-être de trouver dans une juste vengeance un moyen de satisfaire leur ambition, ceux-ci demandent une réparation qu'ils désiraient ne pas obtenir. Leurs Ambassadeurs sont reçus et renvoyés au milieu des huées les plus indécentes, et des plus sanglants outrages. Quelques fautes de prononciation peu étonnantes dans des Hommes qui parlaient une langue étrangère, en provoquant les éclats de rire de toute l'assemblée, les firent regarder par ce Peuple frivole et efféminé comme des barbares dignes du plus souverain mépris.

Mais bientôt la terreur succède à l'insolence et au dédain. Effrayés à la vue de l'Armée Romaine qui porte par-tout le fer et la flamme, les Tarentins envoyent des Ambassadeurs à Pyrrhus pour implorer son secours. Avec une faible portion de l'Empire d'Alexandre, Pyrrhus avait hérité de toute son ambition. Il saisit avidement une circonstance qui semblait favoriser ses projets de grandeur et de conquêtes. Arrivé à Tarente, son premier soin fut de réformer la vie molle et oisive de ses Habitans. Il marche contre les Romains. La terreur qu'inspirent ses Eléphans, décide la victoire en sa faveur. Mais instruit par sa victoire même de tout ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi formidable, il fait faire des propositions de paix aux Romains. « Lorsque Pyrrhus, répondit fièrement le Sénat, aura retiré ses troupes de l'Italie, le Peuple Romain examinera ce qu'il doit accorder ou refuser.

S. le Mery. Inv. et Del. J. B. Racine Sculp.

ENTRETIEN DE PIRRHUS ET DE FABRICIUS.

An de Rome 472.

C'était à Cinéas ministre et favori de Pyrrhus qu'avait été faite cette fière réponse du Sénat. Le Roi d'Epire étonné lui demande ce qu'il pense des Romains. « La Ville, lui dit-il, m'a paru un Temple, le Sénat une assemblée de Rois, et le Peuple une Hydre qui renaît de ses propres pertes. »

Mais bientôt Pyrrhus sut apprécier par lui même toute la grandeur d'ame et la fermeté d'un véritable Romain.

Convaincu que ce n'était point par lacheté, mais par la frayeur dont les Chevaux avaient été saisis à la vue des Eléphans, qu'un grand nombre de Soldats était tombé entre les mains de l'ennemi, le Sénat consentit à racheter ses prisonniers. Il nomme trois Députés, à la tête desquels etait Fabricius, pour se rendre au Camp de Pyrrhus.

Instruit déjà par la renommée du mérite et des talens de Fabricius, Pyrrhus forme le projet de le séduire et de l'attacher à son service. Fabricius était pauvre; il cherche à l'éblouir par les plus riches présens et les promesses les plus magnifiques. Insensible à l'éclat de l'or et des richesses, Fabricius lui représente que sa pauvreté n'est point un obstacle à la gloire; qu'elle ne l'a point empêché de parvenir aux plus grands emplois, et de rendre à sa patrie et à ses Concitoyens les services les plus signalés. Que pourroient lui procurer de plus glorieux tous les trésors de l'univers? « Gardez donc Prince, lui dit-il, vos richesses; et moi, je garderai ma pauvreté et mon honneur.

Le lendemain Pyrrhus voulut éprouver le courage de Fabricius et voir s'il était aussi intrépide que désinteressé. Il commanda que l'on tint caché derriere une tapisserie le plus grand de ses Eléphants, pour le faire paraître, quand il l'ordonnerait. Le signal donné, cet animal enorme paraît tout à coup en levant sa trompe sur la tête de Fabricius, et jettant un cri épouvantable. Fabricius sans témoigner ni crainte ni surprise dit à Pyrrhus en souriant. « Votre Or ne me toucha point hier; votre Eléphant ne m'étonne point aujourd'hui.

Frappé de tant de grandeur, Pyrrhus renvoya aux Romains leurs prisonniers, mais à condition qu'ils lui seraient rendus, si le Sénat continuait la guerre. Ferme dans sa première résolution, le Sénat ordonna aux prisonniers, sous peine de mort de retonrner au Camp de Pyrrhus.

S. de Marie Inv. et Del. Baquoy Sculp.

DERNIER COMBAT CONTRE PIRRHUS.

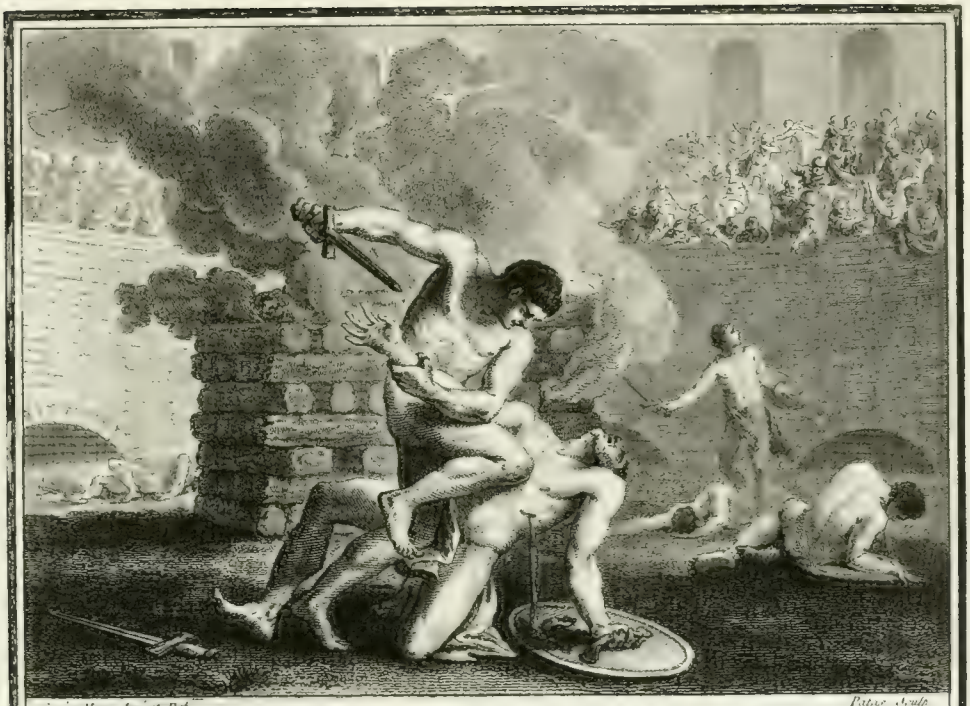
An de Rome 477.

Chargé du commandement de l'Armée Romaine, Fabricius se disposait à livrer bataille à l'ennemi, lorsqu'il reçut une lettre du Médecin de Pyrrhus, qui lui offrait d'empoisonner ce Prince, pourvu que la récompense égalât la grandeur du service qu'il prétendait rendre. Fabricius saisi d'horreur renvoie la lettre à Pyrrhus, en l'avertissant de mieux choisir ses amis et ses ennemis. Pénétré d'admiration et de reconnoissance Pyrrhus s'écrie. « Il n'est pas plus facile de détourner le Soleil de son cours, que Fabricius du chemin de la vertu ».

Pyrrhus ne continuait plus qu'à regret la guerre contre un Peuple aussi généreux. Vaincu dans un second combat, il avait passé en Sicile, ou après quelques succès et de plus grands revers il revint en Italie. Il députe une seconde fois Cinéas pour proposer la paix aux Romains. Mais ne pouvant obtenir du Sénat des conditions aussi avantageuses qu'il désirait, il se determine à tenter le hazard d'une troisième et derniere bataille.

Jamais déroute ne fut plus complete. Obligé d'abandonner son Camp qui devint par ses richesses la proie du vainqueur, Et par l'art avec lequel il était disposé, un modèle pour les Romains, Pyrrhus se retire précipitamment dans Tarente; à la faveur de la nuit il fait voile vers l'Epire, et trouve la mort dans Argos.

La guerre de Tarente fut bientôt terminée. En se rendant aux Romains cette Ville leur assura l'empire de toute l'Italie. Heureux si satisfaits des bornes que semblait leur assigner la nature, ils eussent enfin déposé les armes pour faire au sein de la paix le bonheur d'une des plus riches et des plus florissantes Contrées de l'Univers!



Sc. de Mirus Inv. et Del. Patas Sculp.

COMBATS DE GLADIATEURS.

An de Rome 488.

C'etait un usage aussi ancien que barbare, d'immoler des Captifs sur le Tombeau des Héros morts dans les combats. A cet usage monstrueux en succéda un autre moins horrible, mais toujours cruel et inhumain; Ce fut au lieu d'egorger les Captifs, de les faire battre les uns contre les autres, jusqu'a ce que chacun d'eux eut immolé son adversaire. Ces combats se livraient autour du bucher de celui dont on célébrait les Obsèques.

Les premiers qui donnèrent à Rome cet affreux spectacle, furent M. et D. Brutus aux funérailles de leur Père. Bientôt la fureur de ces combats fut portée à un tel excès, qu'ils servaient de divertissement au milieu même de la joie des festins. On vit alors des Hommes libres exercer ce métier infame et mettre leur sang à prix. La profession de Gladiateur devint un art, qui eut ses lois, ses regles et ses principes.

Ces Hommes vils savaient mourir avec courage. Ils eussent rougi de combattre avec un adversaire trop faible, et de faire entendre la moindre plainte, lorsqu'ils étaient blessés à mort. Ils devaient tomber et expirer, pour ainsi dire, avec grace. L'attitude plus ou moins fière qu'ils conservaient jusqu'au dernier moment, excitait la fureur ou les applaudissements du Peuple. « Qu'on le tue, qu'on le déchire à coups de fouets, s'écriait cette multitude forcenée, si quelque Gladiateur paraissait timide et effrayé. » Quand elle était satisfaite de son courage, elle lui faisait grace quelquefois. La main fermée avec le pouce etendu, était un signe de mort.

Ces horribles spectacles contribuerent sans doute à la corruption des mœurs. Un Peuple qui en faisait ses délices pouvait-il conserver ses vertus? Un Peuple qui les exigeait de ses Magistrats, à qui ils tenaient souvent lieu de mérite et de talens, ne devait-il pas finir par perdre sa liberté?

ORIGINE DE CARTHAGE. PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

An de Rome 488

L'Origine de Carthage précéda de 13. ans la fondation de Rome. Cette Ville dut sa naissance à une Colonie Tyrienne. Pygmalion, tyran féroce qui régnait à Tyr, venait d'immoler l'époux de Didon sa sœur, l'infortuné Sichée, pour s'emparer de ses trésors. Didon recueille promptement tout ce qu'elle possédait de plus précieux, s'embarque avec un nombre considérable d'amis, et trompe ainsi la cruelle avarice de son Frère. Abordée sur les Côtes d'Afrique, elle achete un petit territoire et jette les fondemens de la Ville de Carthage.

Digne rivale de Tyr, Carthage ne tarda pas à etendre au loin son Commerce et sa puissance. L'Empire de l'Afrique ne suffit pas à son ambition. Bientôt elle porte ses conquêtes au dehors, envahit la Sardaigne, s'empare d'une grande partie de la Sicile, soumet presque toute l'Espagne, envoye de tous côtés de puissantes Colonies, et regne sur toutes les Mers. Elle était au plus haut point de grandeur et d'opulence, lorsque Rome lui déclara la guerre. Le secours que les Carthaginois avaient donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile, le véritable motif.

Une troupe d'aventuriers Campaniens, qui s'étaient introduits dans la Ville de Messine, en avaient égorgé les habitans et s'étaient rendus maîtres de cette Place importante. Pressés par les Carthaginois et par Hieron Roi de Syracuse, ces brigands implorent le secours de Rome. La honte de protéger de vils assassins, l'exemple éclatant de sévérité que le Sénat venait de donner en faisant passer au fil de l'épée la Légion Romaine qui s'était souillée du même crime envers les habitans de Rhèges, retint ce Corps ambitieux, et lui fit rejetter la demande des Mamertins. Mais le Peuple, sollicité peut-être secrétement par le Sénat lui-même, décida que le secours serait accordé.

Ce fut le Consul Appius-Claudius qui fut chargé de cette expédition. Il aborde en Sicile sur des Vaisseaux grossierement construits, délivre les Mamertins, et revient à Rome jouir de la gloire d'un succès qui ne pouvait effacer l'infamie de l'entreprise.

TRIOMPHE NAVAL DE DUILLIUS.

An de Rome 492.

Flattée de ce premier triomphe sur un ennemi avec lequel elle n'avait pas encore mesuré ses forces, Rome conçoit bientôt les plus hautes espérances et forme les plus vastes projets. De ce moment s'alluma entre elle et Carthage une haine qui ne devait s'éteindre qu'au milieu des ruines de l'une ou de l'autre. Rome cependant ne pouvait se promettre de succès bien suivis, tant qu'elle ne serait pas en état de disputer à Carthage l'empire des Mers. Le hazard vint seconder ses vues ambitieuses. une Galère Carthaginoise poussée par la tempête sur les Côtes de l'Italie offrit aux Romains un modele, sur lequel ils s'empresserent d'en fabriquer de semblables, et en peu de tems ils parvinrent a équiper une Flotte considérable. Ils ne craignent pas d'aller défier un ennemi que sa longue expérience semblait devoir leur rendre redoutable. Leur audace triomphe de tous les obstacles, et leur premier combat naval fut une victoire complete.

Ce fut a Duillius que Rome fut redevable d'un succès qui semblait surpasser ses espérances. Aussi s'empressa-t-elle de rendre des honneurs extraordinaires à l'auteur d'une gloire toute nouvelle. Duillius fut le premier des Romains à qui le triomphe naval fut accordé. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, on érigea dans la Place publique une Colonne rostrale de Marbre blanc, avec une inscription qui marquait le nombre des Vaisseaux qui avaient été pris et coulés a fond.

Duillius jouit de son triomphe pendant toute sa vie. Quand il revenait le soir de souper en ville, il marchait toujours précédé de flambeaux et de joueurs d'instruments. Chez un Peuple qui devait être jaloux de toute distinction particulière, n'était-ce pas porter trop loin la reconnaissance ?

Auvray. Sculpt.

RÉGULUS RETOURNE A CARTHAGE.

An de Rome 502.

Depuis huit ans la Sicile et les Mers qui l'environnent étaient le théâtre de la fureur des Romains et des Carthaginois. Régulus venait d'être arraché à sa Charrue pour revêtir la Pourpre Consulaire et commander les Armées Romaines. Déjà il a défait la Flotte ennemie, et vainqueur de tous les obstacles il aborde en Afrique. Envain les Carthaginois veulent s'opposer à la rapidité de ses conquêtes. Leur Armée est taillée en pièces, et ils se voient réduits à implorer la clémence de Régulus. Mais irrités de la dureté de ses propositions, et ranimés par la présence de Xantippe, Général Lacédémonien, qui leur avait amené un secours considérable, ils tentent le hazard d'une seconde bataille. Vaincu à son tour et fait prisonnier avec la plus grande partie de son Armée, Régulus est jetté dans un cachot ténébreux, où il languit pendant plusieurs années.

Cependant les deux Peuples continuaient la guerre avec le même acharnement. Epuisés par les pertes énormes qu'ils avaient essuyées, les Carthaginois se déterminent à demander la paix, ou du moins à proposer l'échange des prisonniers. Persuadés que personne ne peut être plus intéressé que Régulus à seconder leur projets, ils le rendent enfin à la lumière et l'engagent à se joindre à leurs Ambassadeurs, en lui faisant jurer de venir reprendre ses fers, si Rome s'obstinait à rejetter leurs propositions. Ils ignoraient sans doute tout ce que pouvait sur une ame vraiment Romaine l'amour de la patrie.

Arrivé dans le Sénat, on lui demande son avis sur l'objet de l'Ambassade relatif à l'échange des prisonniers. Il pouvoit d'un seul mot recouvrer sa liberté, ses biens, et tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais dédaignant son intérêt particulier, il ne voit que l'intérêt public et le salut de son Pays. L'échange proposé lui parait un exemple funeste à la République. Qu'ils périssent, s'écrie-t-il, les lâches qui ont présenté des mains désarmées aux chaines de l'ennemi ! De quel secours seraient pour Rome de semblables Soldats. Et combien ne perdrait-elle pas à rendre à Carthage l'élite de ses Généraux et de ses Guerriers ?

Son discours entraine le Sénat malgré lui même. Fidele à son serment, Régulus n'est arrêté ni par les instances de ses amis, ni par les larmes et les prières de son Epouse et de ses Enfans éplorés. Il part pour Carthage, où l'attendaient les plus affreux supplices. Un Peuple généreux eut admiré le courage et la vertu de cet illustre Romain. Les Carthaginois n'éprouvent à son retour que les transports de la rage. Ils lui coupent les paupières et l'exposent aux rayons d'un Soleil brulant. Ils l'enferment ensuite dans un Coffre hérissé de pointes déchirantes, et terminent enfin ses douleurs et sa vie, en le faisant expirer sur une Croix.

S. de Mirys, Inv. et Del. Auvray Sculp.

JEUX SÉCULAIRES.

An de Rome 515.

Cette année vit célébrer pour la troisième fois les Jeux Séculaires. Ces Jeux étaient ainsi appelés, parcequ'ils se célébraient de Siècle en Siècle. On croit qu'ils furent établis par Valerius Publicola, après l'expulsion des Rois, et célébrés pour la première fois l'an de Rome 246, le premier de la fondation de la liberté. Dans la suite l'époque de leur célébration ne fut pas toujours bien observée. Elle était quelquefois avancée ou retardée par la politique ou le caprice des Empereurs.

A l'intérêt si puissant qu'inspirait leur origine se joignait celui des hautes destinées qu'une heureuse superstition attachait à ces Jeux. On avait persuadé au Peuple d'après les Oracles de la Sibylle, que tant qu'ils seraient célébrés au commencement de chaque Siècle, Rome serait florissante et commanderait à l'Univers.

Aussi rien n'égalait la pompe et la magnificence que les Romains déploiaient dans ces Fêtes. Des Héraults parcouraient d'abord toute l'Italie, et invitaient les Peuples soumis à la domination Romaine à venir assister à des Jeux qu'ils n'avaient jamais vus, et qu'ils ne reverraient jamais.

Leur durée etait de trois jours. Ils s'ouvraient par une procession solemnelle, à la quelle assistaient les Prêtres de chaque Collége, les Magistrats, tous les Ordres de la République et le Peuple revêtu d'habits blancs, couronné de fleurs et portant des Palmes à la main. Ils allaient du Capitole au Champ de Mars. On sacrifiait la nuit aux Divinités infernales, et le jour aux Dieux de l'Olympe. La nuit, Rome était éclairée par des feux et par des illuminations sans nombre.

Le second jour, les Dames Romaines se rendaient au Capitole et à d'autres Temples. Enfin le troisième jour, vingt-sept jeunes Garçons et autant de jeunes Filles, qui devaient tous avoir encore leurs Pères et leurs Mères, etaient partagés en différens Chœurs, et chantaient dans le Temple d'Apollon Palatin des Hymnes semblables à celles dont Horace nous a laissé un si parfait modèle.

Pendant ces trois jours on donnait au Peuple différens Spectacles; qui tous lui rappelaient sa grandeur et sa puissance.

C'est par de semblables prestiges que Rome nourissait dans le cœur de ses Enfans l'amour de la Patrie. Heureuses illusions qu'enfanta la liberté, et dont la tyrannie sut ensuite s'emparer, pour mieux couvrir ses chaînes!

EXEMPLE FRAPPANT DE L'AUTORITÉ PATERNELLE.

An de Rome 520.

Maitresse de la Sicile et de la Sardaigne, Rome après 24. ans de combats avait enfin conclu la paix avec Carthage. Une guerre aussi terrible et aussi opiniâtre avait suspendu les troubles domestiques. Unis par le danger communs, le Peuple et le Sénat oubliaient leurs prétentions respectives, pour ne songer qu'au salut et à la gloire de la patrie. Avec la paix extérieure Rome vit bientôt renaître dans son propre sein les fureurs de la discorde. Le partage des Terres conquises, telle fut la source de ces divisions, que l'ambition des Tribuns perpétua dans la suite, et qui creusèrent peu à peu le tombeau de la liberté.

Le Sénat n'avait pas cru devoir partager quelques Terres qui avaient été conquises sur les Gaulois. Il craignait d'irriter cette Nation belliqueuse, et il les conservait comme un moyen d'entretenir la paix avec elle, en la flattant de l'espérance de rentrer un jour dans ces possessions.

Sans égard pour ces vues politiques, et emporté par le desir de plaire à la multitude, Flaminius Tribun du Peuple, propose d'en faire la distribution à la classe indigente. En vain le Sénat employe auprès de lui la menace et la prière; rien ne saurait fléchir l'inflexible opiniâtreté de l'ambitieux Tribun. Il convoque l'assemblée du Peuple, et déja il s'apprêtait à faire la lecture de la loi, lorsque son Père transporté d'indignation s'élance à la Tribune, saisit son Fils par la main, et le force à descendre.

Muet de surprise et frappé, pour ainsi dire, de respect, le Peuple n'ose faire éclater ni plaintes, ni murmures. L'image de l'autorité paternelle impose à tous les esprits, et chaque Romain croit voir et semble redouter son propre père dans celui de Flaminius.

L'Assemblée se sépare aussitôt, sans avoir rien terminé. Mais peu de tems après un autre Tribun s'étant joint à Flaminius, la loi fut reproduite et acceptée. Evénement funeste qui devint dans la suite l'origine d'une guerre sanglante.

GUERRE D'ILLYRIE.

An de Rome 522.

Le Commerce n'était point étranger aux Romains. On les voit, dès le tems même des Rois, se livrer avec zèle à cette partie importante du Gouvernement, et quatre traités consécutifs conclus entre eux et les Carthaginois avant la première guerre punique, en ceux-ci fixent les bornes dans lesquelles Rome devait se renfermer, prouvent qu'elle connoissait déjà tout le prix de cette source de richesse et de prospérité publique.

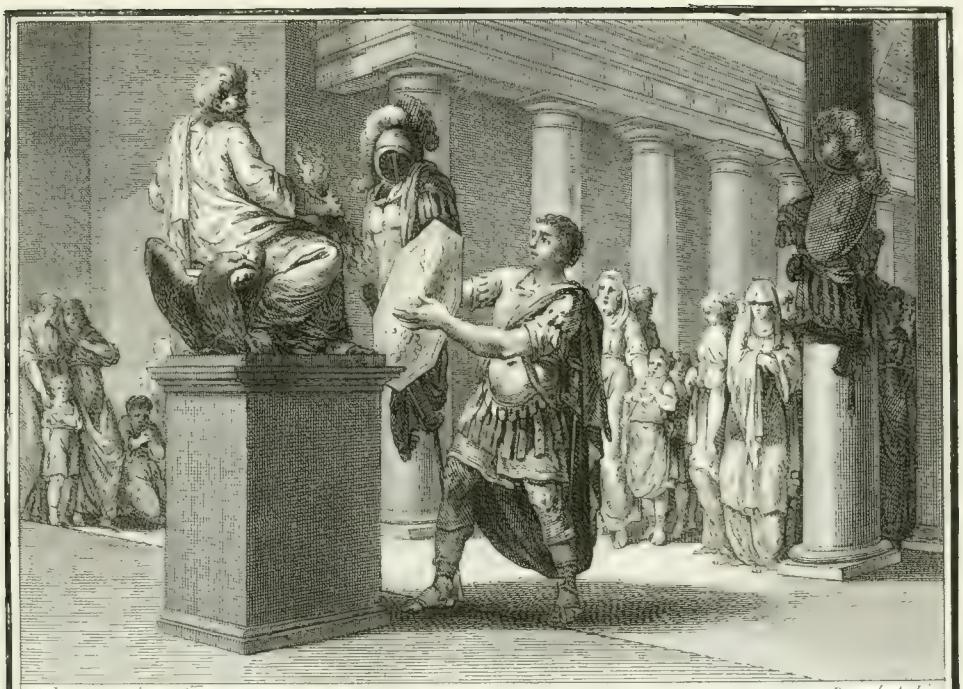
En perfectionnant l'art de la Navigation, les Romains étendirent leur Commerce, et il se forma chez eux des compagnies de Négocians, sur les quelles les particuliers plaçaient leurs fonds pour les faire valoir.

Les dernieres conquêtes des Romains ouvrirent une vaste carrière à leur industrie commerciale. Déjà ils communiquaient avec les différens Peuples de la Grèce, et le Port de Brindes était comme l'entrepôt des productions étrangeres dont ils enrichissaient l'Italie.

Tandis qu'ils étendaient ainsi leur Empire sur la Mer Adriatique, une Nation féroce, accoutumée à vivre de brigandages, vint troubler le cours de leurs opérations. Des Corsaires Illyriens attaquèrent leurs Vaisseaux, en prirent plusieurs et les pillèrent après avoir massacré ceux qui les montaient.

Les Romains envoient des Ambassadeurs à Teuta, Reine d'Illyrie, pour lui demander vengeance de ces attentats. Outrée de leurs menaces, cette Femme impérieuse et despotique leur répond en les faisant lachement assassiner. A cette nouvelle, tous les esprits sont transportés de fureur et d'indignation. Rome équipe une Flotte formidable; elle s'empare de plusieurs Isles qui faisaient partie du Royaume d'Illyrie, force Teuta à abdiquer la Couronne, et place sur le Trône son Fils encore enfant, avec un Régent devoué aux intérêts de la République.

Tous les Grecs applaudissent à une vengeance qui les délivre eux mêmes des fureurs de ces vils brigands. Athènes accorde aux Romains le droit de Cité, et Corinthe déclare par un Décret Solemnel, qu'ils seront admis, comme les Grecs, à la célébration des Jeux Isthmiques. Ils étaient loin de prévoir que ces nouveaux Alliés deviendraient bientôt leurs maîtres, et que le service qu'ils en avaient obtenu leur coûterait à eux mêmes la liberté.



S. de Mirys, Liv. et Del. Duamel, Sculp.

DÉPOUILLES OPIMES PAR MARCELLUS.

An de Rome 530.

La guerre d'Illyrie était à peine terminée, que l'on apprend à Rome que les Gaulois irrités du partage de leurs Terres, se disposent à en tirer une vengeance éclatante. Les Romains ne connaissaient pas d'ennemis plus formidables. Ils avaient pour exprimer la crise on les jettait l'attaque de cette Nation belliqueuse un terme plus fort que celui de guerre. Ils l'appelaient trouble, allarme ; et personne alors n'était dispensé de prendre les armes.

Avec une conduite plus mesurée et des vues plus politiques, les Gaulois auraient pu porter une seconde fois des coups terribles à la puissance Romaine. Il leur eut suffi de se ménager parmi les Peuples de l'Italie des amis et des alliés. Mais emportés par une fougue impétueuse, ils etaient également odieux et redoutés. On ne voyait en eux que des barbares avides de sang et de pillage, ennemis de l'humanité entière.

Ils n'eurent pas plutôt donné le signal de la guerre, que le danger commun réunit contre eux toutes les forces de l'Italie. On porte à près de huit cent mille Hommes, le nombre des troupes dont la République pouvait alors disposer.

Cependant la premiere Campagne fut marquée par une défaite, ou les Romains perdirent plus de six mille hommes. Malgré quelques succès obtenus les années suivantes, cette guerre eut pu leur couter encore beaucoup de sang, sans la valeur de Marcellus. Il distingue à l'éclat de son armure le Roi des Gaulois, et s'élançant au milieu des Bataillons ennemis, il l'attaque, le renverse et lui enléve ses armes, qu'il voue à Jupiter Féretrien.

Les Gaulois effrayés prennent la fuite et tombent de toutes parts sous les coups des Romains, qui s'emparerent d'une grande partie des Terres qu'ils possédaient en deça des Alpes.

Marcellus obtint les honneurs du triomphe. Jamais autant de richesses n'avaient été etalées aux yeux des Romains. Toute l'Armée suivait le Char du vainqueur, en chantant des Chansons composées pour cette cérémonie.

Arrivé au Capitole, Marcellus consacra à Jupiter les Armes qu'il avait enlevées au Roi des Gaulois et dont il avait formé un trophée. Il est le troisième et dernier Capitaine qui ait eu la gloire de remporter des dépouilles Opimes.

F. de Mieys, Inv. et Del. — A. Giraud le jeune, Sculp.

SECONDE GUERRE PUNIQUE. SERMENT D'ANNIBAL.

An de Rome 532.

Rome et Carthage étaient alors les deux premieres Villes du monde. Jamais Nations plus puissantes, ni plus belliqueuses ne fleurirent en même tems. Mais quelque grandes que fussent les forces de ces deux Peuples, leur haine mutuelle l'était encore plus. D'un côté les Carthaginois ne songeaient qu'en frémissant aux pertes qu'ils avaient éprouvées dans la derniere guerre, et à la dureté des conditions que le vainqueur leur avait imposées. De l'autre les Romains étaient indignés de voir un Peuple vaincu vouloir encore reprendre les armes. L'orage grondait avec une égale fureur des deux côtés, et la guerre n'était pas encore déclarée entre Rome et Carthage, que déja elles méditaient leur ruine et leur destruction réciproque.

L'ennemi le plus implacable des Romains était Amilcar, surnommé Barcas, qui avait signé le dernier traité. Il brulait du desir d'en réparer la honte. Mais il voyait avec douleur que la mort ne lui laisserait pas le tems d'executer ses projets de vengeance. Il cherchait du moins à transmettre sa fureur dans l'ame de ses Concitoyens, et regardait la haine dont il était dévoré, comme le premier héritage qu'il devait laisser à ses Enfans.

Un jour qu'il fesait un Sacrifice pour se rendre les Dieux favorables dans la guerre qu'il allait porter en Espagne, son Fils Annibal qui n'était encore agé que de neuf ans, se jette à son Col, et le conjure, les larmes aux yeux; de le mener avec lui à l'Armée. Charmé de voir dans un enfant d'un âge aussi tendre des sentimens aussi elevés, Amilcar prend son Fils entre ses bras, l'approche des Autels, et le fait jurer, en lui plaçant la main sur la victime, de porter une haine eternelle aux Romains et de leur faire une guerre implacable, dès qu'il serait en état de porter les armes.

La suite prouvera que jamais serment ne fut mieux accompli.

S. D. Mirys, Inv. Del. Patas Sculp.

AMBASSADE DES ROMAINS A CARTHAGE.

An de Rome 534

La mort venait d'enlever Amilcar au milieu de ses conquêtes en Espagne. Asdrubal son gendre et son successeur continuait à étendre dans ces Contrées la puissance Carthaginoise. A peine Annibal fut-il parvenu à l'age de vingt deux ans, qu'Asdrubal plus habile négociateur, que grand Guerrier le demanda au Sénat de Carthage pour le mettre à la tête des Troupes. Malgré les éfforts de Hannon, chef du parti opposé à la faction Barcine, Annibal est proclamé Général des Armées Carthaginoises. Son arrivée en Espagne répand la joie et la confiance dans l'ame des Soldats. Ils croient voir revivre Amilcar son Père, ses traits, son courage que relève l'éclat de sa jeunesse, son activité, son ardeur à partager leurs travaux et leurs dangers, tout leur rappele un Héros qu'ils idolatraient.

Plein du projet de faire la guerre aux Romains, Annibal ne craint pas de violer les traités en assiégeant Sagonte, Ville puissante, dont il ne se rendit maître qu'après un siége aussi long que meurtrier, et qu'il ruina de fond en comble.

Les Romains qui avaient perdu en négociations stériles un tems qu'ils eussent du emploier à secourir cette Ville infortunée, envoient des Ambassadeurs à Carthage pour demander justice de cette infraction aux traités les plus solemnels, et exigent pour réparation qu'on leur livre Annibal. Le crédit de ce jeune guerrier l'emporte sur toutes les considérations que font valoir les Ambassadeurs Romains et que Hannon appuis dans le Sénat de toute la force de son éloquence. Son zèle et ses prédictions sinistres sur la guerre qui est prête à s'allumer, passent pour l'effet de la haine et de l'envie.

Admis à une seconde audience, les Ambassadeurs Romains ne croient plus devoir emploier des discours inutiles. Le chef de la députation, Fabius se présente devant l'assemblée tenant dans sa main un pan de sa robe; « je porte ici, dit-il au Sénat, la guerre et la paix: choisissez..... Choisissez vous-même, répond le Sénat. Eh bien! Je vous donne la guerre, reprit Fabius, en laissant tomber le pli de sa robe. Nous l'acceptons avec joie et la ferons de même, s'écrierent les Carthaginois, irrités peut-être que Rome les eut prévenus.

DÉFAITE DE SCIPION PRÈS DU TÉSIN.

An de Rome 534.

Dès que Annibal fut instruit de ce qui s'était passé à Carthage, tout entier à sa haine contre les Romains, et plein du desir de confondre ses ennemis, il forme un de ces hardis projets, qu'il n'appartient qu'aux plus vastes génies de concevoir et d'exécuter. Ce fut de transporter la guerre dans le sein de l'Italie même, et de poursuivre les Romains jusque dans Rome. Ni les dangers d'une longue route à travers une foule de Peuple barbares, ni les obstacles que lui opposent les Pyrénées et les Alpes alors presque inaccessibles, ni la difficulté de réparer ses pertes ne sauraient effrayer son courage. Il voyait d'ailleurs l'Espagne indignée de l'indifférence avec laquelle les Romains avaient laissé périr Sagonte; et il savait que les Gaulois toujours prêts à se révolter contre une puissance qui les tenait sous le joug, n'attendaient qu'un vengeur.

Parti des extrémités de l'Espagne avec une Armée de 60. mille hommes, il arrive enfin après cinq mois d'une marche difficile et périlleuse dans ces riantes et fertiles Contrées qu'arrose le Pô, n'ayant plus que vingt mille hommes d'Infanterie et six mille de Cavalerie; et c'est avec des forces aussi inégales qu'il cherche et défie les Romains. Il présente le combat à Scipion sur les bords du Tésin, et décide la victoire par son génie. Scipion même ne dut son salut qu'au courage intrépide de son Fils, âgé de 17. ans, jeune héros destiné à sauver un jour sa patrie.

Ce succès détermine en faveur d'Annibal les Gaulois que la crainte avait arrêtés jusqu'alors. Il profite bientôt de l'imprudence de Sempronius pour ajouter sur les bords de la Trébie une seconde victoire à celle du Tésin.

Ces pertes réitérées semblaient devoir rendre les Romains plus circonspects dans le choix des nouveaux Consuls. Ils jettent les yeux sur le plus téméraire et le plus présomptueux des Généraux et confient leurs destinées a Flaminius. Une défaite sanglante près du Lac de Thrasimène fut le prix de leur aveugle confiance dans un homme qui ne possédait d'autre talent, que celui de flatter la multitude. Plus de 15000. Romains restèrent sur le champ de bataille, et Flaminius lui-même tombé sous le fer de l'ennemi mit le comble au désastre de son Armée et à la gloire d'Annibal.

P. Baquoy, Sculp.

LES FETES SATURNALES.

An de Rome 535.

La superstition avait eu presque autant de part, que la témérité et l'imprudence, à la défaite de Flaminius. Dans la crainte d'être retenu à Rome sous prétexte de quelque funeste présage, ressource ordinaire du Sénat contre les Consuls qui n'étaient pas de son choix, il était sorti sécretement de la Ville, et était venu prendre le commandement de l'Armée, sans avoir rempli aucune des cérémonies accoutumées. C'en était assés pour glacer d'effroi des Soldats qu'épouvantait encore le nom d'Annibal.

Cependant on n'avait rien oublié à Rome pour détourner l'effet des prodiges imaginaires qu'on ne manquait pas d'atribuer à l'impiété de Flaminius. Outre les sacrifices, les processions et les prières dans tous les Temples, on donna un festin public, et on renouvella les fêtes de Saturne, qui étaient interrompues depuis long-tems.

Les Enfans annonçaient la Fête en courant dans les rues dès la veille et en criant, Io-Saturnalia. *Elle ne durait d'abord qu'un jour. Dans la suite, elle fut portée à trois, puis jusqu'à cinq et enfin jusqu'à sept.*

Tous les jours se passaient en festins. Les Romains quittaient la Toge et paraissaient en public en habit de table. Ils s'envoyaient mutuellement des présens. Les jeux de hazard, défendus en tout autre tems, etaient alors permis. Le Sénat vacquait, les Tribunaux cessaient, et les Ecoles publiques étaient fermées.

Le but de cette Fête était de rappeler le souvenir de l'égalité qui reguait au Siècle de Saturne. Le pouvoir des maîtres sur les esclaves était comme suspendu. Ils changeaient d'habit avec eux, les admettaient à leur tables, les y servaient même et leur abandonnaient en apparence le gouvernement de toute la maison.

Vain simulacre, qui en jettant quelques fleurs sur les chaines des malheureux esclaves, ne les tenait pas moins asservis sous le joug de la plus dure servitude!

S. D. Mirys Inv. et Del. Patas Sculp.

FABIUS ÉLU DICTATEUR.

An de Rome 535

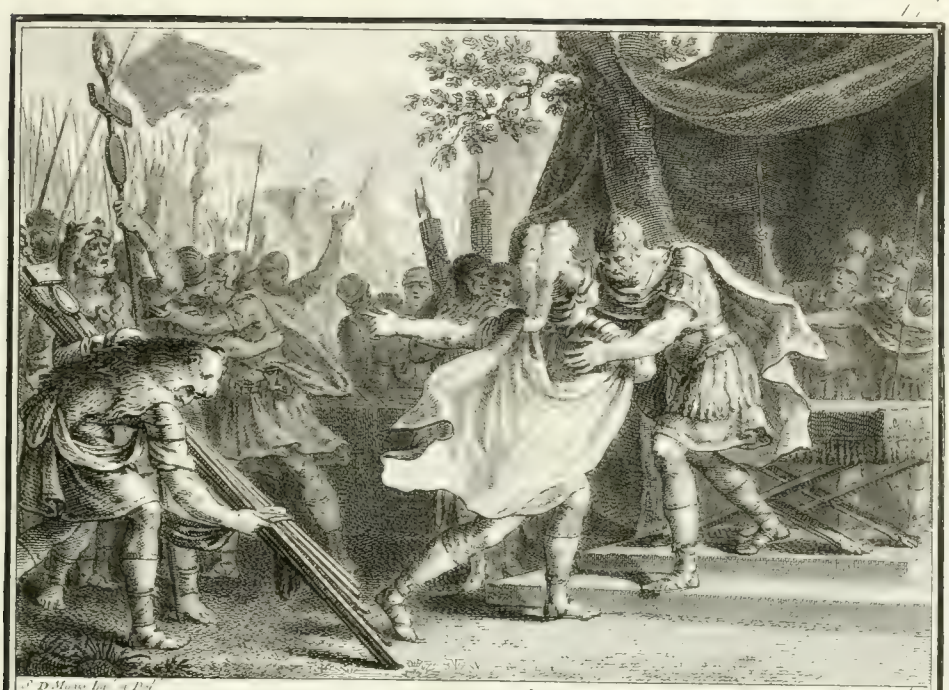
Après s'être livrée pendant quelques jours aux transports de la plus vive douleur, Rome ne s'occupa plus que des moyens que lui prescrivait une sage politique pour écarter les dangers dont la menaçait un ennemi puissant et formidabe. On pensa que dans une aussi grande extrémité un homme revêtu du pouvoir suprême pouvait seul sauver la République. l'Intrigue et la cabale se tûrent cette fois devant l'image de la patrie éplorée, et Q. Fabius Maximus est crée Dictateur.

Aussitôt que Fabius eut rassemblé ses troupes, il partit pour rejoindre l'Armée. Arrivé près du Camp, il apperçoit le Consul qui venait à sa rencontre à Cheval, suivi de ses licteurs et de ses principaux Officiers. Sur le champ il lui envoie dire de mettre pied à terre et de venir le trouver sans suite et sans licteurs. La prompte obéissance du Consul et le respect avec lequel il aborda Fabius, rendirent aux Citoyens et aux Alliés cette haute idée de la Dictature, que le tems avait presque effacée.

Persuadé qu'avec des troupes peu aguerries, que fesait trembler le seul nom d'Annibal, il était dangéreux d'attaquer ouvertement un ennemi si redoutable, Fabius crut ne devoir lui opposer qu'une sage lenteur; seul moyen de consumer ses forces, et de rendre par des succès partiels, mais répétés, la confiance à ses propres Soldats.

Mais une conduite aussi mesurée ne pouvait manquer de déplaire à un Peuple léger, qui s'était flatté de voir bientôt dans ses murs Annibal enchainé au Char du Dictateur triomphant. Elle etait surtout en butte aux déclamations du Général de la Cavalerie; Q. Minucius Altier, vain, présomptueux il versait sur Fabius le ridicule et le mépris; le traitait de temporiseur (surnom que la gloire a depuis consacré) et promettait aux Romains la défaite entière d'Annibal, si son courage n'était pas enchainé par la faiblesse d'un timide vieillard.

Déja prévenu contre le Dictateur, le Peuple reçoit avec avidité des discours qui n'auraient du exciter que son indignation. Il applaudit en aveugle aux traits lancés contre le Héros qui sauve la Patrie, et ne craint pas de violer les lois en accordant au téméraire Minucius une autorité égale à celle de Fabius.



MINUCIUS RECONNOÎT SA FAUTE.

An de Rome 535.

Enflé de la victoire qu'il venait de remporter sur le Dictateur, Minucius arrive au Camp, plein de mépris pour Fabius et de confiance en lui-même. Déjà il croit avoir triomphé d'Annibal, et ses desirs impatiens appèlent le moment ou il pourra lui livrer bataille. Il prend sous ses ordres la moitié de l'armée Romaine, et l'autre reste sous ceux de Fabius.

Instruit et charmé de cette disposition, Annibal, qui seul rendait au Dictateur la justice qui lui etait due, espère profiter bientôt de l'imprudence du téméraire Minucius. Par une feinte adroite, il l'attire dans une position ou les Romains ne pouvaient manquer d'être taillés en pièces. Minucius qui poursuivait l'ennemi avec une aveugle fureur, allait être enveloppé, lorsque Fabius, que son Zèle rendait attentif aux démarches de son Collègue, oubliant tout ressentiment pour ne s'occuper que du salut de la patrie, « Je l'avais bien prévu, dit-il à » ses Soldats, courons a leur secours, allons arracher des mains des ennemis la victoire et de la » bouche de nos Concitoyens l'aveu de leur faute. » Il vole aussitôt, délivre Minucius et rentre dans son Camp, sans laisser échapper une seule parole amère contre son Collègue.

Le cœur de Minucius n'était pas fermé au sentimens de l'honneur. Tant de grandeur et de générosité dans un rival qu'il avait cruellement offensé, le touche et le pénètre. Il reconnaît sa faute, et se mettant à la tête de ses Soldats, il marche droit au Camp de Fabius. Là il fait poser ses Drapeaux au pied du Tribunal du Dictateur : « Généreux Fabius, lui-dit-il » avec l'accent du regret et de la reconnaissance, vous avez remporté en ce jour deux victoires » éclatantes. Votre valeur vous a fait triompher des ennemis, et votre grandeur d'âme d'un téme» raire Collègue. Ne voyez en moi qu'un Fils que le repentir amène à vos pieds. Pour moi, je ne » vois en vous qu'un Père digne de toute ma tendresse. Je ne vous dois pas seulement la vie, je vous dois celle de tous mes braves Soldats.

A ces mots Minucius se précipite dans les bras de Fabius. Ses Soldats embrassent en même tems leurs Camarades, devenus leurs libérateurs. Tout le Camp retentit de cris de joie, et n'offre plus que l'image d'une seule et même famille.

S. D. Mirus Inv. et Del. Malbet Sculp.

BATAILLE DE CANNES, MORT DE PAUL EMILE.

An de Rome 536.

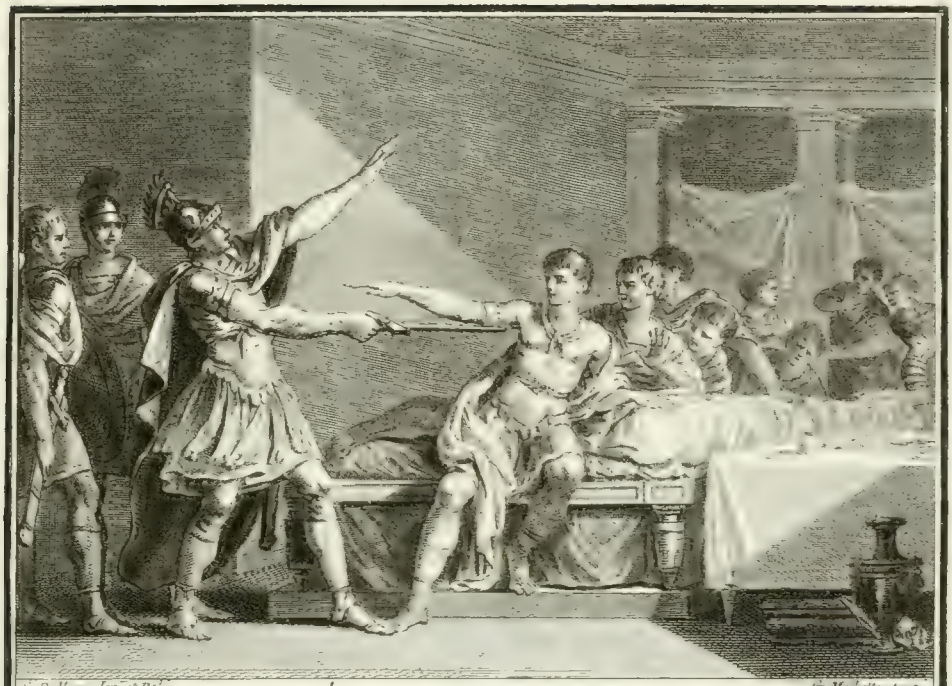
C'en était fait d'Annibal, si Fabius fut resté plus long-tems à la tête des Armées, ou si ses successeurs eussent suivi le plan qu'il avait adopté. Eloigné de sa patrie, sans ports, sans villes, sans alliés, les moindres pertes qu'éprouvait le Général Carthaginois, lui devenaient doublement funestes. Mais le mauvais génie des Romains lui rendit bientôt de nouvelles forces et lui procura les plus puissantes ressources.

La Dictature de Fabius venait d'expirer et Rome ne crut pas devoir laisser entre ses mains cette Magistrature redoutable au delà du terme fixé par la loi. Heureuse si dans le choix des Consuls elle n'eut songé qu'à réparer la perte de ce grand homme! Mais séduite par les promesses fastueuses de Varron et entrainée par ses déclamations, elle ne craignit pas de le donner pour Collegue à Paul-Emile. C'était associer à la sagesse et au talent tous les vices qui marchent à la suite de l'ignorance et de la présomption.

Il fut convenu que les Consuls commanderaient alternativement chacun leur jour. Aveuglé par le desir de remporter seul tout l'honeur de la victoire, Varron se hate de profiter de cette disposition pour attaquer, contre l'avis de son Collegue, un ennemi qui avait su mettre de son côté tous les avantages de la position. Ce fut dans les plaines de Cannes, petite ville de la Pouille, que se livra cette bataille sanglante, une des plus mémorables de l'antiquité. Plus de 70000. Romains y trouverent, leur tombeau, et le nombre des Chevaliers Romains tués dans le combat fut si grand, qu'Annibal envoya, dit-on, à Carthage deux boisseaux des anneaux d'or que chacun d'eux portait à son doigt.

Paul-Emile blessé dangéreusement ne voulut point survivre à cette horrible défaite. Un Tribun, nommé Lentulus, lui ayant offert son Cheval: « Gardez-le pour vous-même, lui répondit le Consul; pour moi je veux expirer sur les corps sanglans de mes malheureux soldats: dites seulement à Fabius que je m'étais souvenu de ses conseils, mais que je succombe à ma destinée ».

Le téméraire Varron s'échappa à la tête d'un corps de Cavalerie, et telle fut dans cet affreux désastre la fermeté du Sénat, qu'au lieu de lui reprocher les malheurs de l'état, il le félicita de n'avoir pas désespéré de la République.



D. M... Inv.t et Del. — G. Maubelle Sculp.

SCIPION ÉTOUFFE UNE CONSPIRATION.

An de Rome 536.

Un succès aussi glorieux semblait surpasser les espérances d'Annibal lui même. Regardant la guerre comme terminée, ses Officiers lui conseillaient de prendre enfin quelque repos. « Gardez-vous en bien, lui dit Maharbal, Général de la Cavalerie; cette victoire doit nous assurer la conquête de Rome. Ordonnez et dans cinq jours je veux vous donner à souper au Capitole. Une idée aussi hardie étonne Annibal, sans le persuader. Il donne des éloges au zèle de Maharbal; mais il refuse de se rendre à ses conseils. » Je le vois bien, reprit alors Maharbal, les Dieux n'ont pas donné à un même homme tous les talens à la fois. Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.

Ce délai fut la premiere ressource des Romains. Le courage et l'espérance renaissent dans l'ame de quelques Guerriers généreux, résolus de deffendre leur patrie jusqu'au dernier soupir. Tel parut le jeune Scipion au milieu de la consternation générale, et celui qui avait sauvé la vie à son Père dans la bataille du Tésin, sauva toute l'Italie après celle de Cannes.

Scipion n'était alors que Tribun d'une légion, et il s'était retiré, comme beaucoup d'autres Officiers, dans une Ville voisine qui était restée fidelle aux Romains. Il apprend que ces Officiers, la plupart des premières maisons de Rome s'étaient rassemblés chez un certain Métellus et que désespérant du salut de l'état, ils avaient formé le dessein de s'embarquer au premier Port et d'abandonner l'Italie. Indigné d'un aussi lâche complot, Scipion résolut de s'y opposer au péril même de sa vie. S'adressant alors à d'autres Officiers qui se trouvaient avec lui. « Que ceux, leur dit-il, à qui le salut de Rome est cher, me suivent. Il sort aussi-tôt, va droit à la maison ou se tenait ce conseil, entre et mettant l'épée à la main: « je jure, dit-il, que je n'abandonnerai jamais la République et que je ne souffrirai point qu'aucun de nos Citoyens l'abandonne: que tous ceux qui sont ici fassent le même serment, ou je leur plonge mon épée dans le sein. »

Ces menaces, le feu qui brille dans les yeux du jeune Héros, le zele ardent qui le transporte, la honte même d'avoir été surpris dans un aussi lâche complot, tout intimide, tout étonne les Conjurés. Le génie de Scipion à passé dans leur ame et les rend à eux mêmes. Tous se levent et jurent avec lui de s'ensévelir sous les ruines de leur patrie, plutôt que de l'abandonner.

S. D. Mirys, Inv. et Del. A. Giraud le Jeune Sculp.

LE SENAT REFUSE DE RACHETER LES PRISONNIERS.

An de Rome 536.

Jamais Rome ne déploya un aussi grand caractère qu'à cette époque funeste et désasastreuse. Calme et serein au milieu des débris sanglans qui l'environnent, le Sénat rassure et console le Peuple abattu, consterné. Le danger commun rapproche tous les cœurs, les passions, les rivalités, les haines disparaissent pour ne faire place qu'à l'amour de la patrie. Tous donnent à l'envi l'exemple des plus généreux sacrifices; et Rome vaincue, sans armes, sans Soldats, sans Généraux menace encore Annibal.

Voila sans doute ce qu'avait craint ce grand Général. Peut-être avait-il pensé que pour réduire une Ville aussi importante, il devait d'abord lui ravir toutes ses forces extérieures, et s'assurer à lui-même de puissans soutiens dans toute l'Italie. La douceur et l'humanité lui parurent le moyen le plus sûr d'arriver à son but. Il renvoie sans rançon tous les prisonniers faits sur les Alliés de Rome et permet même aux prisonniers Romains de se racheter.

Ceux-ci choisirent dix des plus concidérables d'entre-eux, qu'ils envoierent à Rome, et Annibal mit à leur tête Carthalon, l'un de ses Lieutenans les plus distingués.

A la nouvelle de leur approche, le Sénat, dont la détresse semblait augmenter la fierté, dépêche un licteur pour ordonner à Carthalon de sortir des Terres de la République, et l'on permit aux Députés des prisonniers de se présenter. Le Peuple s'empresse sur leurs pas. Il court en foule aux portes du Sénat. Les Femmes éplorées tendaient des mains suppliantes et conjuraient les Sénateurs de leur rendre leurs époux, leurs pères et leurs enfans. Attendris par un spectacle aussi touchant, plusieurs penchaient vers l'indulgence, mais pénétré de ce principe, qu'un Soldat Romain devait vaincre ou mourir, le plus grand nombre demeure inflexible et refuse de racheter des hommes qui n'avaient pas préféré la mort à une honteuse captivité.

D. Meyo, Inv. et Del. Patas, Sculp.

PEROLLA OFFRE A SON PERE DE TUER ANNIBAL.

An de Rome 536.

La premiere Ville, sur laquelle Annibal jetta les yeux aprés sa victoire, fut Capoue. Grande, riche, opulente, Capoue ne supportait qu'avec peine le joug des Romains. Elle s'empressa donc d'ouvrir ses portes à un vainqueur qui lui promettait l'anéantissement de son orgueilleuse rivale et L'empire de l'Italie. Mais un luxe effréné, des mœurs corrompues et tous les plaisirs qu'enfante l'abondance et la mollesse, rendaient son séjour beaucoup trop dangereux pour des Soldats qui n'avaient connu jusqu'ici que l'éxercice des armes et l'austere discipline des Camps. Annibal s'était flatté d'en faire le principal instrument de sa fortune; les délices de Capoue en furent le premier et le plus funeste écueil.

Son entrée triomphante fut signalée par les transports d'une joie excessive. Cependant parmi cette foule d'adulateurs qui briguaient sa faveur, Rome conservait encore quelques partisans. De ce nombre étaient le senateur Magius et le jeune Pérolla, Fils d'un Citoyen distingué, Pacuvius Calavius. Annibal forme aussitôt le dessein de perdre l'un et de séduire l'autre. Il admet Perolla à sa table et lui prodigue les distinctions les plus flatteuses. Mais au milieu de l'ivresse générale et de la joie servile des convives, ce jeune homme garde un morne et farouche silence.

A peine est-on sorti de la Salle du festin, qu'il aborde son Père et le tirant à l'écart: « je viens vous proposer, lui dit-il, un dessein qui seul peut nous mériter de la part des Romains le pardon de notre révolte. Puis lui montrant un poignard qu'il tenait caché sous sa robe; c'est dans le sang d'Annibal que je veux sceller notre alliance avec Rome. A cets mots Pacuvius effrayé, hors de lui-même, conjure son Fils de ne pas se souiller d'un crime aussi affreux. Il lui peint la bonne foi, l'hospitalité violées, les dangers même auxquels il s'expose » enfin, ajoute-t-il, brave, si tu le peux, toutes les lois divines et humaines. Lève un bras meurtrier contre un Heros dont le regard seul fait trembler les légions Romaines. Arrose cette table, ou seul de tant de Campaniens tu viens d'être admis, du sang d'un hôte et d'un ami. Mais oseras-tu immoler ton Père lui-même? Eh bien! Sache que je suis résolu à faire à ce grand homme un rempart de mon corps et que pour arriver à lui, tu dois auparavant me percer le cœur. »

Ce discours et les larmes de Pacuvius désarment Perolla. « Ô ma patrie! s'écrie-t-il, en jettant son poignard, reçois ce fer qui devait te sauver, puisqu'un père me l'arrache des mains.

MAGIUS REPROCHE AUX CAMPANIENS LEUR LACHETÉ.

An de Rome 536.

Capoue n'eut pas plutôt reçu Annibal dans son sein, qu'elle s'apperçut qu'elle s'était donnée à elle-même un maître cruel et absolu. Dès le jour de son entrée, il avait voulu sévir contre Décius-Magius, qui s'était opposé à sa réception. Mais sur les instances des habitans qui le prièrent de permettre qu'un jour aussi heureux ne fut consacré qu'à la joie, il suspendit sa vengeance jusqu'au lendemain.

Impatient de la satisfaire, il demande que Magius soit interrogé en sa présence, et qu'il lui soit livré pour subir la peine due à son prétendu crime. Une conduite aussi violente était le comble de la tyrannie. Mais personne n'osa élever la voix en faveur d'un Citoyen irréprochable, dont le courage aurait du mériter l'estime d'un ennemi généreux.

Le premier Magistrat, qui n'était plus que le ministre des vengeances d'un despote, fait aussitôt traduire Magius devant son tribunal et lui ordonne de se justifier. Un silence obstiné fut toute la réponse de l'intrépide Sénateur. Ce silence est regardé comme l'aveu de son crime. A l'instant Magius est chargé de chaînes et remis entre les mains des Satellites d'Annibal, qui l'entraînent au Camp des Carthaginois. Elevant alors la voix, il fait retentir la place publique et les rues par où il passe des accens de la plus forte indignation: « La voilà donc, s'écrie-t-il, « cette liberté que vous avez cru vous procurer! Dans la place publique, en plein jour, sous vos « yeux on charge de chaînes et l'on conduit à la mort un de vos premiers Sénateurs. Allez donc « au devant d'Annibal, couronnez vos maisons de festons et de guirlandes; faites du jour de « son entrée un jour de Fête, pour le voir proscrire vos meilleurs Citoyens. »

Le Peuple était ému, mais la crainte enchaînait sa douleur. Comme on appréhendait cependant que les plaintes et les reproches de Magius ne fissent une trop forte impression sur les esprits, on lui enveloppa la tête d'un voile, pour l'empêcher d'être entendu.

Quelque soif qu'Annibal eut de son sang, il n'osa le faire mettre à mort dans son Camp. Il le fit embarquer sur un Vaisseau qui devait le transporter à Carthage. Mais une tempête le déroba aux tourmens qui lui étaient destinés. Jetté sur les Côtes d'Egypte, Magius trouva un azile dans les états de Ptolomée Philopator. Heureux, s'il eut pu sauver également sa patrie des maux que lui préparait sa révolte contre les Romains.

J. D. Mirys Inv.t et Del. — Lavray Sculp.

PRISE DE SYRACUSE, MORT D'ARCHIMEDE.

An de Rome 540.

La défaite de Canne avait enlevé à Rome presque tous ses alliés. Au milieu de la défection générale, elle conservait un ami fidèle : c'était Hiéron, Roi de Syracuse agé de 90. ans il luttait avec courage contre les menaces des Carthaginois et les instances de sa famille, lorsque la mort le ravit aux veux de Rome et de la Sicile. Il eut pour successeur Hiéronyme, son petit Fils, tyran cruel et féroce, qui mourut bientôt assassiné.

Libre par sa mort, mais déchirée par deux factions, dont l'une embrassait le parti des Romains, l'autre celui des Carthaginois, Syracuse éprouvait toutes les horreurs des plus affreuses dissentions. Elle se déclare enfin en faveur de Carthage. Bientôt Marcellus est à ses portes et reclame l'ancienne alliance qui l'unissait avec Rome. Repoussé par les factieux qui dominaient dans la Ville, le Général Romain se détermine à en faire le siége.

Une situation avantageuse, des remparts formidables, une population immense rendaient Syracuse l'une des plus puissantes Cités de l'univers. Mais un seul homme fit plus pour sa défense, que toutes les forces dont elle était environnée. C'était Archimède. Livré aux recherches de la plus sublime Géométrie, il avait porté cette science à un dégré inconnu jusqu'à lui. Ses nombreuses découvertes renferment le germe des méthodes aux-quelles sont dus les progrés rapides que les connoissance mathématiques ont faits de nos jours. Il soumit les forces au calcul, et c'est des principes de leur équilibre qu'il tira ces machines, dont il fit alors un usage si terrible contre la Flotte Romaine. Tantôt des pierres énormes lancées au loin sur les Vaisseaux les brisaient avec fracas et portaient la mort dans leurs flancs. Tantôt des mains de fer les saisissaient au pied des remparts, les enlevaient à une grande hauteur et les laissaient retomber pour les engloutir dans les flots.

Désespéré de combattre contre des forces qui lui paraissaient plus qu'humaines, Marcellus prit le parti de réduire Syracuse par la famine; et ce ne fut qu'après trois ans de travaux et de dangers, qu'il parvint à s'en rendre maître.

Forcé de livrer la Ville au pillage, il fit tous ses efforts pour sauver Archimède. Un Soldat qu'il avait envoyé pour le chercher, trouva ce grand homme occupé à tracer des figures de Géométrie sur la poussière. Il était si appliqué qu'il n'avait pas entendu le tumulte et les cris des vainqueurs et des vaincus. Le Soldat lui ordonne au nom de Marcellus de le suivre. Archimède le prie d'attendre que son problême soit résolu. Le Soldat irrité de ce délai tire son épée et le tue.

Marcellus pénétré de douleur fit célébrer ses funérailles avec pompe; il lui éleva un tombeau sur lequel il fit graver une Sphère et un Cylindre, en mémoire de la découverte qu'il avait faite du rapport de ces Corps entr'eux.

S. D. Mirys, Inv.t et Del.t — Domlirun, Sculp.t

SCIPION NOMMÉ EDILE AVANT L'AGE.

An de Rome 540.

Par la prise de Syracuse; la Sicile entière devint une Province du Peuple Romain; qui lui conserva tous ses droits et tous ses usages. Elle obéit à Rome aux mêmes conditions qu'elle avait obéi à ses Rois.

Devenue la conquête des Romains, elle les conquit eux-mêmes aux arts et aux lettres. Syracuse possédait un grand nombre de Statues, de Vases et de Tableaux des plus grands maîtres de la Grèce. Marcellus les transporta à Rome pour en faire le plus bel ornement de son triomphe. Ils y furent reçus avec enthousiasme, et c'est à cette époque que remonte le goût des Romains, jusqu'alors grossiers et farouches, pour les Chefs-d'œuvre des beaux arts; goût précieux, qui, comme tous les dons de la nature et du génie, ne devient funeste que par l'abus!

Les succès de Marcellus, ceux des deux Scipions en Espagne relevaient tous les jours de plus en plus le courage et l'espérance des Romains. Une heureuse émulation enflammait tous les cœurs, et Rome s'élevait du sein des calamités plus puissante et plus glorieuse que jamais.

Parmi les Guerriers qui brulaient du desir de la défendre et de la venger, on distinguait le jeune Scipion, celui qui avait sauvé la vie à son Père sur les bords du Tésin.

Le tems de la nomination des Ediles Curules approchait. Cette charge devenait necessaire pour parvenir aux grands emplois. Les Ediles etaient au nombre de 4. deux Plébéiens et 2. Patriciens. Ces derniers avaient seuls les honneurs de la Chaise Curule. Leurs fonctions embrassaient la police de la Ville, l'inspection des Spectacles, des Fêtes et des Jeux publics, et ils étaient eux-mêmes obligés d'en donner au Peuple, lorsqu'ils entraient en Charge.

Plein de confiance dans l'amour de ses Concitoyens, le jeune Scipion se met au nombre des Candidats, quoiqu'il n'eut pas encore l'age requis par la loi. Tous les regards se fixent sur lui, et il réunit aussitôt tous les suffrages. Exemple dangéreux sans doute, mais que les circonstances rendaient excusable.

Ce qui mettait le comble aux vœux de ce jeune Héros, c'est que son Frère avait été nommé son Collègue. Il vole aussitôt vers sa Mère qu'agitaient l'espérance et la crainte, et trouve dans ses embrassemens le prix le plus flatteur de ce glorieux succès

LES JEUX APPOLLINAIRES.

An de Rome 540.

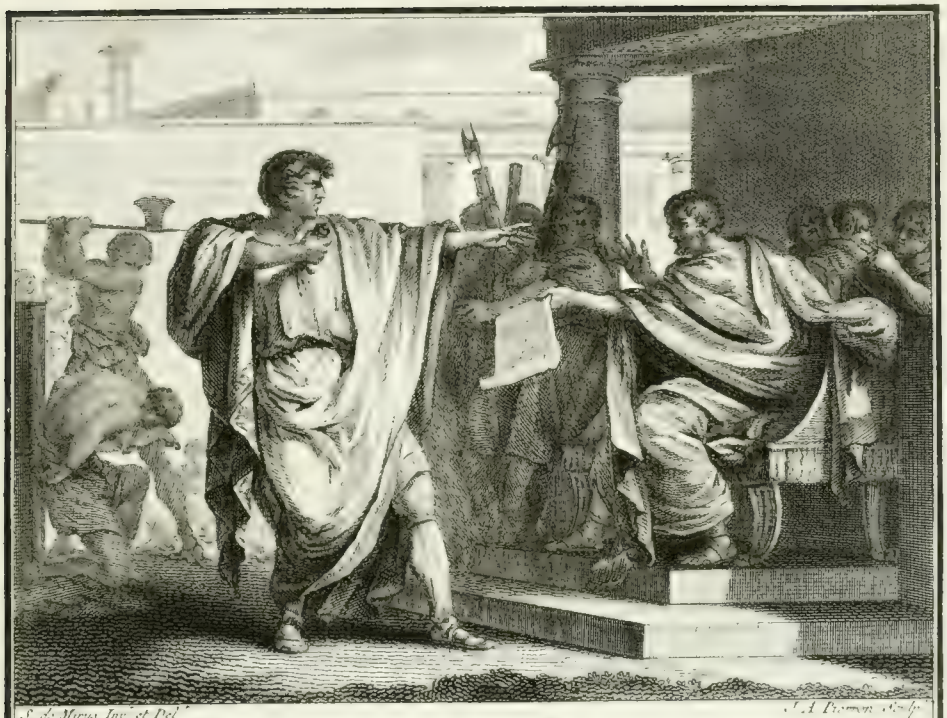
De toutes les Villes d'Italie qui s'étaient livrées à Annibal aucune n'était plus coupable aux yeux des Romains que celle de Capoue. Peu contens en effet de les avoir trahis, abandonnés, les Campaniens avaient porté la perfidie jusqu'à égorger tous les Romains qui se trouvaient dans leur Ville et dans les environs au moment de leur défection.

Rome n'avait jusqu'ici différé sa vengeance que pour mieux l'assurer. Les deux Consuls Q. Fulvius Flaccus et Ap. Claudius Pulcher reçoivent l'ordre d'assiéger Capoue, et pour se rendre les Dieux favorables, le Sénat fit célébrer avec la plus grande pompe des jeux en l'honneur d'Apollon. Telle fut l'origine des jeux Apollinaires. Le Peuple y assistait portant des Couronnes sur la tête, et les Citoyens mangeaient en public devant la porte de leur maisons.

Ce ne fut qu'à la fin de l'année de leur Magistrature que les deux Consuls formèrent le siége de Capoue. Le Commandement de l'Armée leur fut continuée l'année suivante sous le titre de Proconsuls.

Réduits après une longue résistance à la dernière extrémité, les habitans de Capoue envoient demander du secours à Annibal. Dans l'impossibilité où il se voit de forcer les retranchemens des Romains, il marche droit à Rome qu'il espérait surprendre. Son approche jette la consternation dans tous les esprits et le Sénat ordonne à Fabius de venir avec une partie des Troupes qu'il tenait devant Capoue, défendre la Capitale de l'Empire.

Deux fois les Armées Romaine et Carthaginoise furent sur le point d'en venir aux mains. Mais un orage affreux obligea chaque fois les Combattans de se séparer. Persuadé de l'inutilité de ses efforts, Annibal se retire en disant que les Dieux lui ôtaient tantôt la volonté et tantôt le pouvoir de se rendre maître de Rome. Il s'enfonce dans le Brutium à l'extrémité de l'Italie et abandonne Capoue à sa malheureuse destinée.



S. de Mirys Inv. et Del. J. A. Pierron Sculp.

MORT DE TAUREA JUBELLIUS.

An de Rome 541.

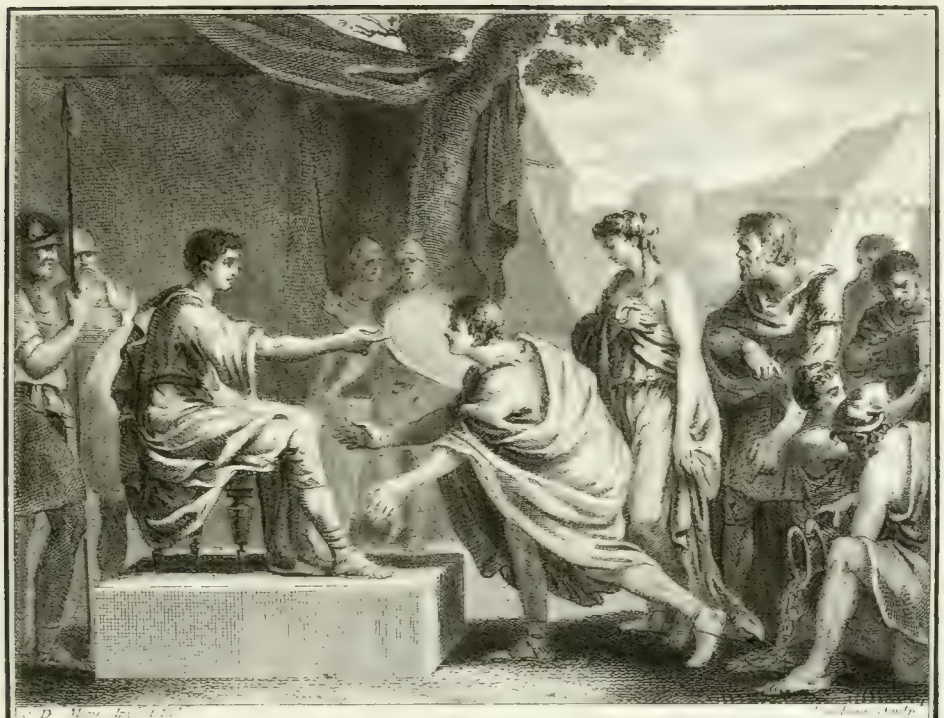
A la nouvelle de la retraite d'Annibal, le plus affreux désespoir s'empare de tous les habitans de Capoue. Ils reconnaissent alors, mais trop tard, les suites funestes de leur alliance avec Cartage, et l'abime profond dans le quel les a plongés leur conduite envers les Romains.

Dans cette extrémité le Sénat s'assemble; et déjà l'on avait résolu d'envoyer des Députés aux Proconsuls, pour fléchir leur colère, lorsque Vibius Virius s'oppose à cette démarche qui lui paraît aussi lache qu'inutile. « Il n'est, dit-il à ses Collegues, qu'un moyen d'éviter les horreurs que nous reserve un vainqueur altéré de sang et avide de vengeance. J'ai fait préparer chez moi un festin magnifique; je vous y invite tous. Au moment ou nos sens seront plongés dans l'yvresse, un dernier breuvage nous plongera dans le someil de la mort. Au milieu de la Cour est élevé un bucher ou nos Corps seront jettés aussitôt après notre trépas. Prévenons ainsi les outrages qui nous attendent, et forçons du moins nos farouches ennemis à admirer notre courage. »

Vingt-sept Sénateurs suivirent Vibius Virius à ce funeste repas; mais le plus grand nombre n'eut pas le courage d'imiter ce généreux désespoir.

Bientôt les Romains entrent dans la Ville. Tous ceux qui avaient pris part à la révolte furent mis à mort à Téanum et à Cales ou on les avait transportés chargés de fers.

Cette éxécution sanglante était enfin terminée, losque Tauréa Jubellius perçant la foule s'avance vers le Proconsul Fulvius qui venait de reçevoir l'ordre d'épargner le sang des vaincus, et lui demande la mort. Fulvius se contenta de répondre que cet homme n'était pas dans son bon sens. « Puisque, dit alors Jubellius, après avoir perdu ma patrie, après avoir tué de ma main ma femme et mes enfans, je ne puis obtenir la consolation de périr comme eux, c'est à moi à me délivrer du fardeau de la vie; et à l'instant il s'enfonce dans le sein un poignard qu'il tenait caché sous sa robe. »



CONTINENCE DE SCIPION.

An de Rome 542.

Tandis que les Romains imprimaient la terreur à l'Italie par la réduction de Capoue, leurs armes triomphantes réparaient les pertes qu'ils avaient d'abord essuyées en Espagne. La conquête de cette Contrée fut l'ouvrage des talens et des vertus du jeune Scipion. Son Père et son Oncle venaient de périr dans deux Combats sanglans, ou leurs Armées avaient été entièrement défaites. Un simple Officier, Marcius en avait sauvé les débris, et inspirant à ses Soldats le courage qui l'animait, il avait surpris lui même et battu les Carthaginois. Un service aussi important pouvait lui mériter le commandement en chef. Mais dans ce gouvernement aristocratique le mérite sans la naissance conduisait rarement aux premières dignités. Le Commandement fut d'abord confié à Claudius Néron, et bientôt après à Scipion, quoiqu'il ne fut âgé que de 24. ans.

Ses exploits justifièrent en peu de tems la confiance du Peuple et du Sénat. Il soumit l'Espagne autant par sa justice et sa douceur, que par son courage et son génie. Cinq ans après son entrée dans cette vaste Province, il n'y restait pas un seul Carthaginois.

Il venait de se rendre maître de Carthagène, après une victoire des plus éclatantes. Parmi les prisonniers qui avaient été faits dans cette mémorable journée, on lui amène une jeune Princesse d'une rare beauté, promise à un Prince Celtibérien, nommé Allucius. Scipion était jeune, il était vainqueur. Il n'usa de ses droits que pour rendre un plus digne hommage à la vertu. Il envoie chercher l'Amant de la jeune Princesse, et la remet entre ses mains avec l'argent qu'on avait apporté pour sa rançon.

Pénétré de la plus vive reconnaissance, Allucius offrit à Scipion un Bouclier d'argent sur lequel il avait fait graver cette action héroïque. Scipion l'emportait à Rome comme le plus beau monument de ses triomphes. Mais il fut perdu avec une partie du bagage au passage du Rhône. Il est resté enseveli dans ce Fleuve jusqu'à l'année 1666. qu'il fut trouvé par des Pêcheurs, et transporté dans le Cabinet des Antiques, ou on le voit encore aujourd'hui.

S. de Mirys Inv. et Del. Patas Sculp.

MORT DE MARCELLUS.

An de Rome 544.

La gloire de Scipion commençait à éclipser celle des plus grands Généraux. Fabius, glacé par les ans, était près d'emporter la sienne dans le tombeau; et une défaite que Marcellus venait d'essuyer diminuait aux yeux du public l'éclat de ses premiers succès. Un Tribun nommé Publicus Bibulus voulut profiter de cette circonstance pour satisfaire la haine qui l'animait contre ce grand Homme. Il l'accuse devant le Peuple et force ce Général à quitter son Armée pour venir à Rome plaider lui même sa cause. Marcellus le fit en peu de mots et avec toute la dignité qui convenait aux services importans qu'il avait rendus à la République.

Le simple récit de ses principales actions, telle fut la défense qu'il employa contre les invectives de son lache adversaire. Honteux sans doute d'avoir soupçonné la vertu de cet illustre Citoyen, le Peuple s'empressa de réparer cette injure, en l'élevant pour la cinquième fois au Consulat, et en lui continuant le Commandement de l'Armée contre Annibal.

Rien n'égalait le courage et l'audace de Marcellus. Son intrépidité avait ranimé l'ardeur des Romains, et leur avait frayé le chemin de la victoire après la bataille de Cannes. Il fut surnommé l'Epée des Romains, *comme Fabius en avait été surnommé* le Boucher.

Il ne manquait à la valeur bouillante de Marcellus, que d'être modérée par la prudence, qualité plus nécessaire dans un Général qu'un courage impétueux.

Ce défaut causa sa perte. Il ne fut pas plutôt arrivé à son Armée qu'il trouva dans une embuscade dressée par Annibal la fin de ses glorieux travaux; fin d'autant plus cruelle qu'elle etait plutôt digne d'un brave Soldat que d'un grand Capitaine.

LA MÈRE DES DIEUX.

An de Rome 547.

Un mélange bizarre de la plus haute valeur et de la plus vile superstition, tel fut dans tous les tems le caractère dominant des Romains. parmi les divers exemples que nous en avons vus jusqu'ici, il n'en est peut être pas de plus absurde que celui que nous allons citer.

Effrayés de la chute d'une grosse grêle, que leur imagination transforma en une pluie de pierres, les Romains eurent recours à leur Oracle ordinaire, les livres Sybillins. On y trouva que, lorsqu'un ennemi étranger aurait porté la guerre dans l'Italie, le moyen de le vaincre, était d'aller chercher la Mère Idéenne à Pessinonte, et de l'amener à Rome. On appelait ainsi Cibelle, parce qu'elle était particulièrement honorée en Phrygie sur le Mont Ida.

On envoie aussitôt cinq Ambassadeurs à la Cour d'Attale, Roi de Pergame, pour lui demander la Déesse qui se trouvait dans ses Etats. Ce Prince les conduit à Pessinonte et leur remet entre les mains une Pierre informe que les habitans révéraient sous le nom de la Mère des Dieux.

Chargés de ce trésor, auquel ils attachaient le destin de l'Empire, les Ambassadeurs sont bientôt de retour à Rome; mais avant d'entrer dans la Ville, ils envoient l'un deux annoncer au Sénat, que l'Oracle d'Apollon, qu'ils avaient consulté en passant à Delphes, avait déclaré que la Déesse devait être reçue par le plus vertueux Citoyen.

Parmi tant de grands hommes qui existaient alors, le choix tomba sur le jeune Scipion Nasica, âgé seulement de 27. ans. Peut-être les Sénateurs les plus distingués eussent-ils rougi de jouer un pareil personnage.

Scipion se rend sur le champ à Ostie avec l'élite des Dames Romaines pour remplir la mission dont il était honoré. Mais un accident imprévu jette aussitôt la consternation dans tous les esprits. Le Vaisseau qui portait la Déesse, s'arrête tout à coup, et resiste aux efforts des rameurs et des matelots. Dans cette extrémité, une Dame Romaine, Claudia Quinta, dont la reputation était assez équivoque, prie les Dieux de lui permettre de tirer seule le Vaisseau avec sa Ceinture, pour prouver son innocence. Ses voeux sont exaucés à l'instant, et le Vaisseau entre triomphant dans le Tybre.

Scipion ayant reçu la Déesse des mains des Prêtres, la remit entre celles des Dames qui la déposerent dans le Temple de la Victoire, au milieu des acclamations de tout le Peuple. Ce jour fut depuis consacré à Rome, et l'on y célébroit des jeux qui s'appelerent Megalesia du nom de la grande Déesse.

J.e de Marne, Inv.t et Del.t

J.n A.t Pasquier Sculp.t

SOPHONISBE.

An de Rome 549.

Tandis que des Prêtres imposteurs nourrissaient l'esprit du Peuple de vaines superstitions, le vainqueur de l'Espagne, Scipion nommé Consul se disposait à porter la guerre en Afrique, et à faire subir à Carthage le sort dont Rome avait été menacée par Annibal.

L'exécution de ce grand projet éprouva les plus fortes difficultés dans le Sénat; et Fabius par une prudence, qui parut tenir beaucoup trop à l'envie, fit les derniers efforts pour empêcher cette glorieuse expédition. On refusa à Scipion les secours d'hommes et d'argent qui lui étaient nécessaires. Mais son nom seul lui suffit pour obtenir des Alliés ce qu'il n'avait pu obtenir de ses propres Concitoyens. Il part et aborde en Afrique avec une Armée peu considérable, mais que son courage et sa confiance rendaient invincible.

Les espérances de Scipion reposaient en partie sur les deux Princes les plus puissans de l'Afrique, Syphax et Masinissa. Mais le premier séduit par les charmes de Sophonisbe Fille d'Asdrubal renonça, pour l'épouser, à l'alliance des Romains. Une défaite sanglante, dans laquelle Syphax fut fait prisonnier, vengea bientôt Scipion de l'inconstance du Prince Africain.

Le Consul charge aussitôt Masinissa de se rendre à Cirtha Capital des États de Syphax, et de montrer aux habitans leur Roi chargé de chaines. A ce spectacle abattus, consternés ils ouvrent les portes de leur Ville. Masinissa entre et va droit au Palais.

Le premier objet qui se présente à sa vue est Sophonisbe, dont la douleur relevait encore la beauté. Elle lui prodigue les plus tendres caresses, et le conjure les larmes aux yeux de ne pas la livrer aux Romains. Transporté d'amour Masinissa ne crut pouvoir mieux la sauver qu'en l'épousant. Mais il ne fut pas plutôt de retour au Camp des Romains, qu'il eut lieu de reconnaître son erreur. Les reproches touchans de Scipion lui firent trop cruellement sentir qu'il ne pouvait être tout à la fois l'époux de Sophonisbe et l'allié des Romains.

En proie aux plus vives agitations, partagé entre l'amour et l'ambition, il se détermine à sacrifier l'objet de sa passion à sa grandeur et peut-être à sa propre sureté, et pour tenir à Sophonisbe la parole qu'il lui avait donnée de ne pas la livrer aux Romains, il lui envoie du poison. Sophonisbe reçut sans s'effrayer ce gage étrange de l'amour de son nouvel époux, et elle ne témoigna d'autre regret que de lui avoir donné la main la veille de sa mort.

Cette preuve cruelle du dévouement de Massinissa aux intérêts des Romains lui mérita bientôt l'héritage de Syphax et le Trône de Numidie.

BATAILLE DE ZAMA.

An de Rome 552.

Défaits dans tous les combats qu'ils avaient livrés contre Scipion, les Carthaginois se voyaient réduits à la dernière extrémité. Une seule ressource leur restait encore, Annibal. Ils lui mandent de quitter l'Italie et de voler au secours de sa patrie. Ce ne fut qu'en frémissant qu'Annibal reçut cet ordre. Elle lui échappait enfin cette Italie, où il était entré vainqueur seize ans auparavant, et qui avait été le théâtre de sa gloire et de ses triomphes. Mille souvenirs amers se présentaient à son esprit et déchiraient son Cœur. Il se reprochait de n'avoir pas su profiter de ses victoires et d'avoir manqué lui-même à la fortune, lorsque la fortune le comblait de ses faveurs.

Il part enfin et persuadé que la paix seule peut sauver Carthage, il propose à cet effet une entrevue à Scipion qui la lui accorde. Ces deux grands Hommes, après s'être considérés un instant en silence, comme frappés d'admiration à la vue l'un de l'autre, entament une des plus importantes négociations qui aient jamais été traitées. Il s'agissait entre les deux premiers Héros qui existaient alors des intérêts des deux plus puissantes Nations du Monde. Il s'agissait pour l'une de sa liberté et de son salut, pour l'autre de l'Empire de l'Univers.

Les conditions proposées réciproquement n'ayant point été acceptées, tous deux remettent au sort des armes la décision de cette grande querelle. Ce fut près de Zama que la victoire prononça en faveur de Scipion. Annibal vaincu conseilla lui-même aux Carthaginois de se soumettre aux conditions que leur imposerait le vainqueur. La destruction entière de leur marine, des sommes immenses, la défense expresse de faire aucune alliance, aucun armement sans la permission du Sénat, tel fut le prix auquel Carthage acheta la paix.

Ainsi finit la seconde guerre punique qui valut à Scipion le surnom d'Africain, à Rome la domination universelle.

LA LIBERTÉ RENDUE AUX GRECS.

An de Rome 555.

L'asservissement de Carthage en irritant encore la haine d'Annibal, ne l'avait pas fait renoncer à ses projets de vengeance. Ne pouvant faire lui même la guerre aux Romains, il leur suscitait des ennemis de toute part. Mais il ne fit que les entraîner tous dans la ruine de sa patrie et dans la sienne.

Tel fut le sort de Philippe Roi de Macédoine, qui ayant osé se mesurer contre Rome, se trouva trop heureux d'obtenir la paix aux conditions que lui imposa son vainqueur Q. Flaminius.

Ennemi de la puissance Romaine Philippe l'était également de la liberté des Grecs. La victoire de Flaminius les avait affranchis du joug d'un tyran; mais elle leur faisait trouver dans les Romains de nouveaux maîtres qui ne leur étaient pas moins formidables.

Rome crut qu'il était de sa politique ou de sa générosité de leur rendre la liberté. Elle s'attachait ces Peuples par les liens de la reconnaissance, liens plus surs que ceux de la force et de la crainte.

La Grèce célébrait les jeux Isthmiques, lorsque Flaminius se présenta au milieu de cette immense assemblée pour lui annoncer l'inappréciable bienfait du Sénat et du Peuple Romain.

A peine le Héraut chargé de la proclamation l'eut-il terminée, que l'air retentit de cris de joie et des plus vifs applaudissemens. Dans le transport qui les anime, tous les Spectateurs quittent les jeux; ils se félicitent les uns les autres et élèvent jusqu'aux nues la bienfaisance du Peuple Romain. Ils se pressent autour de Flaminius, l'appelent leur Dieu tutélaire, le couvrent de fleurs et célèbrent par mille acclamations sa gloire et leur bonheur.

Quel triomphe! Et combien n'est-il pas supérieur à tous ceux qui ne présentaient que les dépouilles des Nations et de malheureux Captifs enchaînés au Char de leur vainqueur!

S. de Mirgalet et Del. Patas Sculp.

ANTIOCHUS RENVOYE A SCIPION SON FILS.

An de Rome 562

Poursuivi par la haine des Romains, aux-quels il ne cessait d'être redoutable; Annibal avait été forcé de s'éxiler de sa patrie. Il s'était retiré près d'Antiochus, Roi de Syrie, et l'avait déterminé à déclarer la guerre aux Romains. Vaincu d'abord par le Consul Acilius, Antiochus eut ensuite à combattre L. Scipion, ou plutôt Scipion l'Africain lui même qui accompagnait son Frère en qualité de Lieutenant. Le hazard avait fait tomber le Fils de ce grand Homme entre les mains du Roi de Syrie. Antiochus traita son jeune prisonnier avec la plus grande distinction et finit par le renvoyer à son Père sans exiger de rançon. Il espérait par une conduite aussi généreuse gagner la bienveillance de Scipion, et l'engager dans ses intérêts. « La plus grande preuve de reconnaissance que je puisse donner à « Antiochus, dit Scipion aux envoyés de ce Prince, c'est de lui conseiller de se soumettre aux conditions que lui imposeront les Romain. »

Antiochus ne crut pas devoir suivre un conseil aussi sage. Il tenta le hazard d'une bataille, fut vaincu et contraint par un traité de renoncer à tout ce qu'il possédait en Europe et de se retirer au delà du Mont Taurus.

Cette guerre entreprise et terminée en moins de deux ans mérita à L. Scipion le surnom d'Asiatique, titre glorieux qu'il dut moins à ses talens qu'à ceux de son Frère.

ACTION EXTRAORDINAIRE D'UNE GAULOISE.

An de Rome 563.

Les Romains avaient à se plaindre des Etoliens et des Galates ou Gaulois Grecs qui s'étaient déclarés contre eux en faveur d'Antiochus. Après la défaite de ce Prince, les Consuls Fulvius et Manlius furent chargés de punir ces deux Peuples, qui subirent bientôt le joug du vainqueur.

Parmi les prisonniers faits sur les Gallo-Grecs, était une Femme nommée Chiomare, *mariée à un des principaux Gaulois qui s'appelait* Ortiagon. *Elle avait été mise sous la garde d'un Centurion aussi avide d'argent qu'effréné dans ses desirs. Ce malheureux après avoir fait violence à une femme que sa captivité rendait encore plus respectable, lui promit de la renvoyer en liberté, moyennant une forte somme d'argent. On convint du lieu où se ferait l'échange. Dès la nuit suivante deux parens de l'infortunée Gauloise se trouverent au rendez-vous, où le Centurion amena sa prisonniere. Tandis qu'il était occupé à peser l'or qu'on avait apporté pour la rançon, elle saisit une épée, tue l'Officier Romain, lui coupe la tête et l'emporte enveloppée dans les plis de sa robe. Arrivée près de son époux, elle jette à ses pieds cette tête sanglante. Ortiagon effrayé d'un tel spectacle, lui demande la cause d'un événement aussi étrange. Le visage couvert d'une subite rougeur et enflammée en même tems d'une fiere indignation, Chiomare avoue à son mari l'outrage qu'elle avait reçu et la vengeance qu'elle en avait tirée.*

EXIL DE SCIPION.

An de Rome 565.

La gloire de Scipion était trop éclatante pour ne pas blesser les yeux de l'envie. Ce Général que les Romains peu de tems auparavant avaient en quelque sorte égalé aux Dieux fut cité par deux Tribuns, nommés Pétilius, devant le Peuple pour rendre compte de sa conduite. On l'accusait d'avoir détourné à son usage une portion du butin fait en Asie et d'avoir entretenu de secrettes intelligences avec Antiochus. Scipion paraît à la Tribune suivi d'un grand nombre d'amis et de Clients et dédaignant sans doute de répondre aux basses calomnies de ses adversaires, il met sur sa tête la Couronne qui lui avait servi le jour de son triomphe. « Ce jour dit-il est celui où j'ai vaincu Annibal et soumis Carthage, allons au Capitole remercier les Dieux de m'avoir mis en état de rendre de si grands services à ma patrie. » Il tourne aussitôt ses pas vers le Capitole ; tout le Peuple le suit, et les Tribuns restent seuls sur leur Tribunal.

Ce triomphe ne fit qu'irriter la haine des ennemis de Scipion. Ils renouvellerent leur première accusation ; et alors ce grand Homme produisit aux yeux de l'assemblée un registre de ses recettes et de ses dépenses et le déchira en disant qu'il avait assez enrichi le trésor public par les sommes immenses qu'il y avait portées, pour être à l'abri des vils soupçons dont on s'efforçait de ternir sa réputation. Une telle justification ne put satisfaire des hommes qui avaient juré sa perte. Appelé une troisième fois en jugement, il s'exila lui-même de Rome, se retira à Linterne petite Ville de la Campanie au bord de la Mer, ou il passa ses jours dans la plus grande obscurité, livré aux charmes de l'étude, de la Philosophie et de l'amitié ; aussi grand peut-être dans cette humble retraite, qu'à la tête des Armées et au sein des triomphes les plus éclatans.

S. de Mirys, Inv. et Del. Tatas, sculp.

CORNELIE FILLE DE SCIPION PROMISE A GRACCHUS.

An de Rome 565.

Ennemi déclaré des Scipions, Tibérius Gracchus Tribun du Peuple n'avait point cependant partagé les fureurs de ses Collegues. En protestant qu'il était loin de vouloir se réconcilier avec Publius et Lucius son frère, il ne s'était pas élevé avec moins de force contre les outrages faits aux vainqueurs de l'Afrique et de l'Asie, et avait osé dire que la honte qu'on voulait leur imprimer retombait toute entière sur leurs ennemis et sur le Peuple assez ingrat pour oublier la grandeur de leurs services. Il s'était donc opposé à ce qu'on se portat aux derniers excès contre ces deux grands Hommes dont tout le crime était d'avoir mis par leurs actions une distance trop frappante entre-eux et leurs Concitoyens.

Une conduite aussi généreuse ne pouvait manquer d'honorer Gracelms aux yeux de tous les gens de bien. Malgré la haine dont ce Magistrat faisait profession contre les Scipions, on pensa qu'elle n'était peut-être pas entierement irréconciliable; et le Sénat lui même crut devoir interposer sa médiation pour rapprocher et réunir deux familles où le mérite et les vertus étaient également héréditaires. Un jour donc ou Tibérius Gracelms avait épargné par la force de son éloquence au Peuple Romain la honte de faire enfermer L. Scipion dans la même prison où Publius son Frère avait envoyé les Rois et les Généraux ennemis, tous les Senateurs réunis au Capitole demanderent la Fille de Scipion l'Africain pour Tiberius Gracchus, a qui elle fut accordée.

Cette jeune Romaine était la fameuse Cornélie, qui fut depuis la Mère des Gracques.

COMBATS D'ATHLETES.

An de Rome 566

Ce fut en partie chez les Grecs que les Romains puisèrent le goût des Fêtes et des Spectacles. Mais en adoptant leurs institutions, ils furent loin d'en égaler la perfection.

Dans la Grèce, les Fêtes célébrées avec pompe et solemnité retraçaient au Peuple de grandes époques qui nourrissaient dans son cœur l'amour de la liberté, et semblaient ne faire des différens états de cette heureuse Contrée qu'une seule et même famille. Des Courses et des exercices ou brillaient l'adresse, la force et la légéreté; de vastes enceintes ou les premiers génies se disputaient la palme de l'éloquence, de l'histoire, de tous les genres de Poésie, et les plus grands Artistes celle des plus sublimes productions; tels étaient les objets qui fixaient l'attention de ce Peuple sensible, le remplissaient des idées du grand et du beau, et l'enflammaient d'un Saint enthousiasme.

Comme la Grèce, Rome eut ses Fêtes et ses Jeux. Mais ils ne portaient point ce caractère de grandeur et d'intérêt, qui distingue les premiers. On n'y cherchait point à élever l'ame des Citoyens. Plusieurs même tendaient à les avilir et à les corrompre. On ne voyait point, comme chez les Grecs, les Hommes les plus distingués par leurs emplois, ou par leur naissance se disputer les prix et les Couronnes. Les Acteurs étaient de vils esclaves qui trafiquaient de leur sang et de leur vie.

Ainsi qu'Athènes, Rome avait un Théâtre. Mais combien n'était-il pas inférieur à celui des Sophocles et des Euripides! et telle était la dépravation du Peuple, qu'il préférait aux représentations des meilleurs ouvrages Dramatiques le Spectacle des Animaux et les combats des Bêtes féroces.

Ce goût barbare que les Chefs de l'Etat eussent dû s'efforcer de réprimer, était encore enflammé par leur ambition. C'était à qui inventerait des Spectacles de ce genre pour plaire à la multitude.

Le premier qui introduisit ces sortes de combats fut M. Fulvius à son retour de la guerre d'Etolie. Dans la suite la passion pour ces jeux cruels fut portée jusqu'à la fureur. On épuisait l'Afrique et l'Asie de Lions, de Tigres et de Panthères, pour les lancer contre des malheureux condamnés à mort, ou les mettre aux prises avec des Athletes qui se dévouaient à cette lutte horrible. Plaisirs affreux qui en éteignant à l'Homme le sentiment de sa dignité, le préparaient par dégrés à l'esclavage.

S. de Mirys Inv. et Del. Linge Sculp.

HISPALA DECOUVRE AU CONSUL LES INTRIGUES DE LA FÊTE DE BACCHUS.

An de Rome 566.

Rome victorieuse au dehors recelait dans son sein des germes funestes qui menaçaient l'état d'une corruption générale. La source du mal était dans une Secte religieuse dévouée au culte de Bacchus. Composée d'abord d'un petit nombre d'initiés, elle s'était accrue avec une rapidité effrayante et formait une chaîne qui embrassait toute l'Italie. Ce n'était que pendant la nuit que se célébraient les mystères, et son ombre couvrait d'un voile impénétrable les excès du plus affreux libertinage. A cette licence effrénée se joignait une foule d'autres crimes; les faux témoignages, les dénonciations, les suppositions de testamens, les empoisonnemens et les meurtres éxécutés avec un secret si profond, que l'on ne pouvait parvenir à retrouver les malheureuses victimes qui avaient été immolées.

Ce fut à une Courtisanne, nommée Hispala, que le gouvernement dut la connaissance de ces horribles mystères. Eprise d'amour pour le jeune Ebutius fils d'un Chevalier Romain. Elle n'apprit qu'en frémissant qu'il devait être initié aux Fêtes de Bacchus. Elle lui peint, pour l'en détourner, tous les dangers aux quels il s'expose, et les horreurs dont elle même avait été témoin, en accompagnant sa maîtresse en qualité d'esclave dans ce repaire de tous les crimes.

Surpris et effrayé d'un tableau aussi révoltant, Ebutius va sur le champ révéler ce qu'il venait d'entendre au Consul Postumius. Celui-ci fait venir aussitôt Hispala pour apprendre d'elle même les détails qu'elle avait racontés à son Amant. Elle arrive en tremblant et tombe aux genoux du Consul. Postumius la rassure et encouragée par ses promesses, elle lui dévoile les scenes affreuses aux quelles elle avait été forcée d'assister.

A peine le Senat en fut-il instruit, qu'il ordonna aux Consuls d'informer contre les Chefs et les partisans de cette Secte éxécrable. Ils furent bientôt saisis et livrés au dernier supplice. On fit grace aux simples initiés dont le nombre était immense, et les Femmes furent renvoyées à leurs Parens, pour être punies selon la rigueur des lois.

On accorda des récompenses à Hispala et à son Amant. Hispala était affranchie. Il lui fut permis d'épouser un homme de condition libre, sans que celui à qui elle se serait unie, fut censé s'être mésallié.

S. de Marsy Inv. et Del. Patas Sculp.

PHILIPPE DEVANT LES AMBASSADEURS ROMAINS.

An de Rome 567.

La paix conclue entre Philippe et les Romains n'était qu'un feu mal éteint dont la première circonstance pouvait former un vaste incendie. Occupé du soin de se fortifier et de s'aggrandir, le Roi de Macédoine ne tarda pas à exciter les inquiétudes de ses voisins. Eumenes, Roi de Pergame, le dénonce au Sénat comme un Tyran ambitieux dont Rome avait tout à redouter. Le Sénat nomme aussitôt trois Commissaires pour examiner sa conduite. Philippe est contraint de se rendre auprès de ses Juges qui le traînerent de Ville en Ville, sans rien décider sur les griefs qui lui étaient reprochés. Fatigué d'un rôle aussi humiliant il éclate enfin et demande, au milieu d'une assemblée tenue à Thessalonique, aux Ambassadeurs Romains s'ils ne sont pas las de l'abreuver d'opprobres et de dédains, et de l'exposer aux outrages de ses plus cruels ennemis. « « Si j'ai perdu entierement votre confiance, ajouta-t-il, déclarez-le hautement; mais « si vous me considérez encore comme un Roi votre ami et votre allié, épargnez-moi « la honte d'un traitement indigne de vous et de moi. »

Ce discours fit impression sur les Commissaires, qui sans le condamner ouvertement, se contentèrent de le forcer à rendre différentes Places dont il s'était emparé.

Furieux du traitement qu'il venait d'essuyer, Philippe dissimula d'abord son ressentiment, pour mieux assurer sa vengeance. Il envoye Démétrius son Fils en ôtage à Rome, et cependant il ordonne secrettement le massacre de ceux qui s'étaient joints à Eumènes pour le dénoncer au Sénat. Accusé de nouveau pour ces actes de cruauté, il échappe à la conviction en faisant périr le principal ministre de ses ordres sanguinaires. Démétrius lui-même rendu suspect à ses yeux par les intrigues de son second Fils, Persée, devient la victime de ses fureurs. Philippe reconnaît bientôt son erreur, et meurt dévoré de regrets, en laissant à Persée son Trône et sa haine contre les Romains.

STATUE ÉRIGÉE EN L'HONNEUR DE CATON.

An de Rome 568.

A mesure que Rome étendait ses conquêtes, les mœurs s'altéraient de jour en jour. L'or de l'Asie transporté dans ses murs y avait allumé la soif des richesses et des plaisirs, et commençait à étouffer dans tous les cœurs le goût de l'antique simplicité. Quelques Hommes cependant luttaient avec courage contre la contagion générale. A leur tête on distinguait M. Portius Caton. Issu d'une famille ancienne, mais obscure, il dut toute sa gloire à ses talens et à ses vertus. Il cultiva avec succès l'éloquence et la Philosophie, et devint un des plus célèbres Orateurs de son tems. Son inflexible austérité ne connaissait aucun de ces tempéramens avec lesquels compose si souvent l'homme faible et timide, et il ne craignit jamais de braver la haine des Citoyens les plus puissans, dès qu'il s'agissait de l'intérêt public. Parvenu au Consulat, ses talens militaires et ses conquêtes en Espagne lui méritèrent les honneurs du triomphe. Il ne manquait à sa gloire que la dignité de Censeur, regardée alors comme le faîte des honneurs.

Les nobles, les riches qui redoutaient sa sévérité, réunirent tous leurs efforts pour l'éloigner de cette haute Magistrature. Au milieu des intrigues employées contre lui, Caton, loin de recourir à l'adulation, comme tous les Candidats, parut dans la Place publique d'un air presque menaçant; il reprochait à ses ennemis de ne s'opposer à sa nomination, que par ce qu'ils appréhendaient une Censure libre, ferme et courageuse. Lui seul cependant, ajoutait-il, et Valerius Flaccus parmi les nobles, étaient capables de mettre un frein à la dépravation des mœurs.

Tout cède à la véhémence de Caton, et il est nommé Censeur avec ce même Valerius Flaccus qu'il avait, pour ainsi dire, érigé pour Collègue.

Peu de Censures ont été aussi glorieuses. Le Peuple par reconnaissance lui érigea une Statue dans le Temple de la santé, avec cette inscription.

A Caton, qui ayant trouvé les mœurs dégénérées les a rétablies par la sagesse de ses ordonnances.

Depuis long-tems cet honneur paraissait dû à ses vertus. Un jour que quelques Citoyens lui témoignaient leur surprise de ce qu'il ne l'avait pas encore obtenu. » J'aime mieux, leur dit-il, qu'on demande pourquoi on n'a pas érigé une Statue à Caton, que d'entendre demander pourquoi on lui en a érigé une.

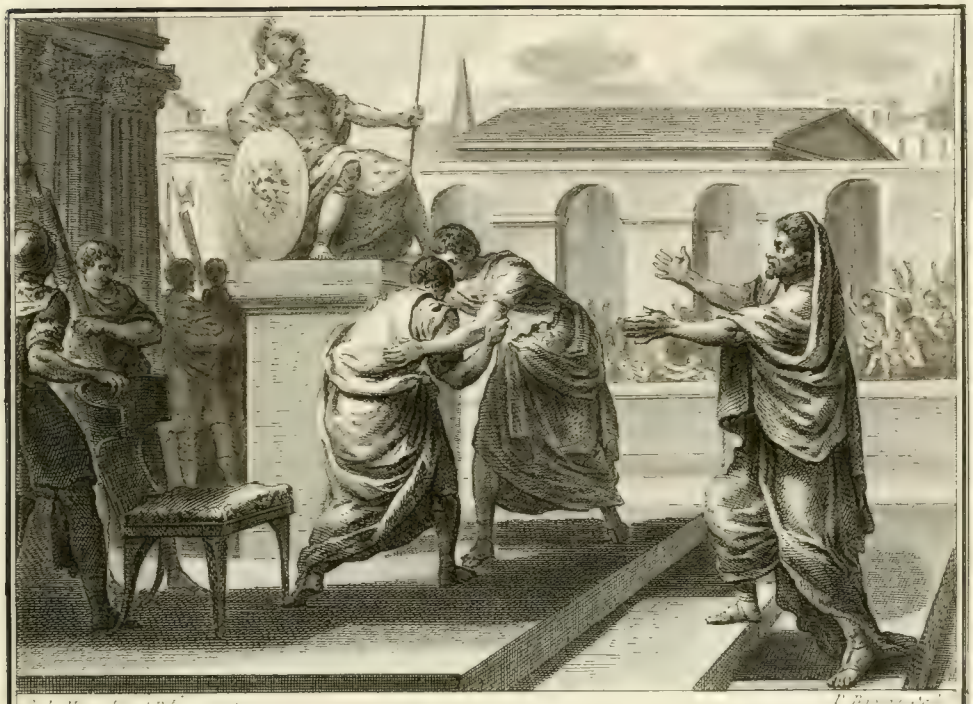
MORT D'ANNIBAL.

Au de Rome 569.

Forcé de s'exiler de sa patrie, et poursuivi sans cesse par les Romains, Annibal errait de Cours en Cours et ne pouvait trouver d'azile assuré contre la haine d'un Peuple, dont lui-même ne respirait que la perte. Une des conditions du traité honteux qu'Antiochus avait conclu avec Rome, était qu'il livrerait ce grand Homme. Mais Annibal s'étant échappé, se retira d'abord dans l'Isle de Crète, puis chez Prusias Roi de Bithynie, à qui il rendit des services importans dans la guerre que ce Prince entreprit contre Eumènes, Roi de Pergame. Il n'y jouit pas long-tems du repos dont il s'était flatté. Les Romains qui croyaient ne jamais être en sureté, tant qu'Annibal verrait le jour, ne rougirent pas de demander à Prusias de le leur livrer; et celui-ci fut assez lache pour y consentir.

Dès que Annibal vit sa perte jurée, et qu'il lui était impossible d'échapper au sort qui le menaçait, il crut devoir prévenir lui-même par une mort libre et volontaire tous les affronts que lui préparait un ennemi implacable. Il se fait apporter le poison qu'il gardait depuis long-tems pour disposer à son gré de ses derniers instans, et le tenant entre ses mains: " Délivrons, dit-il, les Romains des craintes qui les agitent, puis qu'ils " n'ont pas la patience d'attendre la mort d'un faible Vieillard. La victoire qu'ils remportent " en ce jour sur un homme désarmé et trahi, ne les honorera pas beaucoup aux yeux de la " postérité; et toi, lache Prusias, puissent les Dieux protecteurs des droits sacrés de l'hospi- " talité venger sur toi tes crimes et ta perfidie! " A ces mots il avale le breuvage mortel et expire à l'age de 65. ans.

Telle fut la fin d'un des plus grands guerriers dont l'histoire ait conservé le nom et les exploits.



RECONCILIATION DES DEUX CENSEURS.

An de Rome 573.

La perte des Etats n'est que trop souvent l'effet des haines et des dissentions particulières. Heureux les hommes en place qui savent immoler leurs ressentimens au bien public, et en faire le sacrifice sur l'Autel de la Patrie! Moins vantés dans l'histoire que ceux qui ont gagné des batailles et conquis des Provinces, ils ont peut-être plus de droit à l'estime et à la reconnaissance générale. Ils remportent la victoire la plus rare et la plus difficile ; celle de se vaincre soi même.

Rome venait d'élever à la Censure deux Citoyens également distingués par leur mérite et leurs services, Emilius Lépidus et Fulvius Nobilior. Mais une haine invétérée qui avait souvent éclaté entre eux en présence du Peuple et du Sénat, faisait craindre pour la tranquillité publique dans le cours de leur puissante et redoutable Magistrature.

Le jour de leur installation qui eut lieu, selon la coutume, au Champ de Mars, près de l'Autel de ce Dieu, Q. Cécilius Métellus entreprit de rapprocher par les sentimens deux Hommes qu'unissait déja la même dignité. Prenant donc la parole au milieu de la plus nombreuse et de la plus auguste assemblée, il invite les deux Censeurs à donner eux-mêmes aux Citoyens, dont ils étaient chargés de surveiller les mœurs, un exemple salutaire, en abjurant la haine qui les avait animés jusqu'ici. " Dans presque toutes " les fonctions de votre dignité, vous demandez aux Dieux, leur dit-il, que l'affaire que " vous traitez tourne à votre gloire et à celle de votre Collegue : agissez donc en tout d'une " manière conforme aux vœux que vous formez, et rappelez vous sans cesse cette maxime, " que l'amitié doit être immortelle, l'inimitié passagère et mortelle. "

Un murmure d'applaudissement interrompit le discours de Métellus, et tous les Citoyens joignirent leurs prières aux siennes. Touchés et attendris les deux Censeurs volent dans les bras l'un de l'autre, prennent les Dieux à témoin de leur réconciliation sincère et se jurent une amitié que leur conduite ne cessa jamais de justifier.

PERSÉE APOSTE DES MEURTRIERS CONTRE EUMENES.

An de Rome 580.

Persée était à peine monté sur le Trône de Macédoine, qu'il s'occupa des moyens de réparer les pertes qu'avait essuyées Philippe son Père. Mais ses démarches ne pouvaient être tellement secrettes, qu'elles ne parvinssent bientôt à la connaissance des Romains. croyant trouver l'occasion de s'agrandir à ses dépens, Eumènes, Roi de Pergame, était venu en personne le dénoncer au Sénat.

Indigné d'une telle conduite, Persée forme aussitôt le dessein de s'en venger. Ayant appris qu'à son retour de Rome, Eumènes se disposait à faire le voyage de Delphes, il apôste Evandre, l'un de ses Généraux et trois autres qui lui avaient déja prêté leur ministère en pareille occasion, pour assassiner ce Prince. Ces traitres l'attendent au passage d'un défilé très étroit, et de la hauteur, ou ils s'étaient placés, roulent sur lui des pierres enormes, le laissent pour mort et prennent la fuite.

Cet attentat n'eut pas tout le succès que s'en étaient promis leurs auteurs. Eumènes guérit de ses blessures. Mais la nouvelle d'une aussi lache trahison, jointe à celle que l'on apprit bientôt du projet formé par Persée d'empoisonner les Ambassadeurs et les Généraux Romains, souleva tous les esprits et détermina le Peuple et le Sénat à ne plus composer avec un tyran perfide qui ne traitait lui-même qu'avec le fer et le poison.

S. de Mayo Inv.t et Del. J. Pierron Sculp

PERSEE DEVANT PAUL EMILE.

An de Rome 584.

Les premiers efforts des Romains n'eurent pas tout le succès qu'ils pouvaient désirer. Persée même remporta d'abord quelques avantages, et peut-être eut-il forcé ses ennemis à une paix honorable, s'il eut mis dans sa conduite plus de prudence et de fermeté.

Rome ne voyait qu'avec indignation ses Armées lutter depuis trois ans contre un Prince dont elle s'était promis la plus prompte défaite, et elle attribuait les longueurs de cette guerre à l'incapacité de ses Généraux. Résolue de la terminer par une bataille décisive, elle ne consulta dans le choix des Consuls que le mérite, et confia à Paul-Emile le commandement de l'Armée de Macédoine.

Aux talens militaires, Paul-Emile réunissait toutes les vertus qui commandent le respect et l'admiration. Son élévation au Consulat fut une espèce de triomphe pour les Romains et comme le gage assuré de la victoire. Leurs espérances ne furent point trompées. Bientot Persée vaincu est obligé de chercher son salut dans la fuite. Paul-Emile détache Octavius de son Armée pour le poursuivre. Celui-ci le fait prisonnier et l'envoye au Consul

Persée arriva au Camp, vêtû de noir et accompagné seulement de son Fils. A sa vue Paul-Emile ne put retenir quelques larmes; il se leve et s'avance vers lui. Le Roi voulut se jetter aux pieds du vainqueur; mais le Consul ne le souffrit pas; et l'ayant fait asseoir, il lui demanda, quel sujet il avait eu de rompre un traité que les Romains avaient observé avec la plus scrupuleuse éxactitude. Persée, tenant les yeux baissés, garda le silence.... Quels qu'ayent été au surplus vos motifs, ajouta Paul-Emile, vous pouvez compter sur la clémence et la générosité du Peuple Romain.

La suite ne répondit pas aux promesses du Consul. Tout ce qu'il put obtenir en faveur de Persée, fut de le faire transferer de la prison publique à Albe, ou on lui fournit tout ce qui était nécessaire à sa subsistance. Il y mourut bientôt, ainsi que deux de ses Enfans. Le troisième, nommé Alexandre, lui survécut, et obtint par la suite un emploi obscur dans les bureaux de la Municipalité d'Albe.

Ainsi finit une des plus puissantes Monarchies de l'Univers; et tel fut le sort des descendans de cet Alexandre dont le Monde entier semblait ne pouvoir contenir la vaste ambition.

TUBÉRON REÇOIT UNE COUPE D'ARGENT.

An de Rome 585.

C'était la coutume chez les Romains après une bataille de récompenser publiquement les Guerriers dont la valeur avait le plus contribué au gain de la victoire. Quoique la défaite de Persée eut procuré des trésors immenses à la République, Paul-Emile ne crut pas devoir mettre moins de réserve dans les prix qu'il distribua à ses plus braves Soldats. Tubéron, son Gendre, était un de ceux qui s'étaient le plus signalés dans cette fameuse journée. Le Consul lui décerna pour toute récompense une Coupe d'argent du poids de cinq livres. Telle était cependant la pauvreté de ce vertueux Romain, qu'il occupait avec quinze autres tant frères que proches parens une seule Maison à la Ville et une autre à la Campagne, ou ils vivaient tous avec leurs femmes et leurs enfans du produit d'une petite Terre. Cette Coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la famille des Tubérons; et encore y fut-elle introduite par l'honneur et la vertu.

Tubéron, devenu Consul, ne faisait usage que de vaisselle de terre. Des Ambassadeurs Etoliens, témoins de cette étonnante simplicité, lui ayant offert de l'argenterie, il renouvella l'exemple du desintéressement de Curius et refusa leurs présens.

Plus fière de la pauvreté de son époux, que d'autres ne le sont de leur opulence, Emilie sa femme, fille d'un père deux fois Consul, deux fois triomphateur, partageait sa grandeur d'âme; et sa maison qu'on pouvait appeler le temple de la pauvreté, était en même tems le sanctuaire de toutes les vertus. Exemple d'autant plus frappant qu'il devenait tous les jours plus rare!

S. de Mayo Inv.t et Del. Patas Sculp.

TRIOMPHE DE PAUL EMILE.

An de Rome 585.

Un des premiers soins de Paul-Emile, après la conquête de la Macédoine, fut de régler la forme de son gouvernement. Il déclara d'abord les Macédoniens libres et leur accorda le droit de choisir eux-mêmes tous les ans leurs Magistrats. Il divisa le Royaume en quatre Cantons distincts et séparés, et plaça à la tête de chacun d'eux un Conseil d'administration. Ces Conseils et ces Cantons eux-mêmes ne devaient avoir entr'eux aucun rapport. Il ne fut pas même permis aux Habitans d'un Canton de contracter des alliances ni d'acquérir des Terres ou des Maisons dans un autre. A cette mesure qui lui parut nécessaire pour rendre cette puissance entierement nulle, il en ajouta une autre qu'il crut également propre à maintenir la Macédaine dans un état de dépendance et de soumission. Ce fut de transporter en Italie tous les Grands du Royaume avec ceux de leurs Enfans qui avaient atteint l'age de quinze ans. Des Hommes accoutumés à ramper à la Cour et à exercer sur les autres un empire despotique lui paraissaient dangéreux à conserver dans un Pays ou il voulait fonder le règne des lois et de l'égalité.

Après avoir terminé cette grande opération, il consacra quelque tems à visiter les Chefs-d'Œuvre répendus dans les differentes Villes de la Grèce, et se fit autant admirer par son goût pour les Arts que par ses talens politiques et militaires.

Ce grand Homme dont les vertus excitaient l'enthousiasme des Etrangers, fut sur le point d'éprouver de la part de ses Concitoyens la plus révoltante injustice. plein du plus noble désinteressement pour lui-même, il avait réservé les trésors de Persée pour le Trésor public, et n'avait accordé qu'une modique somme à chaque Soldat. Une conduite aussi austere avait excité le mécontentement des Troupes, et les laches ennemis de Paul-Emile chercherent à profiter de ces dispositions pour lui faire refuser les honneurs du triomphe.

Mais enfin le mérite l'emporta sur l'intrigue et la cabale, et le vainqueur de Persée triompha avec une pompe et une magnificence inconnues jusqu'alors.

FIERTÉ DE POPILLIUS.

An de Rome 584.

La conquête de la Macédoine avait imprimé la terreur à tous les Peuples qui avaient montré quelque intérêt pour la cause de Persée. La plupart ne voyaient qu'en tremblant l'accroissement d'une puissance qui menaçait de tout envahir. De ce nombre était Antiochus, surnommé l'illustre, Roi de Syrie. Il avait voulu profiter du moment où les Romains étaient occupés dans la Grèce et la Macédoine, pour s'emparer de l'Egypte, où régnaient Ptolomée Evergete et Cléopatre sa Sœur.

Fidèle au principe qu'il avait adopté d'embrasser le parti des Princes faibles contre les plus puissans, et jaloux de donner des lois aux uns aux uns et aux autres, le Sénat charge Popilius, Decimius et Hostilius d'ordonner à Antiochus de retirer ses troupes de l'Egypte.

Ils arrivèrent au Camp d'Antiochus, lorsque ce Prince se préparait à former le siége d'Alexandrie. Popilius lui présente le Décret du Sénat et l'invite à le lire. Antiochus, après l'avoir lu, dit qu'il en délibérerait avec son Conseil, et lui rendrait sa réponse. Popilius prenant aussitôt le ton le plus severe trace sur le sable avec une baguette qu'il tenait à la main un cercle autour du Roi: « Avant que de sortir de ce cercle, lui dit-il, rendez-moi la réponse que je dois rapporter de votre « part au Sénat. » Antiochus interdit, après un moment de réflexion, répondit humblement, « je ferai ce que demande le Sénat ».

ETROITE LIAISON DU JEUNE SCIPION AVEC POLYBE.

An de Rome 586.

Tandis que Paul-Emile montrait dans la personne de Persée enchaîné à son Char un exemple éclatant de l'inconstance de la fortune, plongé lui-même dans le deuil par la perte de deux de ses Fils, il devenait au milieu de sa gloire l'objet de la compassion de ses Concitoyens. Deux autres Fils cependant lui restaient encore ; mais adoptés dans des maisons étrangères, il semblait avoir perdu dans les héritiers de son nom l'ornement et l'appui de sa famille. L'aîné avait passé dans la maison des Fabius et le second dans celle des Scipions.

De tous les petits Etats de la Grèce, aucun ne causait autant d'ombrage aux Romains que la Ligue des Achéens, qui s'était fait respecter jusqu'alors par le nombre et la valeur de ses Troupes, par l'habileté de ses Généraux, et sur-tout par l'union qui régnait entre les Villes dont elle était composée. C'en fut assez pour jurer sa perte. Elle fut accusée d'avoir favorisé les projets de Persée, et par une injustice que la politique la plus perfide ne saurait excuser, ses Chefs furent arrachés à leurs foyers, transférés à Rome, et dispersés dans l'Italie, sans avoir été entendus ni jugés légalement.

Du nombre de ces victimes de la tyrannie, était Polybe, Guerrier Philosophe, célèbre Ecrivain, et l'un des plus zélés défenseurs de la liberté de son Pays. Il avait mérité, pendant la guerre de Macédoine, l'estime et l'affection de Paul-Emile et de ses deux Fils, Fabius et Scipion. Transféré avec ses Concitoyens, il obtint par le crédit de ces deux illustres Frères la permission de demeurer à Rome, et trouva dans leur maison l'azile le plus honorable.

Un jour que le jeune Scipion était seul avec lui, il lui fit des plaintes tendres et affectueuses de ce que dans les conversations qu'ils tenaient à table, il adressait toujours la parole à Fabius. Polybe surpris et charmé tout à la fois d'une marque d'intérêt aussi touchante l'assura que s'il en agissait ainsi, ce n'était point faute d'estime et d'attachement pour lui, mais uniquement par ce que Fabius était l'aîné, qu'au reste il était disposé à lui prouver son amitié par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. « Quand verrai-je, s'écria alors Scipion, en lui serrant les mains, cet heureux jour, où « libre de tout autre engagement, vous voudrez bien vous appliquer à me former l'esprit « et le cœur. C'est alors que je me croirai véritablement digne de mes Ancêtres. » De ce moment s'établit entre ces deux illustres personnages une amitié aussi vive qu'inaltérable, et à laquelle Scipion dut en partie sa gloire et ses talens.

CORNELIE MERE DES GRACQUES.

An de Rome 592

La haute estime de Scipion pour Polybe est un exemple frappant du prix que les Romains commençaient à attacher aux Sciences et aux Lettres. La Grece subjuguée avait dompté elle-même ses farouches vainqueurs. Elle triomphait par les Arts de ceux qui avaient triomphé d'elle par les armes. Les vertus guerrières n'étaient plus les seules qui fixassent l'admiration publique. Déja les talens oratoires disputaient la palme aux talens Militaires; et les victoires obtenues à la Tribune n'étaient pas moins éclatantes que celles qui se remportaient sur le Champ de Bataille.

Pénétrée des mêmes principes que Scipion, Cornélie qui fut depuis sa belle Mère, ne pensait pas qu'il suffit à ses deux Fils Tiberius et Caius Gracchus de descendre d'un Père honoré deux fois du Consulat et une fois de la Censure. Elle ne négligeait rien pour ajouter à ces titres respectables des titres plus glorieux encore, ceux du mérite et des talens, et elle fit de leur éducation le premier objet de ses soins.

Heureuse, si en voulant les élever au dessus de tous leurs Concitoyens, elle n'eut pas jetté dans leurs cœurs les germes d'une ambition demesurée!

Un jour une Dame Campanienne, qui était venue lui rendre visite, après avoir étalé à ses yeux avec une complaisance orgueilleuse une foule d'objets précieux, dont elle composait sa parure, la pria de lui montrer ses bijoux. Cornélie prolongea la conversation jusqu'au moment ou ses deux Fils devaient revenir des écoles publiques. Ils arrivent et se précipitent dans les bras de leur Mère. Cornélie se retournant alors vers la Dame Campanienne! Voila *lui dit-elle,* mes Bijoux, voila ma plus belle parure!

GÉNÉROSITÉ DE SCIPION.

An de Rome 592.

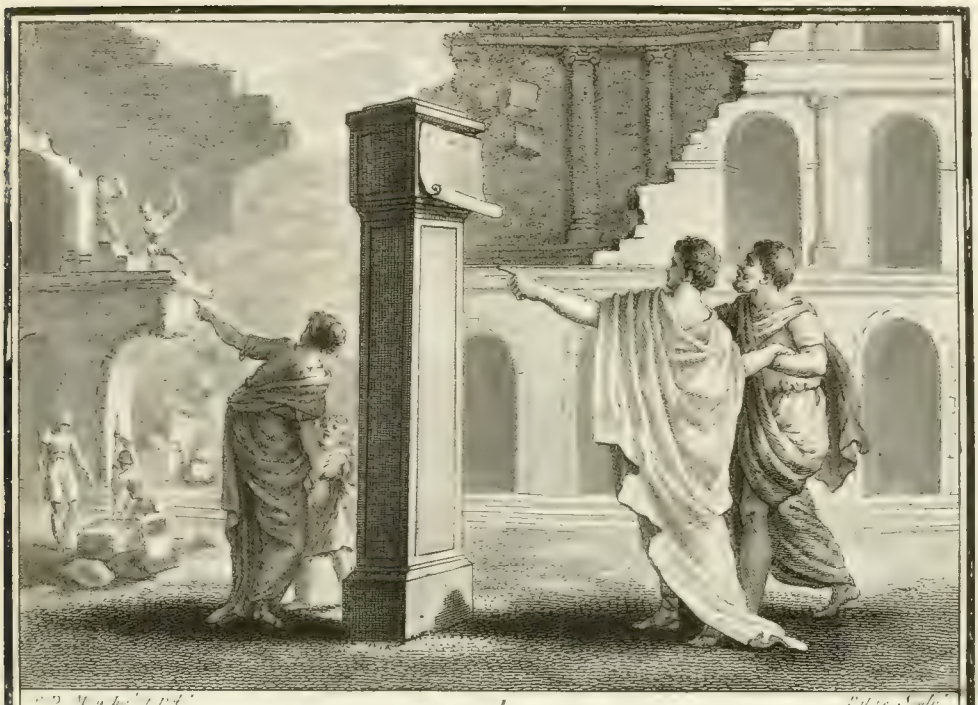
Formé par les leçons du sage Polybe, le jeune Scipion devenait de jour en jour le modele de toutes les vertus. Ennemi de ces plaisirs dangéreux qui enfantent la mollesse et la corruption, il joignait aux mœurs les plus pures une ame grande, généreuse et ce noble désintéressement qui releve l'éclat d'une haute fortune par un magnifique usage de ses dons.

Emilie, son Aïeule adoptive, lui avait laissé en mourant une riche succession. Il se hata de l'offrir à sa Mère Papiria, que Paul Emile avait répudiée, et qui réduite à une extrême médiocrité ne pouvait plus paraître avec la dignité convenable à son rang dans les assemblées et les cérémonies publiques.

Par sa qualité d'héritier il etait obligé de payer aux deux Villes de cette même Emilie une très forte somme d'Argent en trois termes différens. Il la paya toute entiere et sur le champ.

C'est par le même principe qu'après la mort de Paul Emile, il céda à Fabius son Frère, qui etoit moins riche que lui, tout ce qui lui revenait de la succession de leur Père; ce qui ne l'empêcha pas de partager les frais du Spectacle de Gladiateurs qui fut donné selon la coutume pour célébrer ses Obseques.

Enfin après la mort de sa Mère, il abandonna à ses Sœurs tous les présens qu'il lui avait faits, et il se rendit par là l'objet de l'admiration d'une Ville ou de tels sacrifices étaient inconnus déja depuis long-tems.



DEMOLITION D'UN THEATRE.

An de Rome 592.

Avec le goût des lettres croissait celui des Théâtres, ils étaient devenus un des objets les plus importans de l'administration publique, et les premiers Magistrats mettaient une partie de leur gloire à élever pour la représentation des Poëmes Dramatiques et la célébration des jeux, des Edifices dignes de la grandeur Romaine.

Jusqu'alors le Peuple avait assisté de bout aux Spectacles qui lui étaient donnés, les Censeurs Valerius Messala et C. Cassius voulurent signaler leur Magistrature en faisant construire un Théâtre ou les Spectateurs fussent assis. Cette nouveauté excita le zèle de quelques Sénateurs austères, qui ne virent dans un tel établissement qu'un moyen de détourner de plus en plus le Peuple de ses travaux et de l'accoutumer a une oisiveté dangéreuse. A peine les deux Censeurs furent-ils sortis de Charge que Scipion Nasica, le Fils de celui qui avait été jugé le plus vertueux des Romains entreprit de renverser leur ouvrage. La sévérité de ses mœurs, une profonde connaissance des lois, des talens oratoires lui donnaient un grand ascendant dans le Sénat. Il peint avec énergie les dangers qui pouvaient résulter pour les mœurs publiques de la facilité que le Peuple aurait d'assister par la suite aux Spectacles; il le représente livré a une honteuse indolence, et ne connaissant plus d'autre occupation que celle de repaître ses yeux de représentations vaines et souvent licentieuses. Il demande qu'elle digue on pourra désormais opposer à la corruption de la jeunesse et détermine enfin le Sénat à faire démolir le nouveau Théâtre qui était presque achevé.

Une telle sévérité paraîtra moins étonnante, si l'on pense que les Spectacles étant gratuits, ils devenaient par la même doublement attrayans pour le Peuple, et que c'était un des moyens dont les ambitieux se servaient avec le plus de succès pour briguer sa faveur et acheter ses suffrages.

TROISIEME GUERRE PUNIQUE.

An de Rome 606.

Tout ce qui pouvait porter quelque ombrage à la puissance Romaine était soumis ou vaincu; mais Carthage existait encore, et malgré l'état de faiblesse ou elle était réduite, elle inspirait de la terreur à son ambitieuse rivale. Soit crainte, soit orgueil, Rome avait depuis long-tems juré sa perte. Maîtresse d'une grande partie de l'Europe et de l'Asie, elle voyait dans la première Cité de l'Afrique le seul obstacle qui l'empêchat d'exercer un empire absolu sur l'Univers.

Un prétexte frivole lui suffit pour rompre la paix. Elle pouvait terminer le différend qui s'était élevé entre Carthage et Masinissa; elle profita de cette circonstance pour déclarer une guerre aussi injuste dans son principe que terrible dans ses résultats, puisque son objet était la ruine et la destruction de Carthage.

Celui qui dans le Sénat contribua le plus à cette entreprise, était Caton. Il représentait Carthage comme une Ville formidable et qui pouvait un jour porter encore la terreur en Italie. Comme il arrivait recemment de l'Afrique, il jetta au milieu du Sénat des Figues qu'il avait apportées de cette contrée: sachez, ajouta-t-il, qu'il n'y a que trois jours que ces fruits ont été cueillis; telle est la distance qui nous sépare de l'ennemi, et depuis ce tems, sur quelque affaire qu'on deliberat dans le Sénat, Caton ajoutait toujours; et je conclus qu'il faut détruire Carthage.

Cette opinion était fortement combattue par Scipion Nasica. Il pensait que l'existence de Carthage était nécessaire au bonheur de Rome elle-même; que la crainte qu'elle inspirait était une terreur salutaire qui ne pouvait qu'entretenir l'émulation de la vertu, et qu'enlever à Rome sa rivale, c'était la plonger dans une sécurité funeste qui entrainerait un jour la ruine de la liberté. La suite n'a que trop verifié ces prédictions; mais la haine des Romains l'emporta sur la sagesse de cet illustre Senateur et la guerre contre Carthage fut enfin résolue.

DESTRUCTION DE CARTHAGE.

An de Rome 606.

A peine cette nouvelle fut-elle parvenue à Carthage, qu'elle jetta la consternation dans tous les esprits. Les Habitans n'oublierent rien pour fléchir les Romains, si ces derniers eussent été capables de se laisser fléchir. Par une lacheté impardonnable, le Sénat exige que les Carthaginois lui livrent l'élite de leur jeunesse et toutes leurs armes. Ces ordres sont exécutés sur le champ, et lorsque toutes leurs forces leur furent ravies; on leur déclara qu'ils eussent à sortir de Carthage dont la destruction était résolue. Carthage elle même, dont les Romains exagerent sans cesse la mauvaise foi, donna-t-elle jamais un exemple aussi odieux de perfidie ?

La fureur et l'indignation reveillent le courage des Carthaginois. Ils jurent de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, et cette Ville affaiblie, désarmée soutient pendant deux ans les efforts de ses féroces et implacables ennemis.

Mais enfin le moment fatal est arrivé. Héritier d'un nom funeste à Carthage, le jeune Scipion est nommé Consul, quoiqu'il n'eut pas l'age requis par la loi, et il est chargé de réduire cette grande et immense Cité, qui prête à s'écrouler épouvantait encore les Romains, il eut cependant à lutter pendant plus d'une année contre un Peuple dont le désespoir paraissait chaque jour accroitre les forces, et ce ne fut qu'en publiant une amnistie qu'il parvint à abréger un siège aussi long que meurtrier. Plus de cinquante mille personnes sortirent de la Ville, de ce nombre fut Asdrubal Général des Carthaginois, il vint se jetter aux pieds de Scipion, tenant une branche d'Olivier à la main. Scipion le montre aussi-tôt aux transfuges, qui n'ayant point de pardon à espérer, s'étaient retirés dans le Temple d'Esculape, résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Parmi ces derniers se trouvaient la Femme et les Enfans d'Asdrubal. Cette intrépide Carthaginoise se pare aussitôt de ses plus riches habits, fait mettre le feu au Temple et tenant ses deux enfans par la main elle se présente à la vue de Scipion, charge son lache époux d'imprécations, égorge ses enfans, les jette dans les flammes et s'y précipite elle-même. Tous les transfuges imiterent son exemple.

Les Romains ne trouvant plus de resistance, entrerent dans la Ville qui fut livrée au pillage et détruite de fond en comble. Scipion ne put refuser des larmes au sort d'une Ville puissante, qui par ses richesses et l'étendue de sa domination peut-être comparée aux plus grands Empires de l'Univers.

HUMANITÉ DE MÉTELLUS.

An de Rome 609.

Tandis que Scipion effrayait le monde entier par la ruine de Carthage, Mummius ajoutait à la terreur universelle en réduisant Corinthe en cendres. L'orgueil du Sénat crut devoir donner cet exemple terrible aux Nations qui apporteraient la moindre résistance à ses volontés. Capitale de la ligue Achéenne, Corinthe avait osé se mesurer avec Rome; elle avait insulté ses Ambassadeurs; elle succomba bientôt sous les coups d'un ennemi qu'elle n'avait pas craint d'irriter, et devint la proie des flammes. Les nombreux Monumens des Arts qu'elle possédait dans son sein enrichirent le triomphe de Mummius qui n'en connaissait pas le prix, et firent l'ornement des Edifices publics de Rome et de plusieurs Villes d'Italie.

Cependant au milieu de la crainte qu'inspirait alors le nom Romain, une Nation luttait avec succès contre cette formidable puissance. C'était l'Espagne. Défaite et victorieuse tour à tour, les pertes même qu'elle éprouvait, semblaient redoubler son audace et renouveller son énergie. Souvent elle força les Généraux Romains à la paix, ou se vengea par des défaites sanglantes de leurs crimes et de leur perfidie. plusieurs d'entre-eux en effet n'étaient que des monstres d'avarice et de cruauté. Tels parurent sur-tout Lucullus et Galba, qui firent égorger par la plus noire et la plus lache trahison, l'un vingt et l'autre trente mille Hommes qui s'étaient livrés à eux sur la foi des traités

Un trait d'humanité perce à travers ces scenes d'horreur et de sang. Metellus assiegeait la Ville de Négobrige. les habitans se voyant près d'être forcés, s'aviserent de mettre sur la brèche les enfans de Rhétogene, illustre Celtibérien qui avait quitté ses Compatriotes pour s'attacher aux Romains. Le Père n'était point arrêté par la vue du danger et de la mort de ses Enfans, et il pressait le Général de donner l'assaut. Métellus s'y refusa et aima mieux renoncer à une conquête assurée, que de faire périr d'innocentes victimes.

OBSEQUES DE VIRIATHUS.

An de Rome 612.

L'Ennemi le plus formidable que les Romains eussent à combattre en Espagne, était Viriathus, chef des Lusitaniens. Echappé au carnage que Galba avait fait faire de ses Concitoyens, Il ne s'occupa plus que des moyens de les venger. Fils d'un Berger, n'ayant lui même long-tems vecu que des fruits de la chasse, il rassemble autour de lui quelques Hommes déterminés et fixe autant par son habileté que par son courage la victoire sous ses Drapeaux. Redoutable jusque dans ses défaites, il força les Romains à conclure la paix avec lui. le traité portait qu'il y aurait paix et amitié entre le Peuple Romain et Viriathus et que chacun conserverait ce qu'il possédait actuellement.

Une paix aussi honteuse ne pouvait être que simulée de la part des Romains. Aussi fut-elle rompue dès l'année suivante sans respect pour la foi des sermens. Cépion cherche à surprendre Viriathus qui sçut échapper aux pièges qu'on lui avait tendus. Désespérant de se rendre maître de sa personne, le Consul n'eut pas honte de recourir aux plus exécrables moyens. Il gagne par argent et par promesses deux Officiers de Viriathus, qui l'égorgent dans sa tente.

A la nouvelle de cet attentat, tout le Camp des Lusitaniens retentit de cris et de gémissemens. Ils déploraient le sort de leur Général et leur propre malheur. Ils regrettaient sur-tout de ne pouvoir connaître les auteurs du crime et de ne pouvoir se consoler en exerçant sur eux une juste vengeance. Le visage couvert de larmes, ils lui rendirent les derniers devoirs avec toute la magnificence dont ils étaient capables. ils placèrent son corps sur un Bucher très élevé, ou ils le brulèrent après avoir immolé un grand nombre de victimes. Les Troupes firent plusieurs fois le tour du Bucher, en chantant les louanges du mort. Ils recueillirent ensuite ses cendres qu'ils enfermerent dans un tombeau et ils terminerent enfin cette lugubre cérémonie par un combat de deux cens couples de Gladiateurs.

MANCINUS LIVRÉ AUX NUMANTINS.

An de Rome 616.

La mort de Viriathus lachement assassiné mit le comble à l'indignation de l'Espagne contre les Romains. A la tête des Etats confédérés était Numance, la plus forte et la plus importante Ville de ces Contrées. Ce fût aussi contre elle que les Romains dirigèrent tous leurs efforts. Mais à la honte d'un grand nombre de défaites, ils ne firent qu'ajouter celle de la violation de tous les traités. Q. Pompée, le premier Consul de ce nom, Popilius et Mancinus virent successivement échouer leurs armes autour des murs de cette Ville. Le premier ne rougit pas de nier le traité qu'il avait fait avec les Numantins, et le Sénat eut la bassesse de déclarer qu'il n'en avait été fait aucun.

Il fut impossible de jetter également un voile odieux sur celui que Mancinus avait été forcé de conclure. Mais le Sénat refusa de le ratifier malgré les sermens solemnels qui semblaient en garantir l'authenticité. Les Romains crurent l'éluder en livrant Mancinus tout nû pieds et mains liés aux Numantins. Mais ceux-ci, à l'exemple des Samnites, refûserent de le recevoir, en disant que le supplice d'un seul ne pouvait expier la violation de la foi publique.

Honteux de toutes les défaites qu'ils ne cessaient d'essuyer, les Romains se déterminerent enfin au parti qu'ils auraient du prendre depuis long-tems; ce fut de choisir un Général capable par son mérite et ses talens de réparer l'honneur de la République. Le destructeur de Carthage parut le seul en état de terminer la guerre de Numance. Scipion fut donc nommé Consul, et envoyé en Espagne. Ce n'est qu'en réduisant Numance par la famine qu'il s'en rendit maître au bout de quinze mois. Les Numantins soutinrent jusqu'au dernier moment le courage qu'ils avaient montré durant le cours de cette guerre beaucoup plus glorieuse pour eux que pour leurs vainqueurs. La plupart ne voulurent pas survivre à leur liberté. Ils se donnerent réciproquement la mort, et le dernier d'entre-eux Rhétogènes, ayant mis le feu au plus beau quartier de la Ville, termina ses jours en se précipitant dans les flammes.

Numance subit le sort de Carthage, et fut rasée de fond en comble.

EDUCATION DU JEUNE CATON.

An de Rome 600.

Au milieu de l'horreur qu'inspirent les forfaits des Généraux Romains et la destruction des plus florissantes Cités, l'imagination se repose avec plaisir sur un tableau aussi doux que touchant. Caton n'avait qu'un Fils. Pénétré de la sainteté et de l'étendue des devoirs que lui imposait le titre de Père, il ne confia a personne le soin de son éducation ; et malgré le fardeau des premières dignités qu'il avait à remplir, il se chargea lui même de former son cœur à la vertu, son esprit aux arts et aux sciences, et son corps à tous les exercices qui pouvaient le fortifier. Ce fut lui qui lui apprit à lancer un javelot, a monter à cheval, a supporter le froid et le chaud et a traverser le Tibre à la nage dans les endroits les plus rapides. Il avait composé pour lui l'histoire de son Pays, et l'avait écrite de sa main en gros caractères, pour lui en faciliter la lecture dès sa première jeunesse.

Caton se voyait renaître dans ce Fils vertueux, lorsque la mort le ravit à sa tendresse. Une perte aussi cruelle l'affecta vivement, mais il sut la supporter avec tout le courage d'un vrai Philosophe et n'en perdit pas un seul moment de son application aux affaires publiques. Il fit à son Fils des funérailles simples et modestes, et se montra dans cette circonstance, comme dans tout le reste de sa conduite, ennemi d'une vaine pompe et des dépenses fastueuses qui n'ont aucun but d'utilité publique. Cependant les titres les plus imposans se trouvaient réunis dans la personne du jeune Caton. Déja honoré de la prêture, Fils d'un Père élevé aux plus glorieux emplois de l'État, il avait épousé la Fille de Paul-Emile, Tertia, sœur du second Scipion l'Africain, dont il eut des Enfans qui perpétuerent les vertus de ces deux illustres familles.

CENSURE DE SCIPION.

An de Rome 610.

Les vertus de Scipion lui avaient mérité la dignité de Censeur. convaincu que les vices étaient les ennemis les plus formidables que Rome eut à combattre, il dirigea tous ses efforts contre la dépravation des mœurs publiques, qu'il prévoyait devoir entraîner bientôt la ruine de la liberté, mais il ne put en triompher avec autant de succès qu'il l'avait fait de Carthage et de Numance.

Le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets était la faiblesse de Mummius son Collegue. Loin de seconder la sévérité de Scipion dans l'examen de la conduite des Sénateurs, des Chevaliers et du Peuple, il la rendait inutile, en réhabilitant, quand il le pouvait, tous ceux que son Collegue avait notés. Scipion ne put s'empêcher d'exprimer sa douleur a ce sujet, et il dit un jour en pleine assemblée du Peuple, qu'il aurait exercé la Censure d'une maniere digne de la majesté Romaine, si on ne lui eut point donné de Collegue, ou si on lui en eut donné un. Quelque zélé que fut Scipion pour la réforme des mœurs, il n'en craignait pas moins de s'écarter même envers les coupables des principes rigoureux de la justice. Dans la revue des Chevaliers, C. Licinius Sacerdos s'étant présenté devant lui, le Censeur l'accusa de s'être parjuré et dit qu'il servirait de témoin, si quelqu'un voulait l'accuser. Personne ne se présenta. Je ne vous noterai point, reprit alors Scipion, afin qu'il ne soit pas dit que j'aie fait à votre égard les fonctions d'accusateur, de juge et de temoin.

Un des traits les plus remarquables de la Censure de Scipion, est le changement qu'il introduisit dans la formule des prieres qu'on adressait aux Dieux à la cloture de chaque Lustre. Jusqu'alors on leur avait demandé d'augmenter la puissance du Peuple Romain. « Notre puissance, dit Scipion, est assez grande; tout ce que nous devons demander aux Dieux, c'est qu'ils la conservent dans le même état. » Cette formule fut adoptée sur le champ et fut toujours employée par la suite.

Heureux les Romains, si leur ambition ne l'eut pas rendue vaine et illusoire.!

GUERRE DES ESCLAVES.

An de Rome 618.

Depuis la fin de la seconde guerre punique, la Sicile jouissait d'une profonde tranquilité. A l'ombre de la paix, elle s'appliquait uniquement à la culture des Terres et au commerce des blés qui faisait toute sa richesse. Aussi Caton l'appellait-il le grenier de la République et la nourrice du Peuple Romain. Mais a côté de cette heureuse opulence existait une plaie terrible et cruelle. Possédées par un petit nombre de riches propriétaires, les Terres étaient cultivées par une multitude immense d'Esclaves. L'humanité faisait un devoir de les traiter avec douceur, la politique un besoin. Mais pour prix de leur liberté et de leurs travaux, leurs impitoyables maîtres exerçaient sur eux les traitemens les plus barbares. Réduits pour leur nourriture à une condition pire que celle des bêtes de somme, toute plainte leur était interdite, et au moindre murmure, on les déchirait a coups de fouets, on les faisait expirer au milieu des plus cruels tourmens.

Le désespoir leur mit enfin les armes à la main. Ils choisissent pour chef un d'entre-eux nommé Ennus, et jurent d'exterminer ces hommes féroces pour qui ils étaient moins que de vils troupeaux.

La conjuration éclata par la maison de Démophile. il était le plus riche et le plus cruel des habitans d'Enna. Les Esclaves s'emparent de lui, ainsi que de sa femme et de sa fille, le chargent de chaines, le conduisent au lieu de leur assemblée instruisent son procès et le massacrent sur le champ. Ils livrent ensuite sa femme à leurs épouses, qui après avoir exercé sur elle leurs fureurs, la précipiterent du haut d'un rocher.

La fille de Démophile échappa à la mort. Son salut fut le prix de sa douceur et de son humanité. Gémissant en secret des barbaries de ses parens, elle consolait les malheureux Esclaves, et adoucissait leur sort, en leur portant elle même la nourriture dans les cachots affreux, ou ils étaient plongés. Pleins de reconnaissance et justes au milieu même des excès de leur vengeance, les Esclaves surent la respecter; ils lui rendirent toute sorte d'honneurs, et la firent conduire en sureté chez des Parens qu'elle avait à Catanne. Tant est puissant sur tous les cœurs l'empire de la bonté et de la vertu!

FIN DE LA GUERRE DES ESCLAVES.

An de Rome 620

Réunis de toutes les parties de la Sicile, les Esclaves formerent bientôt une Armée considérable, partout ils portent la terreur et la désolation et exercent les cruautés les plus inouies. Plusieurs Généraux Romains envoyés contre eux furent successivement défaits et taillés en pièces, et ce ne fut qu'au bout de deux ans que le Consul Aquilius parvint à exterminer ces redoutables ennemis, auxquels il n'avait manqué qu'une conduite plus mesurée pour rendre leur cause plus juste.

Mais rien n'égale la barbarie avec laquelle ils traitaient tous ceux qui tombaient entre leurs mains, les prisonniers de guerre eux-mêmes, auquels ils coupaient les bras et qu'ils mutilaient de la manière la plus horrible. Ils ne faisaient grace surtout a aucun propriétaire, et ils les immolaient tous sans pitié.

Un jeune homme, nommé Gorgus, fils d'un riche habitant de Murgantia, étant sorti pour aller à la chasse, apperçut une troupe de ces brigands qui venait à lui. Il se met aussitôt à fuir vers la Ville; mais comme il était à pied, il ne pouvait espérer d'échapper à l'ennemi. Dans ce moment arrive son père, qui était à cheval. Il en descend et veut y faire monter son fils. Celui-ci ne peut se résoudre à sauver sa vie en livrant son père à la mort. Tous deux se combattent, se pressent avec larmes; mais, tandis qu'ils emploient l'un envers l'autre de tendres et inutiles instances, les brigands arrivent et massacrent ensemble le père et le fils.

Délivrée du fléau de cette guerre terrible, la Sicile recouvra bientôt sa première prospérité. Mais ses trésors, en excitant la cupidité des Romains, la rendirent souvent la proie d'autres brigands, qui sous le nom de Préteurs ou de Gouverneurs Prodiguerent son sang et s'enrichirent de ses dépouilles.

S. de Marne inv. et del. — Baquoy sculp.

TIBERIUS GRACCHUS TRIBUN DU PEUPLE.

An de Rome 619.

Victorieuse de tous ses ennemis extérieurs, Rome n'avait plus a craindre qu'elle même. Mais bientôt livrée à la fureur des factions, elle ne tarda pas à se déchirer de ses propres mains. A mesure que sa tyrannie pésait sur l'univers, elle se plongeait dans la corruption et se précipitait vers la ruine de sa liberté. Avec les murs de Carthage et de Numance s'étaient écroulées ses antiques vertus. L'avarice et l'orgueil présiderent au Sénat, et le Peuple avili par la débauche et la misère offrait au premier ambitieux qui pouvait acheter ses suffrages des ames faciles à séduire et des mains promptes à recevoir des chaînes.

Toute la force publique résidait dans le Sénat, parce qu'il possédait toutes les richesses. Ces richesses étaient le fruit de longues usurpations. Envain une loi salutaire, la loi Licinia, avait fixé à 500. arpens le maximum des possessions Territoriales pour chaque Citoyen; La cupidité individuelle avait trouvé le moyen de l'éluder; et les Terres conquises, qui dans le principe devaient faire partie du domaine de l'Etat, ou être partagées également entre tous, étaient devenues la proie d'un petit nombre de riches propriétaires.

Ce n'était qu'avec un dépit secret, que le Peuple se voyait frustré de la portion de biens qui dans l'origine avait pu lui appartenir légitimement, mais que l'intrigue et la violence lui avaient arrachée par les voies les plus odieuses. Ses vœux appelaient depuis longtems un vengeur. Mais l'exemple des Cassius et des Manlius effrayait quiconque eut voulu les imiter. Tiberius Gracchus osa tenter cette dangereuse entreprise.

Irrité contre le Sénat qui avait cassé le traité conclu entre Mancinus et les Numantins, traité que lui même avait rédigé en qualité de Questeur de cet infortuné Consul, il crut voir dans la charge de Tribun du Peuple un moyen de venger l'affront qu'il avait partagé avec son Général. Il brigue cette Magistrature et l'obtient.

Aussitôt une foule d'écrits affichés contre les murailles, sur les portiques et sur les tombeaux l'invitent à prendre la défense du Peuple contre ces riches impitoyables dont le luxe était une insulte à la justice, aux lois et à la misère publique. Sa mère elle même, Cornelie, enflamme son génie ambitieux. Les Romains, disait-elle à ses deux fils, ne m'appelent que la belle mère de Scipion, ne m'appeleront-ils jamais la mère des Gracques ?

Tant de motifs étaient plus que suffisans pour déterminer Tiberius Gracchus à prendre en main les intérêts du Peuple. Il propose de rétablir la loi Licinia, et de distribuer aux pauvres Citoyens les Terres qui excédaient la quantité qu'elle avait prescrite pour chaque individu.

TIBERIUS GRACCHUS FERME LE TEMPLE DE SATURNE

An de Rome 619.

Une telle proposition devint le signal de la discorde et des plus vives dissentions. Rome se trouva aussitôt divisée en deux partis qu'animaient des intérêts opposés, et que chacun d'eux était déterminé à défendre jusqu'à la dernière extrémité. Gracchus, la loi à la main, semblait plaider la cause de la justice et de l'humanité. Son éloquence douce et forte tout à la fois subjuguait les uns et terrassait les autres. Le droit de prescription, le bouleversement des fortunes et le désastre d'une foule de familles, tels étaient les motifs sur les quels les Riches et les Grands fondaient leur opposition. Mais le Peuple excité par l'espérance d'un sort plus heureux rejettait avec dédain toutes ces considérations, et applaudissait avec enthousiasme aux discours de son Tribun.

La loi était sur le point d'être portée, lorsque les Grands eurent recours au seul moyen qui leur restait de détourner l'orage dont ils étaient menacés. Ils gagnent un des Collègues de Gracchus et l'engagent à s'opposer à la loi. L'opposition d'un seul Tribun suffisait pour tout arrêter, et il n'avait qu'à prononcer ce seul mot Veto. *C'est ce que fit Octavius. Furieux de voir échouer ses projets, Tibérius reproduisit sa loi sous une autre forme. Dans la première on accordait une indemnité aux anciens propriétaires; dans la seconde il n'en était accordé aucune. Tous ceux qui possédaient plus de Terres que ne le permettaient les lois anciennes, étaient tenus de les quitter sur le Champ.*

Envain Tibérius fit tous ses efforts pour détacher Octavius du parti des Grands, celui-ci persista avec plus d'opiniâtreté que jamais dans son opposition. Alors Gracchus pour ébranler la constance de ses adversaires, rendit une ordonnance par laquelle il était défendu à tous les Magistrats de faire aucun exercice de leurs Charges, jusqu'à ce que le Peuple eut délibéré sur la loi. Il ferma même les portes du Temple de Saturne, ou était le trésor public, y apposa son Sceau, afin que les Questeurs n'en pusent rien tirer, ni rien y porter, et il condamna à de fortes amendes tous ceux qui refuseraient de se soumettre à cette ordonnance. Dans la crainte d'encourir cette peine, tous les Magistrats abandonnerent leur ministère et cesserent toutes leurs fonctions. tant était redoutable alors la puissance Tribunicienne! Mais combien ne pouvait-elle pas devenir dangereuse dans une ame livrée à tous les transports de l'ambition et de la vengeance?

S. de Mirys inv. et del. Baquoy sculp.

TIBERIUS FAIT ARRACHER OCTAVIUS DE LA TRIBUNE
An de Rome 619.

Quelque juste que pût être dans le principe la cause de Tibérius, elle le devenait beaucoup moins par les actes d'autorité arbitraire qu'il se permettait pour la soutenir. Il mit le comble à la violence, en faisant destituer celui de ses Collegues qui s'opposait à ses projets. Fatigué de la résistance d'Octavius, il lui avait proposé, comme le seul moyen de terminer leurs débats, de renoncer l'un ou l'autre à leur Charge, et de faire décider par le Peuple qui des deux serait exclus. Le piège était trop grossier pour tromper Octavius. Il rejette la propositon. « Eh-bien, reprit Tibérius, le Peuple décidera si un Tribun qui s'oppose opiniatrement à ses intérêts, doit demeurer revêtu d'une charge qu'il n'a reçue que pour le protéger. »

Dès le lendemain Tibérius propose au Peuple la destitution d'Octavius. Déja dix-sept Tribus sur trente-cinq avaient voté pour la déposition. Tibérius fait de nouveaux efforts auprès de son Collegue pour le fléchir. Octavius demeure inébranlable, et le Peuple prononce la destitution. Tibérius le fait aussitôt arracher de la Tribune par un de ses affranchis, et ce ne fut qu'avec peine qu'Octavius se déroba à la fureur du Peuple.

Rien ne s'opposait plus au triomphe de Tibérius, et la loi fut portée sur le champ. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Chargé de la haine des grands, Gracchus avait encore indisposé beaucoup de ses partisans par la violence dont il avait usé envers un Magistrat que la loi rendait inviolable. Son courage l'abandonnait de jour en jour, et il ne prévoyait de salut pour lui qu'en se faisant continuer Tribun. Il n'oublie rien pour toucher le Peuple et l'intéresser en sa faveur. Tantôt il proposait des lois nouvelles qui tendaient à augmenter sa puissance et a diminuer celle du Sénat; tantôt il paraissait en public revêtu d'habits de deuil et tenant ses enfants par la main pour les mettre sous la protection du Peuple.

Mais enfin le jour de l'élection des Tribuns fut celui de sa perte. Un geste qu'il fait en portant la main à sa tête pour annoncer au Peuple, dont il ne pouvait se faire entendre, le danger qui le menaçait, est interprété par la malveillance comme un desir de ceindre le Diadême. Scipion Nasica à la tête des Sénateurs et d'une foule de Cliens s'écrie que le moment est venu d'immoler le tyran. Il dissipe les partisans de Tiberius, et ce Tribun accablé par le nombre expire victime de son ambition et de son excessive popularité.

S. de Marys inv. et del. Duguay sculp.

FUREUR DU TRIBUN ATINIUS CONTRE METELLUS.

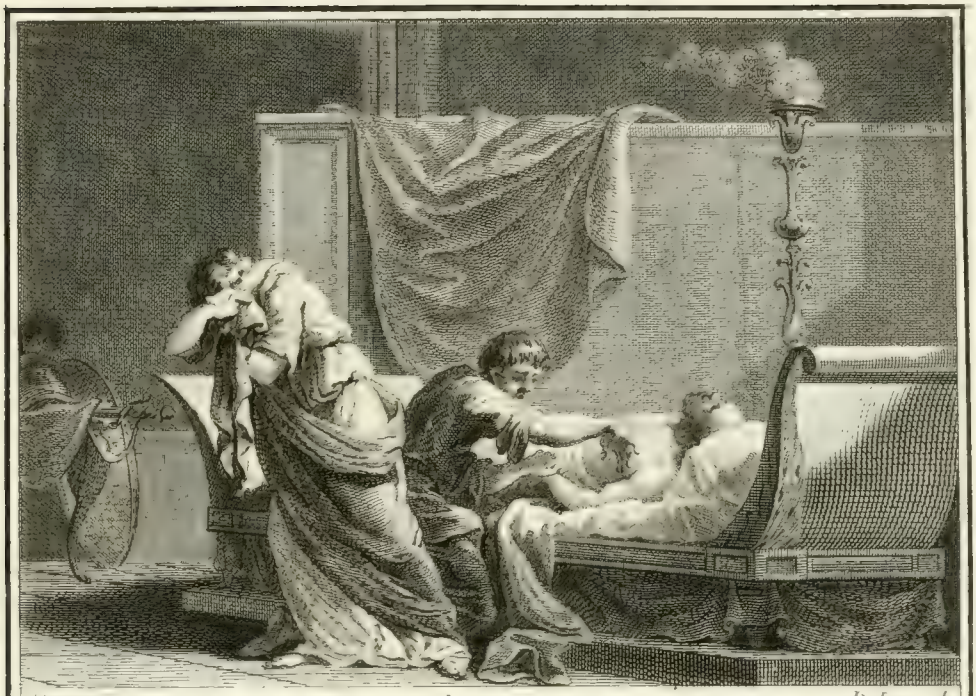
An de Rome 622.

Peu contens d'avoir immolé à leur vengeance Tibérius et plus de trois cents de ses partisans, les Sénateurs exercerent leurs cruautés jusque sur ses malheureux restes. On refusa à Caius son frère la consolation de lui rendre les derniers devoirs, et son corps fut jetté dans le Tybre avec les cadavres de tous ceux qui avaient péri dans cette funeste journée. On poursuivit ses amis. les uns furent bannis et les autres mis à mort sans aucune forme de procès.

C'était pour la première fois, depuis l'établissement de la République, que la Place publique avait été souillée du sang des Citoyens armés les uns contre les autres; funeste exemple qui n'a été renouvellé que trop souvent dans la suite! La sagesse et la modération firent place à toutes les fureurs des factions, et ce ne fut qu'en s'opprimant mutuellement que le Peuple et le Sénat chercherent à exercer leur pouvoir, c'était moins pour servir l'Etat, que pour satisfaire leurs haines personnelles que les premiers Magistrats faisaient usage des droits et de l'autorité attachés à leurs dignités.

Metellus avait été élevé à la Censure. Il avait exclu du Sénat C. Atinius Tribun du Peuple. Aveuglé par l'amour de la vengeance, ce Tribun choisit le moment ou Metellus passait par la Place publique qui se trouvait déserte à cause de la grande chaleur du jour; il le fait saisir et ordonne qu'il soit conduit à la Roche Tarpéienne pour en être précipité. Les fils de Metellus volent au secours de leur Père, sans pouvoir empêcher cette violence. Ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à trouver un autre Tribun, qui prit Metellus sous sa protection et le sauva des fureurs de son Collegue.

Quel Gouvernement que celui ou de semblables excès pouvaient se commettre et demeuraient impunis!



De Launay f.

SCIPION TROUVÉ MORT DANS SON LIT.

An de Rome 623.

La mort de Tibérius n'avait pas eteint l'incendie qu'il avait allumé. Le Peuple revenu de la terreur, dont il avait été d'abord frappé, ne respirait que la vengeance. Le Sénat pour l'appaiser parut se prêter à l'exécution de la loi, et il laissa exiler ceux qui avaient le plus contribué à la perte de ce jeune et malheureux Tribun.

Le frère de Tibérius, Caius Gracchus avait d'abord cédé à l'orage et s'était éloigné de Rome. Mais il était rappelé par les veux du Peuple qui voyait en lui le digne successeur du Magistrat qu'il pleurait. Quelque terrible que fût pour Caius l'exemple de son frère, il n'hésita pas à marcher sur ses traces. Et il embrassa ouvertement la cause du Peuple contre le Sénat.

Le vainqueur de Carthage et de Numance, Scipion était depuis peu de retour à Rome. Quoique beau-frère de Tibérius dont il avait épousé la sœur, il s'était fortement prononcé contre ses entreprises, et avait même approuvé publiquement sa mort. Plus son nom et ses exploits étaient éclatans, plus il devenait redoutable aux partisans de la cause populaire, et les chefs de cette faction étaient ses plus proches parens.

Bientôt il fut en butte aux déclamations et aux invectives des Orateurs Demagogues. Caius porta l'audace jusqu'à dire en pleine assemblée que Scipion était un tyran dont il fallait se défaire. Insulté par Fulvius l'un des trois Commissaires nommés pour procéder au partage des Terres, ce grand Homme avait témoigné quelques craintes sur les dangers qui menaçaient sa vie. Les Citoyens les plus distingués se réunissent autour de lui et le reconduisent comme en triomphe; mais ce triomphe n'était qu'une espèce d'honneurs funebres. Le lendemain Scipion fut trouvé mort dans son lit.

On ne douta pas que cet évenement ne fût l'ouvrage de sa famille, c'est-à-dire de Cornelie sa belle-mère, de Sempronia sa femme et de Caius Gracchus son beau-frère, et ce fut la crainte de trouver des coupables dans ceux qui lui étaient les plus chers, qui empêcha le Peuple de faire faire aucunes recherches contre les auteurs de cette mort subite et extraordinaire.

S. de Mirys inv. et del. Baquoy sculp.

HOMMAGE RENDU A SCIPION PAR METELLUS.

An de Rome 623.

Un attentat aussi horrible, commis envers le plus grand homme peut-être que Rome ait produit, plongea cette Ville dans une morne consternation. Les Soldats pleuraient un Général qui les avait toujours conduits à la victoire; les Sénateurs la gloire et l'ornement de leur ordre, et les bons Citoyens le modèle de toutes les vertus publiques et particulieres. Né avec les plus heureuses dispositions, Scipion les avait perfectionnées par la culture des lettres et des arts. Son génie avide de s'instruire embrassait tous les genres de connaissances qui constituent le guerrier illustre et le grand homme d'Etat. Son éloquence grave et majestueuse commandait le respect et imposait à tous les esprits. Par tout ou il paraissait, à la tête des Armées, au milieu du Sénat ou de la Place publique, il exerçait cette supériorité qui est le fruit des qualités les plus eminentes. L'intérieur de sa Maison était comme le Temple des mœurs et des vertus. De la dignité sans faste, de la générosité sans profusion, des gouts purs et délicats, une société composée de l'élite des hommes les plus distingués par leur mérite et leurs talens, une probité sans tache, une vie enfin remplie d'actions sublimes ou de traits intéressans, tels étaient les titres qui lui avaient mérité l'estime de ses Concitoyens et l'admiration des Nations étrangeres. Ses ennemis eux-mêmes, si l'on excepte ceux qu'aveuglait la fureur de l'esprit de parti donnerent des larmes à sa mort. Q. Metellus Macedonicus, quoique toujours opposé à Scipion, voulut que ses fils assistassent à ses funerailles: allez leur dit-il mes Enfans: vous ne verrez jamais les Obsèques d'un plus grand Homme, ni d'un meilleur Citoyen.

CAIUS GRACCHUS TRIBUN DU PEUPLE
An de Rome 628.

Un calme de plusieurs années suivit la mort de Scipion : mais ce calme était le prélude de nouveaux orages. L'image d'un frère assassiné poursuivait sans cesse Caius-Gracchus, et s'il s'était condamné pendant quelque tems au silence de la retraite, ce n'était que pour mieux assurer sa vengeance.

Il se montre enfin au grand jour, et déploie aussitôt les talens les plus distingués. Idole du Peuple qui voyait reparaître en lui le génie et l'éloquence de Tibérius, Caius devint l'objet des inquiétudes et des allarmes du Sénat. Malgré les efforts de ce Corps ambitieux il obtient la dignité de Tribun, et ne consultant plus que la tendresse fraternelle, et sa haine contre les riches et les grands, il ne cesse de faire retentir la Tribune des accens de la douleur et de l'indignation.

Uniquement occupé d'avilir le Sénat il propose chaque jour et fait passer une foule de lois qui transportaient au Peuple la suprême puissance. Une des plus désastreuses pour cette illustre Compagnie, fut celle qui lui enlevait le pouvoir Judiciaire pour en revêtir l'ordre des Chevaliers. Fier de cette victoire, Caius se vanta publiquement d'avoir anéanti l'autorité du Sénat, et pour lui témoigner lui même ouvertement sa haine ou son mépris, il affecta en parlant en public de lui tourner le dos et d'adresser toujours la parole du côté ou se tenait le Peuple.

Cependant son génie actif n'oubliait aucun des moyens qui pouvaient lui gagner plus directement la faveur populaire. Il renouvella la loi de son frère pour le partage des Terres, ordonna qu'on fournirait aux Soldats des habits sans rien retrancher de leur solde, et qu'il serait distribué chaque mois aux pauvres Citoyens une certaine quantité de blé presque gratuitement. D'un autre côté il fesait construire des Greniers publics, et des grands Chemins, aussi agréables que commodes, il envoyait des Colonies dans différentes Contrées, et semblait élever un empire d'autant plus puissant, qu'il était fondé sur l'amour et la reconnaissance.

LICINIA EXHORTE CAIUS A POURVOIR A SA SURETÉ.

An de Rome 631.

Plus le crédit de Caius était énorme, plus il lui devenait difficile de le conserver. Une conduite mesurée pouvait seule le garantir des dangers qui l'environnaient, mais son caractère ardent, impétueux lui fermait les yeux sur l'abîme prêt à s'ouvrir sous ses pas. Continué tribun une seconde fois il crut pouvoir braver plus impunément que jamais l'autorité du Sénat, mais la politique adroite de ce Corps sut bientôt lui ravir une partie de sa popularité. Drusus Collègue et rival de Caius, fut l'instrument dont il se servit pour arriver à ce but. Aussitôt que Caius proposait une loi favorable au Peuple, Drusus de concert avec le Sénat, en proposait une plus favorable encore et atténuait par là le mérite du bienfait de Caius.

Une démarche imprudente fit perdre encore à Gracchus une partie de son crédit, il avait fait décréter par le Peuple qu'il serait envoyé une Colonie à Carthage, et il se chargea lui même de l'y conduire. Drusus profita de son absence pour le rendre de plus en plus suspect à tous les gens de bien. A son retour, Caius trouva les esprits tellement changés, qu'il vit élever au Consulat son plus cruel ennemi, Opimius, et que lui-même ne put parvenir, comme il s'en était flatté, à un troisième Tribunat.

A peine Opimius fut-il entré en fonction, qu'il entreprit de faire casser la plupart des lois portées par Caius, celle surtout qui avait établi une Colonie à Carthage, excité par ses partisans, à la tête des quels on remarquait un certain Fulvius, personnage violent et factieux, Caius qui n'était plus qu'un simple particulier, résolut de s'y opposer par la force. Dès que le Sénat fut instruit de ses projets, il donne au Consul plein pouvoir de comprimer les entreprises de Gracchus et de ses complices. Ceux-ci persistent dans leur résolution, et se disposent à s'emparer du Mont Aventin. Caius cependant refusa de prendre les armes. Au moment où il sortait de chez lui, Licinia son épouse fit ses efforts pour le retenir, et le conjura au nom de sa tendresse et de ses enfans de ne pas s'exposer aux dangers qui le menaçaient. Caius cherche à s'échapper de ses bras; elle veut saisir sa robe; mais au moment qu'elle s'avance vers lui, elle tombe évanouie sans voix et sans sentiment; déjà Caius est loin d'elle, emportant dans son cœur les plus noirs présages.

FIN TRAGIQUE DE CAIUS

An de Rome 631.

Le refus qu'avait fait Caius de s'armer, annonçait assez que ce n'était qu'à regret qu'il voyait ses Concitoyens prêts d'en venir aux mains et de s'égorger les uns les autres. Il n'oublia même rien pour terminer cette funeste querelle, et sur la sommation que lui fit faire le Consul Opimius de se soumettre entierement aux ordres du Sénat, il était sur le point d'obéir sans la résistance opiniatre de Fulvius. Bientôt le combat s'engage, et le parti Plébéien est mis sur le champ en déroute. Fulvius qui en était le Chef fut tué avec l'aîné de ses fils dans un bain, ou il s'était réfugié.

Quoique Caius n'eut pris aucune part au combat, sa perte n'en était pas moins jurée. Il se retira dans le Temple de Diane et voulut se percer d'un coup de poignard. Mais deux de ses plus fideles amis Pomponius et Licinius l'en empêcherent, et le déterminerent à prendre la fuite. C'est alors que parut dans toute son étendue la lacheté et l'ingratitude de ce même Peuple pour lequel il avait tout sacrifié. Parmi cette foule innombrable qui le voyait près de périr, pas un ne fit le moindre effort pour le soustraire à la fureur de ses ennemis. Demeurés simples spectateurs, tous se contentaient de l'exhorter à gagner de vitesse ceux qui le poursuivaient, comme s'il se fut agi de remporter le prix de la course. Il eut même été immolé sous leurs yeux sans le courage de ses deux amis Pomponius et Licinius qui pour faciliter son évasion résistaient seuls à la tête d'un Pont, à la foule de ses ennemis et combattirent jusqu'au dernier soupir.

Caius avait cherché un asyle dans le Bois des Furies. Il voit arriver aussitôt ses assassins. Il prie alors un de ses esclaves, nommé Philocrate le seul qui l'eut suivi de lui donner la mort. Philocrate frappe son Maître en détournant les yeux, et se plonge aussitôt dans le sein le poignard tout fumant du sang de l'infortuné Caius.

Telle fut la fin de deux freres dont le mérite et les talens semblaient devoir effacer tout ce que Rome avait produit jusqu'à lors de plus grand, mais qu'une ambition démesurée précipita dans le tombeau à la fleur de leur age. Si rien ne peut excuser l'audace de leurs entreprises et la violence de leurs mesures, rien ne saurait également effacer la barbarie avec laquelle le Sénat abusa de sa victoire. Il immola à sa vengeance plus de trois mille victimes, et fit jetter leurs corps dans le Tybre.

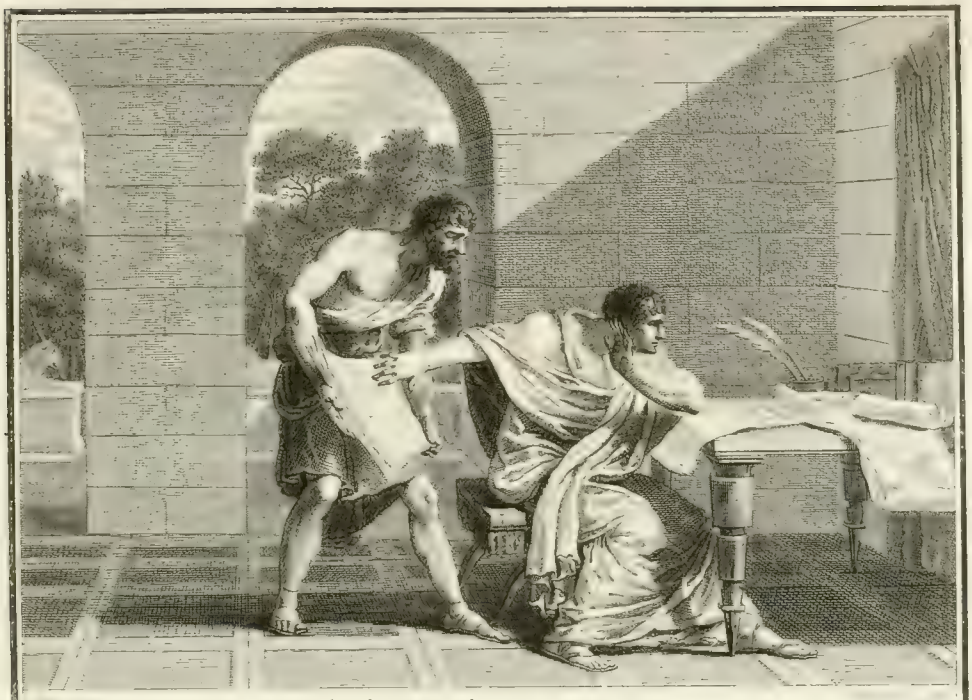
Le Peuple donna des regrets sincères, mais trop tardifs à la mémoire de ses deux illustres défenseurs; il leur érigea des Statues, au pied desquelles il alloit offrir des sacrifices. Faible réparation de la lacheté avec laquelle il les avait abandonnés!

FRONDEURS DES ISLES BALÉARES,
An de Rome 631.

Au milieu de ses troubles intérieurs, Rome n'en poursuivait pas moins son système de domination universelle. Elle n'avait pas encore franchi les limites des Alpes, et la partie des Gaules située au delà de ces hautes Montagnes avait été jusqu'ici à l'abri de sa tyrannie. Toujours attentive à saisir les occasions d'étendre son Empire, et charmée de trouver dans des apparences de justice les moyens de cacher son ambition, elle parut céder aux prières de la Ville de Marseille qui implorait son secours contre les courses et les insultes de ses voisins; mais elle voyait avec une joie secrette une circonstance qui lui permettait de soumettre avec le tems toutes les Gaules en assurant la tranquillité de Marseille, Rome porta ses conquêtes dans l'interieur du Pays, fonda plusieurs Villes, Entr'autres Aix et Narbonne, et joignant la perfidie à la force parvint à réunir en Province Romaine les contrées connues sous le nom de Dauphiné, de Provence et de Languedoc.

Ce fut à peu près à la même epoque qu'elle s'empara des Isles Baléares, que l'on nomme aujourd'hui Majorque et Minorque. Ce fut plutôt une prise de possession qu'une conquête. Quelle résistance des Peuples qui n'avaient d'autres armes que la Fronde pouvaient-ils opposer aux Légions Romaines? Aucune Nation, il est vrai, ne savait manier avec plus d'adresse cet instrument, et la force avec laquelle les naturels de ces Isles lançaient les pierres pouvait quelque fois contribuer au succès d'une bataille.

Cette habileté extraordinaire était le fruit de l'éducation. A peine les Enfans étaient-ils en état de se soutenir, qu'on leur mettait une Fronde entre les mains, et lorsqu'ils étaient un peu plus forts les Méres, au lieu de leur distribuer le pain, les obligeaient à l'abattre à coups de pierres, en le plaçant à une distance assez considerable. Moyen assuré d'exciter l'industrie par le besoin.



GÉNÉROSITÉ DE CRASSUS.

An de Rome 633

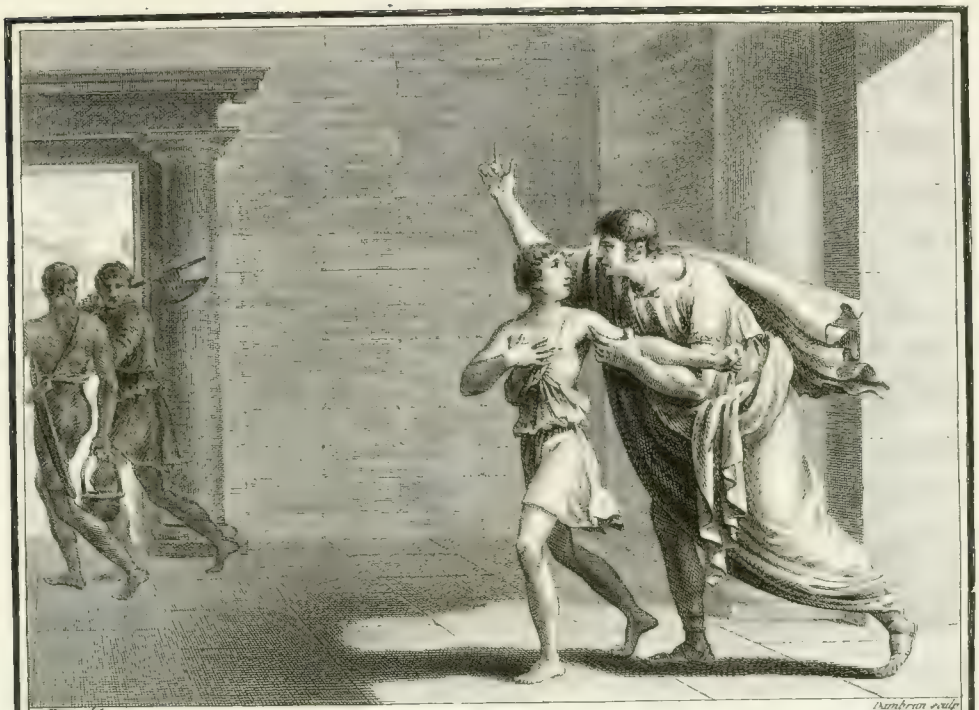
Rivale des talens militaires, l'éloquence faisait de jour en jour de rapides progrès. L'exemple des Gracques en avait fait sentir plus que jamais tout le prix et toute la puissance. On considérait moins le sort funeste qu'ils avaient éprouvé que l'ascendant que leur avait donné la supériorité de leur mérite, et l'empire de la Tribune paraissait presqu'aussi envié que le commandement des Armées.

Parmi les Citoyens qui fixaient alors l'attention publique, on distinguait le jeune Crassus et Marc-Antoine : c'était en prenant la défense des accusés, ou en poursuivant eux-mêmes près les Tribunaux les Magistrats qui avaient prévariqué dans l'exercice de leurs fonctions, que les Orateurs faisaient le premier essai de leurs talens. L. Crassus n'était encore âgé que de vingt et un ans, et il ne craignit pas de se porter pour accusateur de C. Carbon qui sortait du Consulat. Au crédit, à la puissance et aux honneurs dont il avait été revêtu, Carbon joignait la réputation de l'homme le plus éloquent de son tems. Crassus triompha de tous ces avantages, et Carbon n'évita la condamnation, qu'en se donnant la mort.

Le trait suivant prouve que le seul amour du bien public animait ce jeune Orateur, et qu'il eut rougi d'employer contre son adversaire d'autres armes que celles que lui fournissaient l'honneur et la justice.

Un Esclave de Carbon, ayant surpris des papiers qui mettaient dans le plus grand jour toutes les prévarications de son maître, les saisit et vint les apporter à Crassus, dont il espérait obtenir une récompense. Indigné d'une telle perfidie, Crassus repousse ce malheureux avec horreur; il le fait charger de chaînes et le renvoye à Carbon pour recevoir la peine de son infâme trahison.

Une action aussi généreuse ne fit pas moins d'honneur à Crassus dans l'esprit des Romains que les talens distingués qu'il avait déployés dans cette cause importante.



Marys del. Dambrun sculp.

MARC-ANTOINE ET SON ESCLAVE.

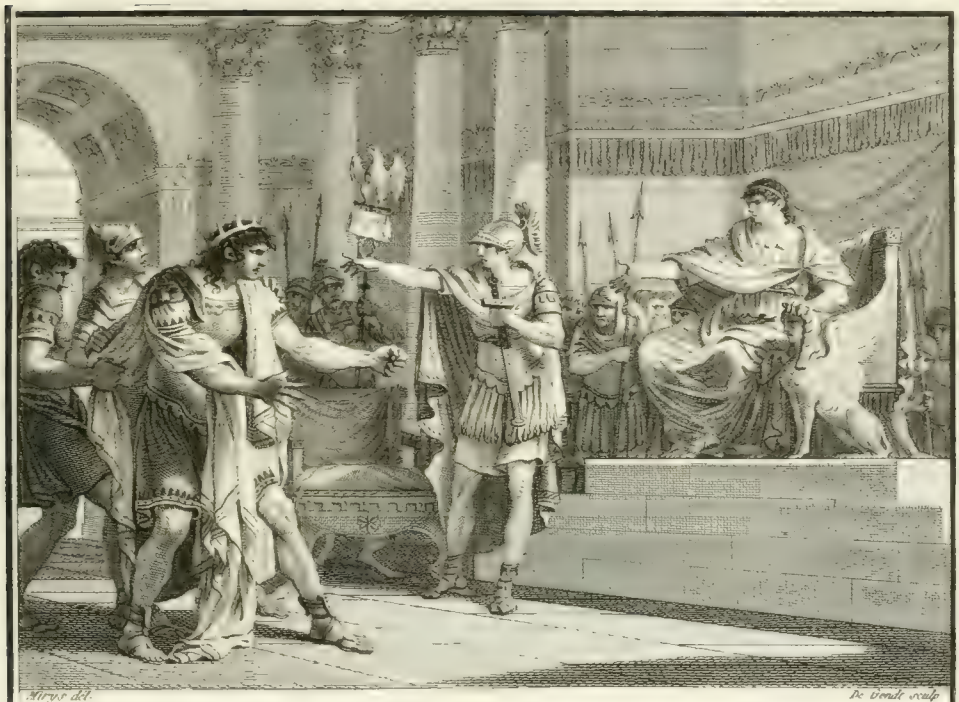
An de Rome 638.

Une circonstance extraordinaire procura quelques années après à Crassus les moyens de faire briller avec plus d'éclat encore son éloquence. Trois Vestales furent accusées de s'etre laissé séduire. Deux sur tout, Emilie et Licinia, foulant aux pieds les lois de la pudeur et celles de leur état s'étaient abandonnées aux plus honteux excès. Marcia, la troisième, entrainée par l'exemple de ses Compagnes, n'avait cédé qu'à la passion d'un seul Amant.

Citées devant le Tribunal du Collège des Pontifes, Emilie seule fut condamnée, et Licinia et Marcia obtinrent un jugement favorable, dont la première, quoique très coupable, fut redevable à l'éloquence de Crassus son parent: et l'autre à la nature beaucoup moins grave de son délit.

Le fanatisme et la superstition parurent révoltés d'un tel résultat. Ils voulaient du sang. Un Tribunal terrible présidé par Cassius fut érigé pour informer contre les complices des Vestales. Licinia et Marcia subirent le sort d'Emilie; et avec elles furent condamnés tous ceux qui avaient participé à leurs désordres.

Du nombre des accusés était le célèbre Orateur Marc-Antoine. Nommé Questeur, il était déjà parti pour sa Province, lorsqu'il apprit la dénonciation faite contre lui. Une loi mettait à l'abri de toute poursuite les Citoyens absens pour le service de la République. Marc-Antoine ne voulut point profiter de cet avantage. Il revient à Rome pour subir son jugement. Ses accusateurs déterminés à le perdre, demanderent qu'il livrât, pour être appliqué à la question, un jeune Esclave, qu'ils prétendaient avoir porté devant lui le flambeau, lorsqu'il allait pendant la nuit profaner l'enceinte sacrée du Temple de Vesta. Cet Esclave était dans un age encore tendre, et Antoine craignait que la violence des tourmens ne lui arrachât de funestes aveux. Mais l'Esclave exhorta lui-même son maître a le livrer au bourreaux, l'assurant que sa fidélité était au dessus des plus cruelles douleurs. Sa constance en effet fut à l'épreuve de l'appareil et des supplices affreux employés pour la question, il ne proféra pas un seul mot qui put trahir son maître, et Marc-Antoine déclaré innocent dut à son jeune Esclave l'honneur et la vie. Quel homme libre, quel ami eut été capable d'un si généreux dévoument?



Hirys del. De Vendt sculp.

BOCCHUS LIVRE JUGURTHA ENTRE LES MAINS DE SYLLA.

An de Rome 646.

Depuis la mort des Graeques, l'insolence et l'orgueil des grands ne connoissoient plus de frein. Dévorés d'ambition et de cupidité la plupart se livroient sans pudeur aux moyens de satisfaire ces deux passions également insatiables. Ce fut surtout dans la guerre contre Jugurtha que parut cette affreuse corruption.

Jugurtha, né d'une concubine, étoit par son père, neveu de Micipsa Roi de Numidie et le plus fidele allié du Peuple Romain. Ce Prince l'avoit élevé à sa Cour, comme s'il eut été son propre fils. Autant par crainte que par admiration pour ses grandes qualités, il l'avoit adopté en mourant, et l'avoit associé avec ses deux fils Adherbal et Hiempsal au partage de sa Couronne. mais Jugurtha aussi cruel qu'ambitieux vouloit régner seul. Il fit d'abord périr Hiempsal, et ayant obtenu à force d'or auprès des Romains l'impunité de ce premier crime, il se couvrit bientôt du sang d'Adherbal.

A cette nouvelle le Peuple Romain fut saisi de la plus vive indignation, il demande à grands cris la guerre contre Jugurtha. Il fut d'abord résolu que ce Prince seroit sommé de venir à Rome, sous la garantie publique, pour rendre compte de sa conduite. L'or qu'il répandit à pleines mains l'eut pleinement justifié, s'il n'avoit eu l'audace de faire assassiner au milieu de Rome même le jeune Massiva, Prince de la famille Royale qui avoit de justes prétentions au Trône de Numidie. Jugurtha reçut aussitôt l'ordre de quitter l'Italie. O Ville vénale, s'écria-t-il, en sortant de Rome. Tu seras la proie du premier qui pourra t'acheter.

La première Campagne contre Jugurtha ayant été aussi humiliante que désastreuse pour les Romains, on eut recours à un Général également probe et habile. On choisit Metellus d'une des plus illustres familles de Rome. Ses succès répondirent bientôt à la haute opinion qu'on avoit de son mérite, et lui firent donner le glorieux surnom de Numidique. Mais il eut la douleur de se voir remplacé, au moment ou il devait terminer la guerre.

Son Successeur, fut Marius, qu'il avoit lui même choisi pour un de ses Lieutenans Généraux. Né d'une famille obscure, Marius avait passé de la Charrue dans les Camps et s'étoit élevé par son mérite aux premiers emplois militaires. Il quitta Metellus pour venir à Rome briguer le Consulat et l'obtint avec le commandement de l'Armée. Réduit en peu de tems à la dernière extremité, Jugurtha s'étoit retiré chez Bocchus, Roi de Mauritanie. Il eut peut être échappé aux poursuites des Romains sans l'adresse de Sylla, jeune Patricien, dont les talens commençoient à jetter un grand éclat. Mêlant habilement les promesses aux menaces, il détermina Bocchus à lui livrer Jugurtha, qui fut conduit à Rome chargé de chaines, jetté dans un cachot et condamné à mourir de faim.

ANTOINE PLAIDANT POUR AQUILIUS MONTRE AUX JUGES SES GLORIEUSES CICATRICES.

An de Rome 654.

Ce n'étoit pas sans un dépit secret que Marius s'étoit vu ravir par Sylla la gloire de terminer cette guerre en faisant lui même Jugurtha prisonnier, et c'est à ce premier ressentiment qu'on peut attribuer la haine funeste de ces deux implacables rivaux.

Cependant de nouveaux triomphes plus éclatans que le premier attendoient Marius. Les Cimbres et les Teutons sortis des régions du nord menaçoient l'Italie de la plus terrible invasion. Déja plusieurs Consuls avoient été défaits par ces Barbares dans les Gaules. Marius est nommé Consul pour la seconde fois, et chargé de les repousser. Trois autres Consulats furent successivement accumulés sur sa tête, jusqu'à ce qu'il eut entierement exterminé cet ennemi redoutable dont le nombre égaloit la férocité. Il défit d'abord les Teutons près de la Ville d'Aix et leur tua plus de cent mille Hommes. Les Cimbres ayant franchi les Alpes, il leur livra bataille conjointement avec Catulus son Collegue, et délivra par une des plus sanglantes défaites dont l'histoire fasse mention, l'Italie de la terreur qu'ils avoient répandue. Quoique la victoire fut presqu'entierement dûe à la valeur et à la sagesse de Catulus, Marius en reçut toute la gloire et jouit des premiers honneurs du triomphe.

A cette même époque une guerre méprisable dans son principe commençoit à inquiéter les Romains. A l'exemple de quelques Esclaves d'Italie, qui avoient été bientôt dissipés, les Esclaves de Sicile révoltés de l'injustice du Gouvernement à leur égard, avoient pris les armes pour se venger et conquérir leur liberté. Ils se défendirent quelque tems avec succès et forcerent les Romains à envoyer contre eux successivement plusieurs Généraux. Ils furent battus par Lucullus, sans être entierement défaits. L'Année suivante ils triompherent de Servilius, et il fallut qu'Aquilius, Collegue de Marius dans le Consulat, passat lui même en Sicile pour réduire et exterminer entierement un ennemi qui devenoit chaque jour plus formidable. Mais ce Général déshonora sa victoire par les plus affreuses Concussions. Cité devant les Tribunaux, il ne dut son salut qu'à l'éloquence de Marc-Antoine, un des plus fameux Orateurs que Rome ait produits. Après avoir développé avec la plus grande force ses moyens de défense, Antoine, avant de finir son discours, saisit Aquilius par le bras, le fait lever, lui déchire sa tunique par devant, et découvre les cicatrises des glorieuses blessures qu'il avoit reçues dans divers combats. Ce mouvement sublime imposa à tous les Juges, qui renvoyerent Aquilius absous.

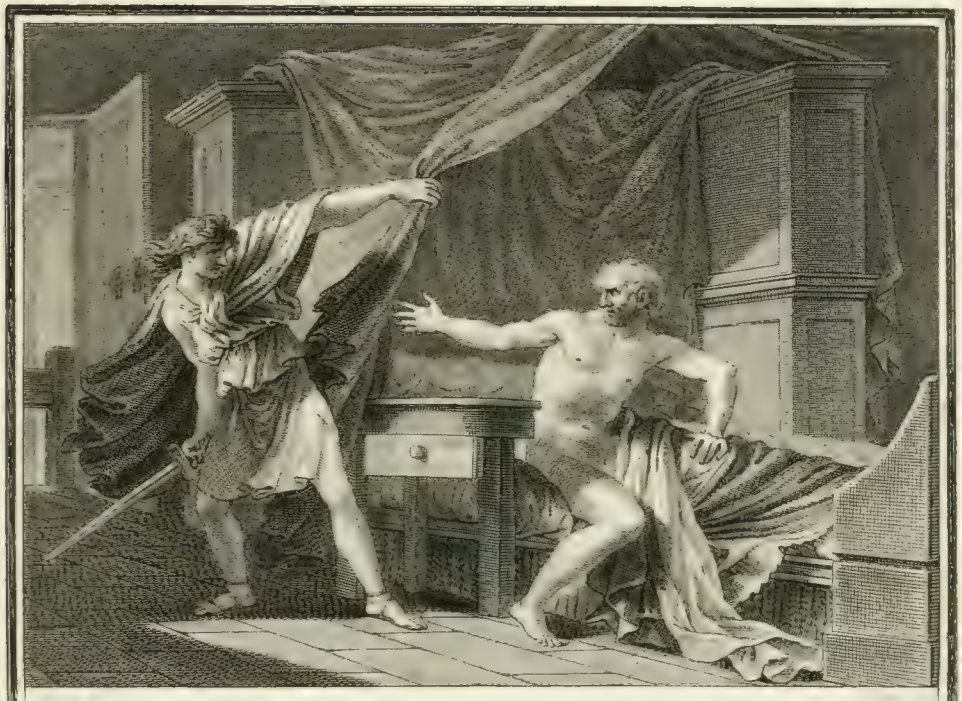
Marys del. De Ghendt sculp.

SYLLA VEUT INCENDIER ROME.

An de Rome 664.

La corruption fut toujours la mère de l'intrigue. Rome en était le théâtre. Les Magistrats n'étaient plus occupés qu'à se supplanter les uns les autres, et en associant le Peuple à leurs passions, ils le démoralisaient de jour en jour. Le désir de se faire beaucoup de partisans les engageait à porter à chaque instant des atteintes à la Constitution de la République. Ce fut dans cette vue que Drusus Tribun du Peuple, voulut faire participer tous les Peuples de l'Italie aux droits de Cité Romaine. Il eut le sort des ambitieux qui l'avoient précédé. Il fut assassiné à la fleur de son age. Mais sa mort n'éteignit pas le feu qu'il avait allumé. l'Italie se vit déchirée par une guerre sanglante, connue sous le nom de guerre sociale; elle fut comme le prélude des guerres civiles qui après avoir rempli Rome de meurtres et de carnage, anéantirent sa liberté.

Marius comblé d'honneurs et de richesses en était devenu plus avide que jamais. Accablé sous le poids des années il eut voulu être chargé de la guerre contre Mithridate, Roi de Pont, et le plus formidable ennemi des Romains. Sylla, qui venoit d'être nommé Consul, lui fut préféré par le Sénat. La jalousie et la haine qui l'animaient contre son rival se changent aussitôt en fureur. Il associe à ses projets le plus odieux des Scélérats, le Tribun Sulpicius. A la tête d'une faction puissante, ils forcent Sylla à fuir de Rome, et profitent de son absence pour lui ôter le commandement de l'Armée, qui fut donné par le Peuple à Marius. Sylla ne crut pas devoir obéir à un décret, qu'il regardoit comme arraché par l'intrigue et la violence. Il se trouvait à la tête de l'Armée dont il avait su gagner l'affection. Il marche droit à Rome, et surprend la Ville. Il y fut reçu en ennemi, et le Peuple montant sur les toits faisait pleuvoir sur ses Soldats une grêle de tuiles et de pierres. Sylla furieux ordonne de mettre le feu aux maisons, et lui même donne l'exemple, en s'armant d'une torche ardente. Tout se dissipe à l'instant et Marius qui se voit abandonné cherche son salut dans la fuite.



MARIUS A MINTURNE.

An de Rome 664.

Sylla maître de Rome usa modérément de sa victoire. Il fit observer une exacte discipline, et mit la Ville à l'abri du désordre et du pillage. Ayant assemblé le Peuple, il déplora la fatale nécessité à laquelle l'avoient réduit les ennemis de l'ordre et du bien public, et tacha de prévenir de semblables malheurs en réformant les Loix trop populaires, qui servoient d'instrument aux factieux pour troubler la paix et la tranquillité de l'Etat. Marius et son Fils, ainsi que Sulpicius et neuf Sénateurs devinrent les seuls objets de sa vengeance. Il les fit déclarer ennemis de la Patrie, et leur tête fut mise à prix. Sulpicius ne tarda pas à être pris. On lui coupa la tête qui fut placée sur la Tribune aux harangues. Spectacle affreux qui devint le signal des plus sanglantes proscriptions.

Cependant Marius étoit parvenu à échapper aux poursuites des émissaires de Sylla. Arrivé à Ostie, il s'étoit embarqué sur une Frêle Chaloupe, et après avoir erré le long des Côtes, en proie à toutes les horreurs du besoin et aux angoisses de la crainte, il fut descendu à terre et abandonné sur la Plage. Seul, sans défense, sans secours il ne s'abandonna pas lui-même. Il traverse des Marais fangeux, et arrive enfin à la Cabanne d'un Bucheron, dont il implore la pitié. Mais bientôt paroissent les Satellites de Sylla. Marius crut leur échapper en s'enfonçant dans l'eau noire et bourbeuse d'une Mare fétide. Il est découvert, et traîné la corde au cou à Minturne, pour être livré aux Magistrats, qui avoient ordre de le faire mourir. Mais telle étoit la haute idée qu'on avoit de Marius, qu'il ne se trouva pas un seul Citoyen qui voulut se charger de cette odieuse exécution. Un Esclave du Pays des Cimbres fut envoyé pour le tuer. Il entre l'épée à la main dans l'endroit où étoit enfermé Marius. Le lit sur lequel il reposoit étoit placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité il lance sur le barbare un regard étincelant. Malheureux, lui crie-t-il d'une voix terrible, tu oses tuer Marius. *Ce fut un coup de foudre pour le Cimbre, qui s'enfuit, en jettant son épée à terre et en criant,* je ne puis tuer Marius.

Les Habitans de Minturne frappés d'un événement aussi extraordinaire, eussent cru se rendre coupables de sacrilége en faisant périr un homme dont un barbare avoit craint de verser le sang: « Qu'il se sauve, s'écrierent-ils d'une voix unanime, » et qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées.

MARIUS ASSIS SUR LES RUINES DE CARTHAGE
An de Rome 664.

Instruit que son fils s'étoit sauvé en Afrique, Marius se détermina à l'y aller joindre. Il débarqua près de Carthage, après avoir pensé périr en Sicile. A peine commençoit-il à se reposer de ses fatigues, qu'il voit arriver un Licteur de la part de Sextilius, Gouverneur de la Province, qui lui ordonne de quitter cet azile, sous peine d'être poursuivi comme ennemi du Peuple Romain. Marius pénétré de douleur et d'indignation, gardoit un morne silence : et comme le Licteur le pressoit de répondre : va dire à ton Maître que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. *Réponse sublime qui rapprochoit sa destinée de celle d'une des plus puissantes Villes du Monde.*

Ne pouvant trouver un seul coin sur la Terre, ou sa vie fut en sureté, il se rembarqua et passa presque tout l'hyver à errer sur les côtes d'Afrique, en attendant des nouvelles de son fils. Il s'étoit flatté qu'il lui procureroit une retraite chez le Roi des Numides. Mais ce jeune homme se voyant lui même environné de dangers, s'étoit échappé de la Cour du perfide Africain. Sans azile, sans ressource il s'empressa de venir partager le sort de son Père.

Leur perte paroissoit inévitable, lorsqu'ils apprirent qu'à Rome les affaires avoient changé de face. Cinna étoit devenu Consul, et s'étoit ouvertement déclaré contre le parti de Sylla qui venoit de passer en Asie pour faire la guerre à Mithridate. Ayant voulu faire accorder aux Peuples de l'Italie le droit de Cité, Cinna fut chassé de Rome, et dépouillé du Consulat. Mais il sut gagner l'Armée, et ayant intéressé dans sa cause les Peuples d'Italie dont il avoit soutenu les intérêts, il se hata d'appeler auprès de lui Marius. Tous deux s'avancent vers Rome avec des troupes nombreuses et s'en emparent. Le farouche Marius ne respiroit que le sang. Il fit égorger les Consuls et les Sénateurs les plus vertueux, entr'autres Catulus, son ancien Collègue, et le célèbre Orateur, Marc Antoine. Les plus illustres maisons furent livrées au massacre et au pillage. Tous ceux à qui il ne rendoit pas le salut étoient poignardés sur le champ par ses Satellites. Mais l'idée de Sylla prêt à le poursuivre de nouveau le troubloit au milieu des plaisirs affreux que lui faisoit gouter la vengeance. Pour se délivrer de ces funestes pressentimens, il se plongea dans les excès de la table, et mourut des suites de ses débauches. Il étoit Consul pour la septième fois.

Marys del. — d'Embrun sculp.

AH MALHEUREUX! S'ÉCRIA AURELIUS, C'EST MA TERRE D'ALBE QUI ME PROSCRIT.

An de Rome 670.

Tandis que Rome gémissait sous la tyrannie des Marius et de Cinna, Sylla poursuivait en Asie Mithridate, lui enlevait ses conquêtes et le forçait de rentrer dans les premières limites de ses états. Quelque pressant que pût être le motif qui l'appelait à Rome, ce ne fut qu'après avoir dicté à ce fier Monarque les conditions d'une paix honorable, qu'il repassa en Italie. Mais plus sa vengeance fut différé, plus elle devint terrible. Il n'était pas encore de retour que Cinna qui s'était fait continuer Consul avec Carbon par force, fut assassiné par ses propre Soldats. A-peine Sylla eut-il débarqué, qu'il vit arriver dans son Camp une foule d'illustres Citoyens que la terreur avoit bannis de Rome. Les deux Consuls étaient Norbanus et L. Scipion. Il défit presqu'entierement l'armée du premier, et débaucha celle du second. Le Jeune Marius et Carbon leur ayant succédé, ils furent également vaincus. Marius se réfugia dans Preneste, et Carbon s'enfuit en Afrique. Une Armée formidable, commandée par Télésinus, chef des Samnites, pouvait encore ravir à Sylla le fruit de tant de victoires. La Bataille qui se donna aux portes même de Rome, fut sanglante et long-tems indécise. Enfin Sylla demeura vainqueur, et dans le transport de joie que lui inspirait le cours de ses prospérités, il prit le surnom d'heureux. Jusqu'alors il avait paru modéré et même sensible. Tout-à-coup il devint un monstre de cruauté. Six mille Soldats qui s'étaient rendus à lui sur sa parole, furent égorgés presque sous les yeux du Sénat. Préneste, ou le jeune Marius s'était sauvé, et qui devint son tombeau, fut livrée au pillage, et au massacre. Douze mille hommes y périrent par le fer. Sylla traita avec la même barbarie toutes les Villes d'Italie qui s'étaient déclarées en faveur de ses ennemis.

Mais ce fut sur-tout dans Rome qu'il signala ses fureurs. Des listes de proscription étaient affichées tous les jours et dévouaient à la mort une foule immense de Citoyens. Les hommes même les plus paisibles n'étaient pas à l'abri du danger. Malheur à celui qui excitait par sa fortune la cupidité des Satellites du Tyran! Il était immolé sur le champ. Tel fut le sort de Q. Aurelius qui n'avait pris aucune part aux factions qui déchiraient sa Patrie. Un jour qu'il passait sur la place publique, il jette les yeux sur la liste des proscrits, et y apperçoit son nom. Ah! Malheureux, s'écria-t-il, c'est ma Terre d'Albe qui me proscrit. Et à quelques pas de là il fut massacré.

Moris del. Baquoy sculp

CATON AGE DE 14. ANS VEUT TUER SYLLA.

An de Rome 670.

Rome était plongée dans la consternation. Tout tremblait devant le plus cruel des despotes. Son Palais offrait le terrible appareil du carnage et de la mort. On n'y voyait que des Têtes sanglantes, ou de malheureux Citoyens qu'on emmenait pour les faire périr dans les tourmens. Un jour que le Gouverneur du jeune Caton le conduisait chez Sylla, qui avait des égards pour sa famille, ce jeune enfant, agé de 14. ans, ne put voir sans frémir cet horrible spectacle. Il demande à son Précepteur si tant de cruautés étoient commandées par Sylla. Celui-ci lui ayant répondu que oui, « et ce Tyran vit encore, *reprit le jeune Caton,* donne moi une « Epée que je le tue, *et que je délivre ma Patrie d'une aussi affreuse servitude.* » *Ces paroles prononcées avec force et vivacité glacèrent le Gouverneur d'effroi, et il se hata de ramener Caton chez lui.*

Parmi les victimes qui echapperent à Sylla, il n'en est point de plus célèbre que le jeune César, agé de dix-huit ans. Il était neveu de la femme de Marius et avait épousé la fille de Cinna, qu'il refusa constamment de répudier. Il n'en fallait pas tant pour être livré à la mort. Mais il sut se dérober aux recherches des assassins. Enfin Sylla se laissa fléchir par les instances de ses amis qui sollicitaient en faveur de César. « Vous le voulez, *leur dit cet homme pénétrant, eh-* « *bien! Je vous accorde sa grace. Mais sachez que vous sauvez le destructeur de* « *notre ouvrage et de tout le parti de la Noblesse.* » *Je vois dans ce jeune homme plus d'un Marius. La suite prouva toute la justesse de cette prédiction.*

SYLLA ABDIQUE LA DICTATURE.

An de Rome 673.

Sylla regnait, mais il n'avait encore pris aucun titre qui put colorer sa tyrannie. Il se fit créer Dictateur non pour un tems limité, mais sans fixer aucun terme à cette redoutable Magistrature qui lui donnait droit de vie et de mort sur tous les Citoyens. Dès qu'il en fut investi, il parut sur la place publique dans l'appareil le plus formidable. C'était un spectacle nouveau pour tous ceux qui existaient alors, puisqu'il n'avait point été créé de Dictateur depuis plus de cent-vingt ans. Dès ce moment la liberté fut anéantie. Tous les autres Magistrats n'étaient nommés que d'après les ordres de Sylla, un certain Lucretius Offella qui avait toujours été attaché à son parti, ayant brigué le Consulat, malgré la défense qu'il lui en avait faite, il le fit poignarder en pleine assemblée.

Maître absolu de toutes les délibérations, il établit de nouvelles lois toutes favorables au parti des grands, et s'attacha à réduire l'influence du Peuple, en abaissant le Tribunat. Peu content d'avoir fait périr tant de Citoyens, il confisqua leurs biens, pour enrichir ses partisans et ses Soldats, et il étendit sa vengeance jusque sur la postérité des proscrits, dont il déclara les fils et les petits fils incapables de posséder aucune Charge.

Il était au comble du pouvoir depuis deux ans, lorsque au grand étonnement de tous les Romains, il prit la résolution d'y renoncer en abdiquant la Dictature. S'étant rendu avec ses Licteurs et ses Gardes sur la Place publique, il monta à la Tribune aux harangues, et déclara son abdication, en ajoutant qu'il était prêt à rendre compte de son administration. Il congédia à l'instant ses Licteurs et ses Gardes et se promena tranquillement sur la Place avec un petit nombre d'amis. Le Peuple le regardait avec un étonnement mêlé d'effroi. Un jeune homme s'étant permis de l'insulter, « voila un « jeune homme, dit Sylla, qui empêchera qu'un autre qui se trouvera à ma place suive « l'exemple que je viens de donner.

Sylla ne survécut pas longtems à son abdication. Né voluptueux, il s'était livré sans mesure à tous les genres de plaisir. Il mourut dévoré par la maladie pédiculaire, et malgré l'horreur que devaient inspirer ses cruautés, ses funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe et la plus grande magnificence.

MORT DE SERTORIUS.

An de Rome 679.

Le parti de Sylla triomphait en Italie ; mais celui de Marius n'était pas encore entièrement abattu dans les Provinces. Perpenna en Sicile, Carbon en Afrique et Sertorius en Espagne cherchaient à le ranimer, leur défaite fut l'ouvrage de Pompée, à qui ses exploits on fait donner le nom de Grand.

Aucun Guerrier n'avait débuté dans la carrière militaire avec plus d'éclat que Pompée ? Il était dans la premiere fleur de la jeunesse, lorsqu'il vint à la tête d'un Corps de Troupes d'élite se joindre à Sylla, qui l'accueillit avec la plus haute distinction, et ne cessa de l'honorer toute sa vie. Chargé d'expéditions importantes, il les termina avec autant de bonheur que de célérité. Il avait soumis la Sicile et l'Afrique. Il ne lui restait plus qu'à vaincre Sertorius et à réduire l'Espagne

Mais Pompée trouva dans ce Général un ennemi contre lequel sa gloire eut peut-être échoué, si la fortune secondait toujours le mérite et le courage. Quoique attaché à la faction de Marius, Sertorius n'avait aucun des vices qui rendirent ce parti si justement odieux. Doux, humain, compatissant, il savait se battre et agir en héros. Ses rares vertus, autant que ses talens militaires, lui avaient soumis toute l'Espagne, lorsqu'on envoya contre lui Metellus. Mais ce Général n'ayant pas eu de grands succès, on prit le parti de lui adjoindre Pompée. Le genie de Sertorius le soutint avec avantage contre ces deux Proconsuls réunis. Trois années se passerent en différens combats, ou la victoire fut au moins également partagée. Une lache trahison servit mieux Metellus et Pompée que leur habileté dans l'art de la guerre. Perpenna jaloux de n'obtenir que le second rang dans l'Armée de Sertorius, cherchait depuis long-tems l'occasion de l'assassiner. De concert avec d'autres Conjurés, il l'invite à un repas, et saisissant le moment ou Sertorius couché sur le dos était sans défense, il donne le signal convenu entre lui et ses complices, en laissant tomber sa Coupe pleine de vin. Un d'eux nommé Antoine frappe Sertorius d'un coup d'épée ; celui-ci veut se relever, mais Antoine se jette sur lui et lui saisit les mains, et les autres conjurés se précipitant avec fureur, le percent à coups de poignards, sans qu'il pût faire aucune résistance.

La mort de Sertorius livra bientôt l'Espagne à Pompée, qui vengea ce grand homme en faisant mourir Perpenna son assassin.

Mirys del. Giraud sculp.

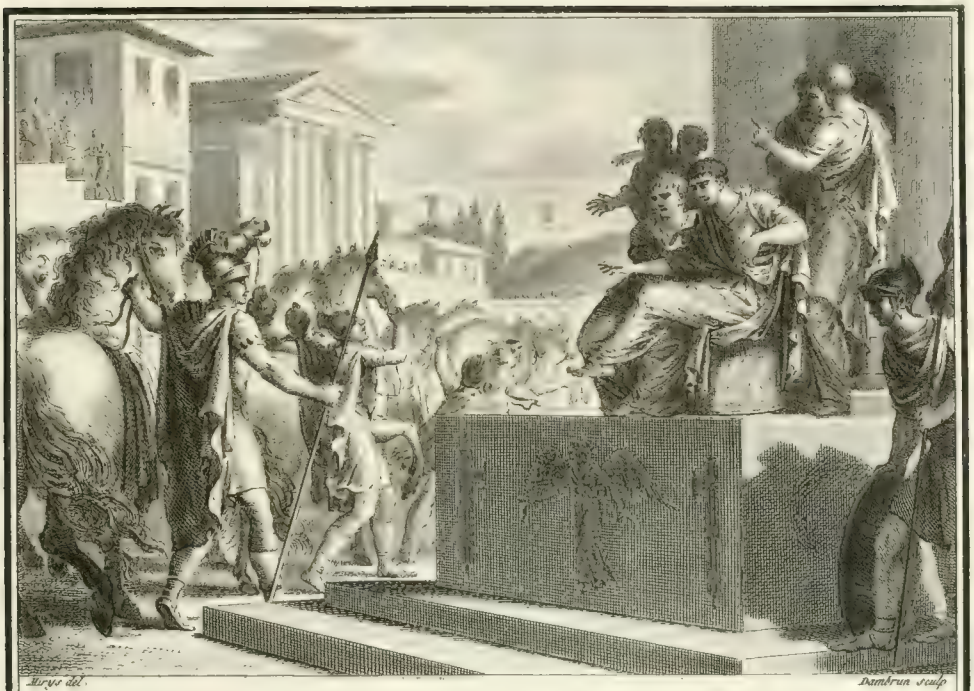
SPARTACUS TUE SON CHEVAL A LA TÊTE DE SON ARMÉE.

An de Rome 681.

La destinée de Rome était d'avoir sans cesse les armes à la main. La guerre d'Espagne n'était pas encore terminée, que l'Italie se vit elle même en proie à ce terrible fléau. Un certain nombre de Gladiateurs, retenus à Capoüe, ayant rompu leurs fers, étaient parvenus à reunir autour d'eux une foule d'esclaves déterminés à périr ou à se mettre en liberté. A leur tête était Spartacus, plus digne de commander à des hommes libres, qu'à de vils fugitifs. Ce Gladiateur, devenu un héros, deploya dans cette guerre que des hommes opprimés faisaient à leurs oppresseurs, toute l'energie et toute l'habileté des plus fameux Généraux. Il défit trois fois les Armées Romaines comandées par des Préteurs et des Consuls, et se vit bientôt en état de faire Trembler Rome elle même, contre laquelle il se disposait à marcher à la tête de cent vingt mille hommes.

Pompée et les meilleurs Généraux étaient absens. Crassus, qui s'était distingué sous Sylla, parut le seul en état de résister à cet ennemi formidable. Arrivé à l'Armée, son premier soin fut de rétablir une discipline sévère, et profitant de la mésintelligence qui régnait entre les esclaves, il rendit par différens succès le courage à ses troupes. Spartacus s'apperçut bientôt qu'avec des Soldats aussi indociles que les siens, il ne pouvait se soutenir long-tems avec avantage en Italie, et il avait résolu de passer dans les Gaules, pour y jouir des fruits de la liberté. Mais un succès qu'il obtint sur le Questeur de Crassus, ayant enflé le cœur de ses Soldats, il le forcerent à tenter le hazard d'un dernier combat. Il présente la bataille à Crassus, et pour prouver aux siens qu'il fallait vaincre ou mourir, il tua son Cheval à la tête de l'Armée, en disant que s'il était vainqueur, il ne manquerait pas de Chevaux et que s'il était vaincu, il n'en aurait pas besoin. Il se battit avec tout le courage du désespoir, et ne perdit la vie, qu'après avoir fait un grand carnage des Romains. On chercha inutilement le Corps de cet illustre Gladiateur, digne d'une meilleure destinée; il fut impossible de le trouver dans la foule des morts.

Ainsi fut terminée une guerre, ou Rome expia par d'humiliantes defaites l'outrage qu'elle faisait à l'humanité, en condamnant un nombre immense d'individus à l'esclavage le plus révoltant.



Mirys del. Dambrun sculp

POMPÉE CONSUL PASSE EN REVUE COMME CHEVALIER ROMAIN DEVANT LES CENSEURS

An de Rome 682.

Pompée couvert de gloire et décoré deux fois des honneurs du triomphe n'avait rempli aucune des dignités, qui servaient de degrés au Consulat. Il n'était pas même encore Sénateur et n'avait que le titre de simple Chevalier. Ce n'était enfin qu'à l'age de quarante trois ans que l'on pouvait être nommé Consul, et Pompée n'en avait que trente quatre. Ses exploits lui tinrent lieu de tous les titres qui lui manquaient, et le Peuple, dont il était adoré, passa en sa faveur par dessus les loix. Il fit plus, il lui donna pour Collegue Licinius Crassus qu'il avait désigné lui-même, malgré la rivalité qui existait entre-eux.

Cette année se fit la revue des Chevaliers Romains par les Censeurs. Par un raffinement de vanité, dont il avait calculé toute la jouissance, Pompée Consul voulut donner aux Romains un spectacle extraordinaire, en se soumettant à la Censure, comme les autres Chevaliers. Au moment donc ou les deux Censeurs assis à la porte du Temple de Castor faisaient leur inspection, on le vit tout-à-coup paraître dans la place avec toute la pompe du Consulat, mais menant son Cheval par la bride. Quand il fut à la vue des Censeurs, il fit écarter ses Licteurs, et amena son Cheval au pied des deux Magistrats. Le Peuple enchanté gardait le plus profond silence. Le premier des Censeurs adressant la parole à Pompée, lui demanda s'il avait rempli toutes les années de service qu'il devait à la République. « Oui, ré-« pondit-il en élevant la voix, je les ai toutes remplies et sans avoir d'autre Général que moi-même. » A ces mots le Peuple ne put contenir sa joie, et la place retentit d'applaudissemens. Les Censeurs se leverent et marchant à la tête d'une foule immense de Citoyens, ils reconduisirent Pompée à sa maison.

Mirys del. Girard sculp.

ENTREVUE DE POMPÉE ET DE LUCULLUS.

An de Rome 686.

Devenu l'idole du Peuple sans avoir rien perdu de son crédit dans le Sénat, Pompée parvint bientôt au faîte de la gloire et de la puissance. Les Mers étaient infectées par des Pirates qui éxerçaient impunement les plus affreux brigandages. On avait fait jusqu'ici des efforts inutiles pour les détruire. Le soin de les exterminer fut confié à Pompée avec un pouvoir sans bornes. En moins de trois mois les Pirates disparurent, les Mers furent libres et l'abondance régna dans Rome.

A cette même époque Lucullus faisait depuis sept ans la guerre à Mithridate. Les premières années avaient été une suite non interrompue de victoires et de conquêtes des plus brillantes. Dépouillé de ses Etats, le Roi de Pont avait été forcé de chercher un azile chez Tigrane Roi d'Arménie. Lucullus l'y avait poursuivi et s'était emparé de Tigranocerte, Capitale de ce Royaume. C'en était fait de Mithridate et du Prince son allié, si Lucullus aux grandes qualités qui le distinguaient, avait su joindre l'art de gagner l'affection de ses Soldats. Mais il leur était odieux, et leur indicipline vint mettre un terme au cours de ses prospérités. Mithridate sut profiter habilement de ces circonstances, et il parvint à reconquérir une partie de ses Etats. Pompée se trouvait sur les lieux, et les Romains enthousiasmés de ses succès rapides contre les Pirates, crurent que lui seul pouvait également terminer la guerre contre Mithridate. Lucullus ne voiait qu'avec douleur un rival qui venait lui ravir le fruit de tant d'années de travaux et de combats. Ayant eu une entrevue avec Pompée, il lui reprocha son ambition effrénée qui lui faisait usurper la gloire de tous les autres Généraux, et Pompée reprocha à son tour à Lucullus son insatiable avidité. Tous deux avaient raison; mais Lucullus fut obligé de céder son commandement à Pompée, et il revint à Rome, ou par les intrigues de son Successeur, il n'obtint qu'au bout de trois ans les honneurs du Triomphe.

Marvie del

INCENDIE DU CAPITOLE
l'An 669. *Rétabli* l'An 683.

Quatorze ans avant l'époque, où nous sommes arrivés, un événement funeste avait frappé les esprits superstitieux des Romains d'une religieuse terreur, en paraissant leur annoncer les désastres affreux auxquels la République devait être en proie. Dans le tems où Sylla s'avançait vers Rome pour y exercer ses vengeances, le Capitole, ce Temple le plus magnifique et le plus révéré de l'Univers, que les Romains regardaient comme le séjour du Maître des Dieux, et le siège de l'Empire du Monde, avait été consumé par les flammes. Malgré toutes les recherches qu'on ait pu faire alors, la main qui avait commis ce crime, ou la cause qui avait produit ce fatal accident, demeurèrent entièrement inconnues.

Les Romains attachaient de trop grandes idées à ce superbe monument, pour ne pas s'empresser de le rétablir. Au bout de 14. ans, c'est à dire, l'an de Rome 683. un nouveau Temple s'éleva sur les ruines de l'ancien, et Catulus qui avait présidé à sa construction, eut l'honneur d'en faire la dédicace. Cette cérémonie paraissait alors si auguste, que l'on regardait comme une chose qui avait manqué au bonheur de Sylla, de ne l'avoir pas faite.

Catulus déploya dans cette circonstance une magnificence inconnue jusqu'alors. Dans les jeux qu'il fit célébrer, il couvrit le Cirque de voiles de fin lin teints en diverses couleurs, pour mettre les Spectateurs à l'abri des injures de l'air ou de l'ardeur du Soleil.

Cet illustre personnage était fils du célèbre Catulus qui avait eu tant de part à la défaite des Cimbres, et que Marius fit depuis indignement massacrer. Républicain vertueux, il ne voyait qu'avec peine le Peuple accumuler tous les honneurs et toute la puissance sur la tête de Pompée, moins par envie cependant que par zèle pour la liberté. Après avoir un jour exposé les inconvéniens de cette conduite, il demanda aux Romains qui ils nommeraient, s'ils venaient à perdre Pompée: vous, Catulus, *lui répondirent-ils d'une voix unanime. Eloge d'autant plus flatteur qu'il n'était accordé qu'au mérite et à la vertu.*

Moreau inv. et del. — De Ghendt sculp.

MORT DE MITHRIDATE

An de Rome 689

Dès que Pompée eut pris le commandement de l'armée à la place de Lucullus, il recouvra bientôt sur Mithridate l'ascendant que les Romains avaient perdu depuis quelque tems. Vaincu dans plusieurs batailles, privé de ses plus puissans alliés, et trahi par ses propres enfans, le Roi de Pont ne trouva de salut que dans la fuite. Devenu furieux par l'infortune, il trempe ses mains dans le sang de ses femmes et de ses fils, et s'épuise en vains efforts pour relever sa puissance. Courbé sous le poids des ans et du malheur, il songe à quitter l'Asie, pour aller porter la guerre jusque dans le sein de l'Italie elle-même. Mais tout ce qui l'environne se refuse à l'exécution de ses vastes projets. Ses Soldats ne lui répondent que par des murmures, et Pharnace son fils, qu'épouvantait le sort de Xipharès son frère immolé par Mithridate lui même, soulève l'armée et entreprend de ravir à son père le trône et la vie.

Mithridate était alors renfermé dans la Forteresse de Panticapée, d'ou il voyait tous les mouvemens qui se formaient contre lui. Il entend les révoltés proclamer Pharnace Roi, et reconnaît que sa perte est jurée. Après avoir fait inutilement demander la vie à son fils, il prononça contre lui les plus terribles imprécations, et prit la résolution de mourir avec ses femmes et ses filles. Il leur présente lui-même le poison; à peine l'eurent-elles pris qu'elles expirèrent promptement. Mais la précaution qu'avait eue Mithridate de bonne heure de faire usage des contrepoisons, empêcha le poison d'agir sur lui avec la même force. Il eut recours au fer et voulut se percer de son épée. Mais sa main affaiblie n'ayant porté qu'un coup mal assuré, il pria un Officier Gaulois qui venait de pénétrer dans le Château, de l'achever, pour lui épargner la honte de tomber entre les mains des Romains. L'Officier lui obéit, et ceux qui l'accompagnaient porterent encore à Mithridate plusieurs coups de leurs lances et de leurs épées.

Ainsi mourut le plus puissant Monarque de l'Asie, un des plus formidables ennemis que Rome ait eu à combattre, que la grandeur de ses entreprises, ainsi que celle de ses forfaits a rendu tout à la fois l'objet de l'admiration et de l'exécration de la postérité.

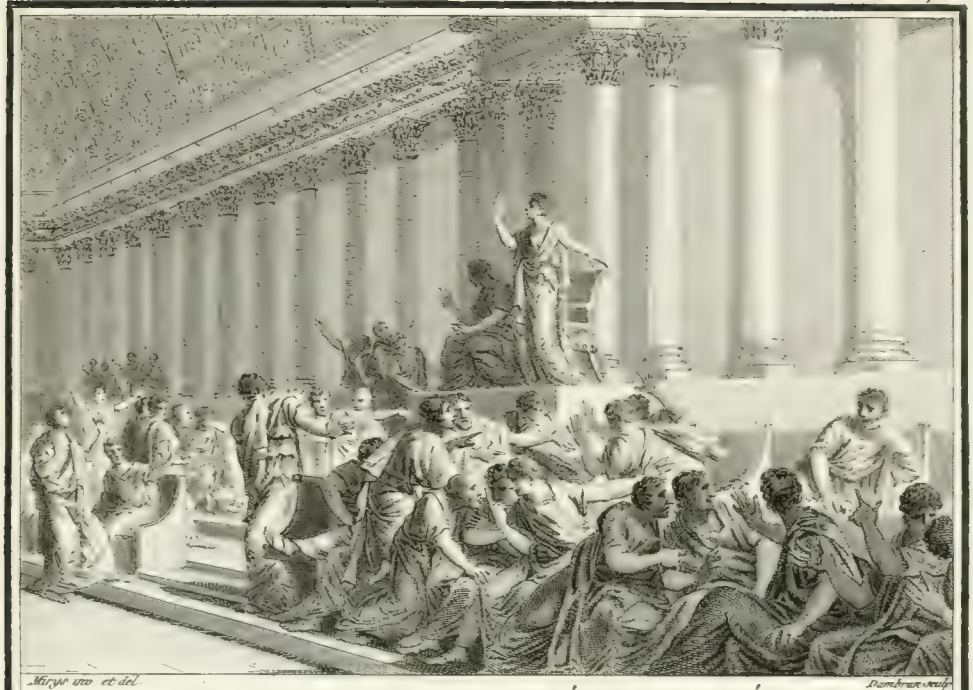
Mirys inv. — L. Petit aqua — L. Petit Sculp.

PRISE DU TEMPLE DE JÉRUSALEM

An de Rome 689.

La mort de Mithridate acheva de soumettre tout l'Orient à Pompée. Il venait de pacifier la Syrie, lorsqu'une Nation voisine de cette Contrée le força de tourner ses armes contre elle. C'était la Judée, que ses meurs, sa religion et ses lois semblaient séparer de tous les Peuples de l'univers. Deux frères, Hircan et Aristobule, se disputaient la Royauté Pontificale. Pompée s'étant déclaré pour le premier, le parti d'Aristobule osa résister aux ordres du vainqueur de l'Asie, quoique Aristobule lui-même fut en sa puissance. Pompée irrité marche droit à Jérusalem, Capitale de la Judée. Les Portes de la Ville lui furent ouvertes sur le champ; mais les révoltés retirés dans le Temple, dont la situation était extrêmement forte, refuserent de se rendre. Pompée fut obligé d'en former le siège, et le Temple fut emporté d'assaut. Il périt un grand nombre de rebelles, qui furent victimes de leur opiniatreté et de leur supertition.

Si l'on en croit les Juifs, rien n'égalait la magnificence et la richesse de leur Temple. Le Sanctuaire sur-tout était pour eux l'objet de la plus haute vénération. Le Grand Prêtre seul avait le droit d'y entrer une fois dans l'année. Pompée, sans se mettre en peine d'une pareille loi, le parcourut avec ses principaux Officiers, et ne témoigna d'autre surprise que celle de n'y trouver aucune Statue. Il dédaigna toutes les richesses que le Temple renfermait, le Chandélier d'or à sept branches, un grand nombre de Vases d'or, une Table appelée des pains de proposition, et deux mille Talens d'argent (environ six millions). Il laissa aux Juifs leur Culte qu'il méprisait; mais, ce qui etait plus important à l'égard de cette nation fanatique; il fit démolir les murs de Jerusalem, la rendit tributaire de Rome, et traita la Judée en pays de conquête. Jérusalem eut encore des Rois, mais qui furent entierement soumis aux Romains, jusqu'à ce qu'enfin quelque tems aprés elle attira sur elle par son caractére séditieux la vengeance de ces maîtres du Monde, qui la détruisirent elle et son Temple de fond en comble, et disperserent ses habitans.



Mirys inv. et del. Dambrun sculp.

CATILINA CONFONDU DANS LE SÉNAT PAR CICÉRON

An de Rome 689.

Tandis que Rome triomphait en Orient, elle était près de succomber sous les coups de ses propres Citoyens. Une faction criminelle, ayant Catilina pour Chef, avait juré sa ruine. Né d'une illustre famille, mais couvert de crimes et abimé de dettes, Catilina ne voyait pour lui d'autre ressource que dans le renversement de la République. Son audace égalait sa scélératesse, et il avait pour complices cette foule d'hommes perdus d'honneur, dont les dernieres révolutions avaient rempli Rome et l'Italie.

Tout favorisait ses desseins, l'absence de Pompée, la corruption des mœurs, et la perversité même des Citoyens les plus puissans. Un seul homme, sans autre secours que son activité, sans autres armes que son éloquence sauva la République. C'était Cicéron, que son mérite avait élevé au Consulat, malgré les intrigues de Catilina, qui s'était flatté d'obtenir cette Magistrature.

Agité par la fureur et la vengeance, ce dernier rassemble des armes de tous côtés, et charge Mallius de lever une armée en Etrurie. Son projet était de poignarder le Consul, d'incendier Rome et de s'emparer de la suprême puissance.

Il était sur le point d'exécuter ces atroces complots lorsque Cicéron, qui avait découvert tout le fil de la conjuration, saisit le moment ou Catilina s'était rendu au Sénat, pour en révéler le plan et les horreurs. Adressant la parole à Catilina lui-même, son éloquence foudroiante le confond, le terrasse et le force à s'exiler de Rome.

Cependant Catilina entretenait des intelligences avec les principaux conjurés, dont plusieurs étaient membres du Sénat. Cicéron parvint à saisir leur correspondance, et les fit condamner à mort.

Réduit au désespoir, Catilina marche vers la Ville à la tête de son Armée d'Etrurie. Il livre bataille aux troupes de la République, et tombe percé de coups après avoir fait des prodiges de valeur.

Les Romains pénétrés de reconnaissance pour le service important que Cicéron avait rendu à la République lui décernerent les titres glorieux de sauveur de l'Etat et de Père de la Patrie.

Mirys del.

TRIOMPHE DE LUCULLUS. SA SOMPTUOSITÉ.

An de Rome 689.

Ce ne fut que cette année que Lucullus obtint enfin les honneurs du triomphe, qu'il sollicitait depuis trois ans, et que les intrigues de Pompée lui avaient fait refuser jusqu'ici.

Dès ce moment Lucullus ne songea plus qu'à jouir, dans le sein de la volupté, des enormes richesses qu'il avait rapportées de l'Orient. L'Italie vit bientôt avec étonnement s'élever par ses soins des Edifices somptueux, ou l'art s'etait épuisé pour vaincre et embellir la nature. Telle était sur-tout la maison qu'il fit construire aux environs de Naples dans une des plus belles positions du monde entier. Des Voutes creusées sous des Collines qui restaient comme suspendues, des Grottes charmantes baties jusque dans la Mer, de rians Jardins décorés des plus belles Statues et coupés par de vastes Etangs, remplis d'une quantité immense de Poissons, l'intérieur du Palais orné des Tableaux des plus grands Maitres, tout semblait se reunir pour faire de ce séjour une des merveilles de l'Univers.

Mais rien n'égalait le luxe de sa table, toujours chargée des mets les plus rares et des vins les plus exquis, dont la saveur était relevée par les sons d'une musique délicieuse. Et ce n'était pas seulement pour les Convives qu'il était dans le cas de recevoir, que Lucullus étalait cette magnificence. Il la rapportait presqu'entierement à lui-même, et il en faisait sa jouissance particulière.

C'est ce dont Pompée et Cicéron voulurent un jour se convaincre par eux-mêmes. Etant venus surprendre Lucullus, ils lui demanderent à diner au moment ou il s'y attendait le moins. Lucullus après quelques excuses appele son maitre d'Hôtel, et lui ordonne de servir dans la salle d'Apollon. Les deux illustres Convives sont bientôt introduits et trouvent un repas magnifique, qui pouvait être evalué à vingt cinq mille francs.

Lucullus à ce faste immodéré en joignait un autre qui honorait davantage son goût et sa délicatesse. Il avait formé dans ses différentes Maisons des Bibliothèques composées des meilleurs ouvrages. Il les ouvrait à tous les Savans, ensorte que ses Palais étaient tout à la fois le séjour de la volupté, et de la sagesse, des plaisirs et des Sciences.

Mirys inv et del. Baquoy sculp

MURENA SAUVE CATON.

An de Rome 690.

Le supplice des Sénateurs éxécutés par l'ordre de Cicéron, pour avoir trempé dans la conjuration de Catilina, partageoit l'opinion des Romains. Tandis que les bons Citoyens élevaient jusqu'au Ciel le courage et la fermeté du Consul, les factieux l'accusaient de cruauté et de tyrannie, et Metellus Népos devenu Tribun l'année suivante, de concert avec César qui le faisait secrettement agir, voulait le citer devant le Peuple. Mais le Sénat prévint les attaques de ce Magistrat forcené, en déclarant ennemi de la patrie quiconque oserait porter atteinte à des actes que lui même avait approuvés. Metellus se vit donc obligé à renoncer à ses projets. Mais sa vengeance ne fut différée que de quelques années, et il étoit réservé à un Tribun plus factieux encore que lui de la mettre à exécution.

Metellus, toujours secondé par César, qui cherchait à se frayer un chemin à la suprême puissance par les troubles et la discorde, proposa de rappeler dans Rome Pompée avec son Armée, ce qui tendait à le rendre maître de la République. Un tel exemple ne pouvait que favoriser les vues ambitieuses de César. Caton qui connaissait leurs desseins perfides, avait sollicité la dignité de Tribun, pour les combattre. Il s'opposa avec un courage héroique à une résolution destructive de la liberté. Le jour ou la loi devait être proposée au Peuple, sans autre défense que sa vertu, il se présente sur la Place publique investie de gens armés, et remplie d'une populace furieuse. Il perce la foule, parvient à la Tribune ou il se place entre Metellus et César alors Preteur, et reproche à l'un et à l'autre leur lacheté. Métellus veut lire la loi, Caton lui arrache le papier qu'il tenait à la main. Métellus fait signe à l'instant à ses Satellites. Tout se disperse, et Caton reste seul exposé à leur fureur. C'en était fait de ce vertueux Romain, si le Consul Muréna ne fut venu à son secours. Il le couvrit de sa robe, et le determina à se réfugier dans le Temple de Castor.

Le courage de Caton ranima celui des Sénateurs et de tous les gens de bien, et la loi de Metellus fut rejettée.

CLODIUS SURPRIS DÉGUISÉ EN MUSICIENNE CHEZ LA FEMME DE CÉSAR.

An de Rome 690.

Tandis que César abusait de la dignité de Préteur pour agiter Rome, une scene scandaleuse, dont sa maison devint le théâtre, fixa les regards du public. Clodius, jeune débauché, qui signala dans la suite ses fureurs contre Cicéron, était parvenu à séduire le cœur de Pompeia, femme de César. Comme les deux amans éprouvaient des obstacles pour se voir, ils crurent trouver dans la célébration des mystères de la bonne Déesse une occasion favorable à leurs desirs. C'était chez César que se célébrait la Fête, et les hommes en étaient séverement exclus. Clodius se déguise en femme, et à la faveur de la nuit s'introduit en qualité de musicienne. Une Esclave de Pompeia qui s'était chargée de le conduire, l'ayant quitté pour aller avertir sa maîtresse, Clodius resta seul pendant quelque tems. Dans la crainte d'être découvert, il errait de côté et d'autre évitant avec soin les lumières qui pouvaient le trahir. Une autre Esclave l'apperçoit, s'avance vers lui et lui fait quelques questions. Forcé de répondre, le son de sa voix révéla son sexe. L'Esclave effrayée court à l'endroit ou les Femmes étaient réunies et s'écrie qu'elle a trouvé un homme dans la maison. On cherche de tous côtés, on trouve enfin Clodius caché dans la chambre de l'Esclave qui l'avait introduit, et on le chasse ignominieusement. Dès le lendemain Rome retentit du bruit de cette scandaleuse aventure. Clodius fut cité devant les Tribunaux comme coupable du crime de profanation. Mais telle était la corruption des mœurs, que les juges gagnés à force d'argent le renvoyerent absous.

César lui-même, quoique le plus particulierement offensé, ne montra aucune animosité contre le séducteur de sa femme. Clodius était agréable au Peuple, et il n'entrait pas dans la politique du premier de sacrifier son intérêt et son ambition à un honneur qu'il regardait comme chimérique. Il se contenta de répudier Pompeia, en disant que la femme de César ne devait pas même être suspecte.

CÉSAR PLEURANT DEVANT LA STATUE D'ALÉXANDRE,
An de Rome 692.

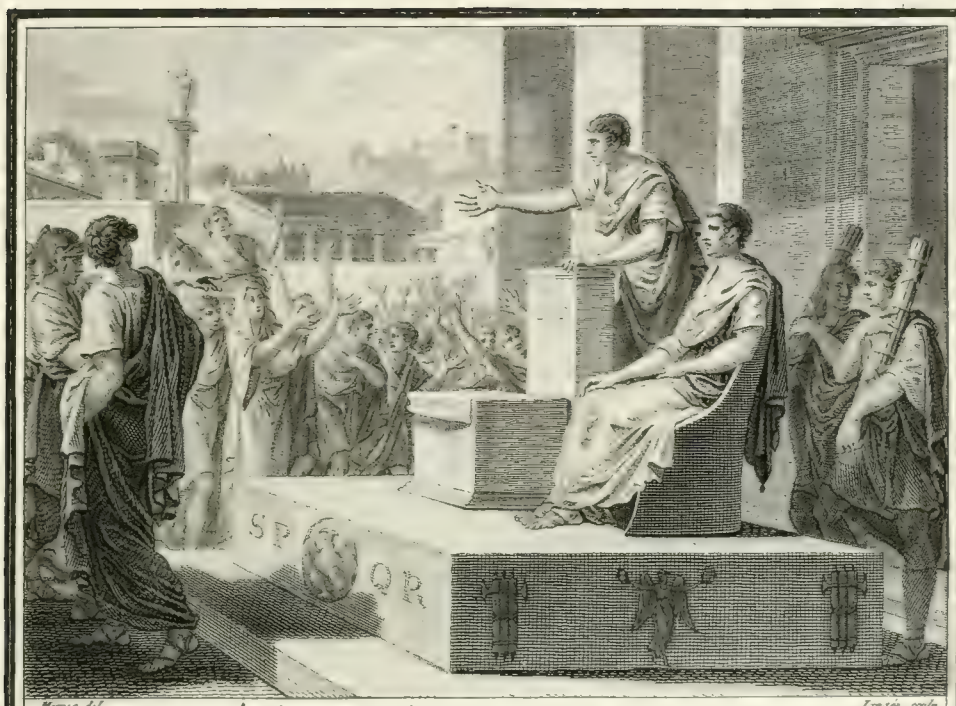
En sortant de la Préture, César avait obtenu le Gouvernement d'Espagne. Le désir de se signaler lui fit entreprendre la guerre contre quelques parties de cette Province qui n'étaient pas entierement soumises aux Romains. Mais quelqu'heureux que fussent ses succès, ils ne pouvaient répondre à l'ambition qui le dévorait. Donner des lois à sa Patrie et par suite à l'Univers entier, tel était le but ou aspirait César. C'est ce que prouvent les deux traits suivans.

En passant les Alpes pour se rendre en Espagne, il traversait une petite Bourgade, dont les habitans paraissaient fort misérables. Ses amis se demandaient, en plaisantant, les uns aux autres, s'il y avait aussi dans ce Hameau des brigues et des cabales pour parvenir aux honneurs et aux dignités: « Riez tant qu'il vous plaira » leur dit César; « mais sachez que j'aimerais mieux être le premier dans » ce Village, que le second dans Rome. »

Arrivé à Cadix, il apperçut une Statue d'Alexandre le Grand. S'en étant approché, il ne put retenir ses larmes: « ô grand homme, s'écria-t-il, à mon age » tu avais conquis la moitié du monde, et je n'ai encore rien fait. »

L'Espagne n'offrait pas un champ assez vaste à l'activité inquiète de César pour le retenir long-tems. Il se hâta de revenir à Rome, ou il se flattait d'obtenir tout à la fois les honneurs du triomphe et le Consulat. Mais forcé d'opter entre l'un et l'autre, il préféra cette derniere dignité, comme plus favorable à ses projets ambitieux. Il se réservait d'ailleurs pour des triomphes plus éclatans et plus dignes de ses talens et de son courage.

Uniquement occupé d'affermir son crédit et son pouvoir, il forma avec Crassus et Pompée cette ligue fameuse, connue sous le nom de Triumvirat. Mais en paraissant unir ses intérêts avec ceux de ses deux rivaux les plus redoutables, il ne cherchait qu'à s'élever assez haut pour les écraser un jour et avec eux la liberté.



Mirys del. Langée sculp.

GÉNÉREUSE RÉSISTANCE DE BIBULUS,
An de Rome 693.

Les plus basses intrigues, les violences les plus odieuses signalerent le Consulat de César. Les amis de la liberté étaient parvenus à lui donner pour Collegue Bibulus, homme ferme et vertueux, qui par caractère et par principes le détestait. Mais que pouvaient son courage et ses bonnes intentions contre la corruption des mœurs et du tems ?

A peine les deux Consuls furent-ils installés, que César, fidèle au systême de tous les factieux qui l'avaient précédé, renouvella la loi agraire. Il etait secondé par Crassus et Pompée, qu'il avait amenés par ses artifices à n'être plus que les vils instrumens de ses projets pernicieux. César ayant d'abord proposé sa loi au Sénat, Caton la combattit avec toute l'énergie d'un vrai Républicain. César ne rougit pas de l'envoyer en prison. Caton s'y rendit en ne cessant de déclamer contre la loi. Plusieurs Sénateurs, pénétrés de douleur l'y suivirent, et comme César demandait à l'un d'eux nommé Pétréius pourquoi il sortait : « C'est que j'aime mieux, dit-il, » être en prison avec Caton, que dans le Sénat avec toi.

Furieux de voir sa loi rejettée par le Sénat, César la porta devant le Peuple. La résistance paraissait inutile. Cependant Bibulus bravant tous les dangers entreprit de s'opposer à la loi ; mais à peine ouvrait-il la bouche qu'il se vit en butte à la fureur de la plus vile populace. On verse sur sa tête un panier plein d'ordures, on brise les faisceaux de ses Licteurs, on le traîne jusque sur les dégrés du Temple de Castor. Incapable de céder à la violence, Bibulus se découvrait la poitrine, et invitait les satellites de César à frapper, criant à haute voix : « Si je ne puis apprendre à César à devenir homme de bien, ma » mort du moins attirera sur lui la vengeance du Ciel, et le rendra l'éxécration » de la Terre. » Pendant qu'il parlait ainsi, ses amis le saisirent et le porterent dans le Temple de Jupiter Stator.

La loi fut donc acceptée, et Bibulus se vit contraint de demeurer renfermé chez lui, sans remplir aucune des fonctions de sa dignité, ensorte que César, demeuré seul Consul, éxerça pendant tout le reste de l'année l'autorité la plus absolue

Marvie del. — De Ghendt sculp.

SONGE DE CICÉRON

An de Rome 694.

La corruption était portée à son comble. Elle était en grande partie l'ouvrage de César, qui savait qu'elle seule pouvait lui frayer un chemin à la tyrannie. Rome renfermait cependant encore quelques Citoyens vertueux. De ce nombre étaient Caton et Cicéron, le premier incapable de céder à aucune considération qui s'écartait de la ligne du devoir, et par là même facile à envelopper dans les piéges et les intrigues des scélérats qui s'agitaient autour de lui: le second plein d'éloquence et de génie, mais faible et susceptible de toutes les petitesses de la vanité, panégyriste outré et éternel de son Consulat.

La présence de ces deux zélés Républicains était un obstacle aux projets des factieux, que César tenait à ses ordres. On éloigna Caton, en le chargeant d'une mission honorable, et on chercha des crimes à Cicéron dans les actes de ce même Consulat, qu'il regardait comme son premier titre à la reconnaissance publique.

Devenu Tribun du Peuple, Clodius avait juré la perte d'un homme qu'il haissait et dont il se croyait haï, par ce qu'il était l'ennemi et le fleau de tous les méchans. A la tête d'une troupe de bandits, qu'il appelait le Peuple, il était sur le point de le faire condamner pour avoir sauvé la République. Cicéron abandonné de ses amis, et sur-tout de Pompée, céda à l'orage et se bannit lui même de Rome. La douleur et le désespoir aux quels il se livra pendant son exil, les larmes dont il baignait les lettres qu'il écrivait à ses amis auraient deshonoré la femme la plus faible. L'idée d'un malheur, que la philosophie qu'il étale dans ses écrits, eut dû lui rendre presqu'indifférent, le poursuivait jusque dans les bras du sommeil. Il raconte lui même que croyant errer dans une vaste solitude, il vit en songe Marius s'avancer vers lui environné de toute la pompe du Consulat, que sensible à sa disgrace celui ci cherchait à le consoler, et qu'il ordonna à son premier Licteur de le conduire dans le Temple de la Vertu, en ajoutant que de la sortirait son salut.

L'événement justifia cette espéce de prédiction; et Cicéron rappelé l'année suivante revint de Gréce en Italie, et rentra dans Rome au milieu des acclamations du Peuple et du Sénat qui le reçurent comme en triomphe.

MORT DE CLODIUS.

An de Rome 700

Cependant Rome était en proie aux plus violentes agitations. La brigue et la violence présidaient seules à l'élection des Magistrats, et la Place publique ne présentait plus que l'image d'un champ de bataille.

L'époque de la nomination des Consuls était passée, sans que l'on fut parvenu à faire un choix. Parmi les Candidats, on distinguait Milon, ardent ami de Cicéron et implacable ennemi de Clodius.

Dans un voyage que Milon faisait à Lanuvium, il rencontra Clodius escorté de trente Esclaves bien armés. Milon de son côté avait à sa suite un certain nombre de Gladiateurs. Les uns et les autres en viennent aux mains; et Clodius, ayant reçu une blessure, fut transporté dans une auberge. Milon l'en fit arracher sur le champ, et le laissa étendu mort sur la route.

La nouvelle de ce meurtre jetta Rome dans le plus grand trouble. Cette foule de mercénaires qui était à la solde et aux ordres de Clodius se livra aux plus violens excès. Dans cette extrémité on créa d'abord un interroi, et peu de temps après, Pompée, par un exemple inouï jusqu'alors, fut nommé seul Consul.

Cependant Milon avait reparu dans Rome avec toute l'intrépidité de l'innocence. Mais, outre tous les partisans de Clodius, il avait encore dans Pompée un redoutable adversaire. Il fut cité devant les Tribunaux, et Cicéron se chargea de plaider sa cause. Mais ce grand Orateur intimidé par l'appareil militaire qui remplissait la Place, ne le défendit pas avec cette force d'éloquence qui brille dans le plaidoyer, qu'il donna depuis au public, et Milon condamné à l'exil, se retira à Marseille.

Mirys inv. et del. Langée sculp.

DÉFAITE DE CRASSUS. SA MORT,

An de Rome 699.

L'or que César prodiguait pour gagner la multitude, lui avait fait contracter des dettes immenses. La conquête des Gaules lui parut un puissant moyen de rétablir sa fortune. En subjuguant d'ailleurs une Nation qui avait souvent été l'effroi des Romains, il voyait une grande gloire à acquérir, une Armée aguerrie à sa disposition, et un pouvoir sans bornes remis entre ses mains. Cette guerre lui couta dix années de travaux et de combats, et plus elle honore la valeur et les talens de César, plus elle doit donner une haute idée du courage des Gaulois.

Tandis qu'il triomphait de ces Peuples belliqueux, et qu'il portait ses armes victorieuses jusque chez les Bretons, Crassus éprouvait dans l'Orient les plus humiliantes defaites. Quoique le plus riche des Romains, il était aussi insatiable d'argent, que César de gloire et de puissance. Mais ses talens ne répondaient, ni à sa cupidité, ni à son ambition. Vaincu par les Parthes, la mort seule pouvait le dérober à la honte de tomber vivant entre leurs mains. Surena, Général des Barbares, était parvenu à l'enfermer dans la Ville de Carres. Crassus pouvait encore s'échapper; mais trompé par un guide infidèle, il se trouva avec une partiee de son Armée en présence des Parthes. Il fallait vaincre ou périr; mais ses Soldats le forcèrent d'accepter une entrevue que Surena lui avait fait offrir. Il n'eut pas plutôt abordé ce dernier qu'il reconnut le piege qui lui était tendu, et le dessein formé de s'emparer de sa personne. Il refuse, ainsi que quelques Officiers qui l'accompagnaient, de suivre ceux qui les environnaient, et mettant tous l'épée à la main, ils opposent la force à la violence. Ils sont bientôt accablés par le nombre, et trouvent la mort, qu'ils préféraient à une honteuse captivité. On coupa la tête et la main droite de Crassus, qui furent envoyées en triomphe à Orode Roi des Parthes. Son Armée fut presqu'entierement détruite, digne fin d'une entreprise formée par l'injustice et conduite avec la plus aveugle Témérité.

Mirys del. Baquoy sculp.

MARCELLUS EXHORTE POMPÉE A DÉFENDRE LA RÉPUBLIQUE.

An de Rome 702.

Les Gaules etaient subjuguées, et la Bretagne avait vu l'Aigle Romaine franchir pour la première fois l'Océan et porter la terreur sur ses Côtes: cependant Pompée gouvernait Rome plutôt en Monarque absolu, qu'en Magistrat d'une Cité libre. Ennivré de son pouvoir et de l'encens qu'un Peuple idolatre de sa personne lui avait prodigué au sortir d'une maladie dangereuse, il s'endormait dans une fausse sécurité. César victorieux et à la tête de dix légions, loin de lui céder le premier rang, ne voulait pas même le reconnaître pour son égal; et Pompée toujours aveuglé par une vaine présomption n'avait pris, et semblait ne vouloir prendre aucune précaution contre ce redoutable Rival. Son orgueuil ne lui permettait pas d'avouer qu'il avait été dupe de ses artifices, et il sacrifiait ainsi à un vain point d'honneur sa sureté particulière et celle de l'Etat.

Le principal lien qui unissait d'abord ces deux puissans adversaires etait rompu par la mort de Julie, fille de César et femme de Pompée; ils n'écouterent bientôt plus que les conseils de l'ambition. Pompée voulait à la vérité la République, mais il prétendait en être le Chef. César voulait régner seul. Ce dernier dissimulait ses projets sous les dehors de la modération. Il offrait de licentier son Armée, mais à condition qu'on le nommerait Consul, quoiqu'absent; et que Pompée se retirerait dans son Gouvernement d'Espagne. Le Sénat voulait que César se soumît aux lois, en venant briguer lui-même le Consulat; et afin de soutenir cette résolution, il chargea Pompée de lever une Armée. Le Consul Marcellus s'étant rendu prés de lui avec quelques Sénateurs, lui présenta une Epée et lui dit: « nous vous ordonnons d'employer cette épée pour la « défense de la Patrie contre César, et nous vous déférons le Commandement « des Troupes qui sont en Italie et le droit d'en lever d'autres à votre volonté. »

Mirys del. Simmonet sculp.

CÉSAR PASSE LE RUBICON

An de Rome 705.

Dans l'extremité ou les choses en étaient venues, il ne restait à César d'autre parti que de se soumettre aux décrets du Sénat, ou de soutenir ses prétentions les armes à la main. il lui avait été enjoint de licentier son armée, sans quoi il serait déclaré ennemi de la République. Fidele à son système de modération apparente, César n'avait retenu auprès de lui qu'une Légion; mais il savait qu'au premier signal les autres s'empresseraient de le joindre; et il ne pouvait conserver même une Légion, sans se montrer rebelle aux ordres du Sénat. Ce n'était cependant qu'avec une espèce d'effroi qu'il voyait arriver le moment de lever l'étendard de la révolte. Il n'avait encore aucun prétexte plausible qui pût justifier cette entreprise criminelle. Mais Antoine et Cassius, Tribuns du Peuple, qui s'étaient enfuis de Rome, afin de se dérober aux dangers dont ils étaient menacés, pour avoir soutenu ses intérêts; lui fournirent l'occasion qu'il désirait. Il peignit à ses Soldats la majesté du Tribunat violée dans leur personne; et les disposa à tirer vengeance de cet attentat prétendu. Mais la perspective des riches dépouilles, qui devaient être le fruit de la victoire, était sans doute le principal motif qui les animait.

Le Rubicon, faible ruisseau, séparait le territoire Romain du gouvernement de la Gaule. Le franchir, c'était déclarer la guerre. Arrivé sur ses bords, César parut hésiter quelques instans, comme s'il eut été arrêté par l'image de la Patrie. Mais bientôt l'ambition l'emporte; il s'élance de l'autre côté du ruisseau, en s'écriant: « le sort en est jetté; allons ou nous appelent les présages des Dieux et « l'injustice de nos Ennemis.

Mirys inv. et del. de Gand sculp.

POMPÉE ABANDONNE ROME.

An de Rome 703.

Après avoir passé le Rubicon, César marcha droit à Rimini et s'en empara. A cette nouvelle Rome fut plongée dans la consternation. Déjà on se représentait César aux portes de la Ville, à la tête de dix Légions, et d'une foule innombrable de Gaulois et de Germains. Tous les regards se tournaient vers Pompée. Les uns lui rappelant le mot fameux qu'il avait prononcé quelque tems auparavant, l'invitaient à frapper la terre du pied, pour en faire sortir des Légions. Les autres indignés de sa vaine présomption l'accablaient des reproches les plus amers. Tous regrettaient le passé, s'affligeaient sur le présent et tremblaient pour l'avenir.

Loin de pouvoir calmer d'aussi cruelles allarmes, Pompée, déchiré de remords, et près de succomber sous le poids de la honte, était plongé dans une morne stupeur. Par suite de son aveugle présomption, il se voyait sans forces, et presque sans moyens d'en obtenir. Persuadé qu'il lui était impossible de résister à César, il résolut d'abandonner Rome, et de se retirer à Brindes, dans la vue de rassembler une Armée qu'il pût opposer à son ennemi, ou de se faciliter les moyens de quitter l'Italie sans danger. Il ordonna donc à tous les Sénateurs de le suivre, et déclara ennemis de la patrie quiconque resterait dans la Ville.

Quelque désespérée que parut cette résolution, les plus illustres Citoyens se soumirent à l'ordre du Général. Les Consuls donnerent les premiers l'exemple. Ils furent imités par les Préteurs, une grande partie des Tribuns du Peuple et tous les Magistrats. De ce nombre même etait Pison, beau père de César.

Mais tandis que ceux-ci fuyaient ainsi leur Patrie, une foule de famille venaient de tous les côtés de l'Italie chercher un asyle dans Rome. Tout enfin présentait l'image du trouble, du désordre et de la consternation.

Mirys del. Giraud sculp

BELLE CONDUITE DE CÉSAR A L'ÉGARD DE DOMITIUS.
An de Rome 703.

Quelque justes que fussent les reproches dont on accablait Pompée, loin de rémédier au mal, ils ne faisaient qu'ajouter à la détresse générale. Sans force armée à sa disposition, au milieu d'une Ville ou César comptait parmi le Peuple un grand nombre de partisans, Pompée, saisi d'une espèce de terreur panique, prit une résolution désespérée. Ce fut d'abandonner Rome et de se retirer à Brindes. Il ordonna en même tems à tous les Senateurs de le suivre, et déclara ennemi de la patrie quiconque demeurerait dans la Ville. Les Consuls donnerent les premiers l'exemple de la soumission, et tout ce que Rome avait de plus Grand s'empressa de les imiter. L'orgueil des titres et des noms environnait Pompée. Mais la force était dans le Camp de César. Il lui suffisait de paraître, et toutes les Villes se rendaient sans presqu'aucune résistance.

Domitius Ahenobarbus, l'ennemi capital de César dont il avait obtenu le Gouvernement, avait eu la témerité de se jetter avec plusieurs autres Citoyens distingués dans la Ville de Corfinium. César vint aussitôt l'y assiéger. Forcé de se rendre il pensa que sa perte était inévitable; et pour éviter la honte de tomber vivant entre les mains du vainqueur, il prit le parti de s'empoisonner. Mais le Médecin qu'il avait chargé de lui apprêter le poison, l'avait trompé, en lui donnant une Potion Soporifique. Instruit à son réveil de la générosité avec laquelle César avait traité les autres Romains, il s'accusait de trop de précipitation, lorsqu'on lui révéla le stratagême de son Médecin.

Quand il parut devant César, celui-ci se contenta de lui faire quelques légers reproches sur l'animosité qu'il lui portait, et il lui rendit la liberté et l'argent même que Domitius avait en réserve pour la solde de ses Soldats. C'est ainsi que César cherchait à se faire pardonner son ambition à force de douceur et de Clémence.

Mauzaisse del. Ph. Theer. sculp.

CÉSAR FORCE LE TRÉSOR PUBLIC.

An de Rome 705.

Maître de l'Italie, César marcha droit à Brindes, ou Pompée s'était renfermé. La Mer fournit à ce dernier le seul moyen qu'il eut de se sauver. Il passa en Epire, ou il espérait rassembler une Armée formidable, tant de la part des Romains attachés à son parti, que des Peuples de l'Orient, qui avait été le Théâtre de sa gloire.

La fuite de Pompée ouvrait à César les portes de Rome. Il s'y rendit sur le champ. Ayant fait assembler le Sénat, il parla moins en vainqueur, qu'en Citoyen qui cherche à justifier sa conduite, et parut même être disposé à traiter avec Pompée. Il s'exprima de la même manière en présence du Peuple et s'efforça de rejetter sur ses ennemis tout l'odieux de la guerre civile.

Mais cette modération qu'il étalait devant des hommes soumis, s'evanouissait bientôt à la moindre résistance. Comme il avait besoin d'argent, il ne fit aucune difficulté de s'emparer du trésor public. L. Metellus, Tribun du Peuple, osa s'opposer à cet acte de violence, en lui citant les lois. « Il ne s'agit point de lois, lui répondit César » avec fierté, au milieu des armes : apprens que je suis le maître non seulement de » l'argent, mais encore de la vie de tous ceux que j'ai vaincus. » Ces terribles paroles n'effrayerent point le Tribun, et comme il fallait enfoncer les portes du trésor, parceque les Consuls en avaient emporté les clefs, Metellus accourut pour l'empêcher. César furieux le menace aussitôt de la mort, en ajoutant : « Songe bien, jeune homme, qu'il » m'est plus facile de le faire que de le dire. » Il ordonne aussitôt de forcer les serrures et les barres de fer à coups de haches et il enlève tout ce que le trésor renfermait de richesses, savoir 25. mille barres d'or, 35. mille d'argent, et environ cinq millions d'argent monnoïé.

Mirys inv. et del. Poitt. sculp.

INTRÉPIDITÉ DE CÉSAR.

An de Rome 704.

Dans l'état de faiblesse où se trouvait Pompée, César désirait vivement passer en Epire pour terminer tout à coup la guerre par sa défaite. Mais n'ayant point de Vaisseaux à sa disposition, il fut contraint de différer son expédition. Son activité ne lui permettait pas de demeurer oisif. Petreius et Afranius soutenaient en Espagne le parti de Pompée. Il court leur arracher cette Province, et à son retour, il s'empare de Marseille qui avait osé lui résister lors de son premier passage.

Cependant les Vaisseaux qu'il avait ordonné de construire étaient prêts. Il s'embarque avec une partie de son armée et aborde heureusement en Epire. Il attendait avec impatience le reste de ses troupes et sa Cavalerie qui lui étaient nécessaires pour attaquer l'ennemi. Dévoré d'inquiétudes et voyant qu'elles n'arrivaient pas, il résolut de les aller chercher lui même. Il sort de son Camp suivi seulement de trois esclaves et déguisé lui-même en esclave, et se jette dans une barque de Pêcheur qu'il avait fait retenir. Mais à peine est-il en Mer qu'il s'élève une tempête furieuse. Le Patron effrayé soutient que vouloir aller plus loin, c'est courir à la mort, et il ordonne à ses rameurs de retourner en arrière. Alors César, que le danger ne faisait qu'irriter, se découvrant au Patron : « ne crains rien, lui dit-il, tu portes » César et sa fortune. » Les rameurs étonnés et fiers de conduire ce Héros redoublent d'efforts. Mais ils luttent envain contre la violence des flots, et César fut contraint de regagner la Côte, et de rejoindre son armée qui l'accueillit avec les plus vifs transports de joie.

Moreau inv. et del. — Simonet sculp.

POMPÉE REÇOIT CORNELIE DANS SA BARQUE,

An de Rome 704.

Réduit à l'impossibilité d'aller chercher lui même le reste de son armée, César ne cessait d'en hater l'arrivée par les lettres qu'il écrivait à ses Lieutenans. La fortune seconda ses vœux, et il se vit bientôt en état de mesurer ses forces contre celles de Pompée. Les premiers combats ne lui furent pas favorables ; il reçut un échec considérable près de Dyrrachium. Ce revers fut moins funeste à César lui même qu'au parti de Pompée qu'il remplit d'une aveugle présomption. Déjà dans leur délire orgueilleux ces fiers Patriciens se disputaient les dépouilles de César et se promettaient les plus cruelles vengeances. Ils s'indignaient de la lenteur de Pompée qui refusait de livrer bataille. Trop faible pour résister à leurs murmures et à leurs railleries, ce Général fut forcé d'en venir aux mains dans les plaines de Pharsale. De ce combat dépendait le sort du monde. La victoire ne fut pas longtems douteuse, malgré l'inégalité du nombre. Pompée vaincu se détermine à chercher un azile près du jeune Ptolemée, Roi d'Egypte, qui lui devait sa Couronne.

Cet homme, regardé jusqu'a lors comme le premier des Romains, s'embarque presque seul dans un léger esquif ; il se rendit d'abord à Mitylène ou l'attendait Cornélie son épouse. A la nouvelle de l'état déplorable ou se trouvait réduit Pompée qu'elle croyait rejoindre vainqueur, elle tomba évanouie ; mais reprenant bientot ses sens, elle traversa la Ville avec précipitation, et vint se jetter éperdue hors d'elle même, dans les bras de son époux, qui la reçut en la serrant contre son cœur, sans pouvoir proférer une seule parole.

Morys del. Delaunay sculp

MORT DE POMPÉE,
An de Rome 704.

Pénétré de douleur et de regrets, Pompée s'avançait vers l'Egypte, craignant à chaque instant de tomber entre les mains du vainqueur. Il aborde enfin à Péluse où Ptolémée fesait sa résidence; il l'envoye prévenir de son arrivée et lui demander une retraite à sa Cour. Achillas et le Rhéteur Théodote, gouvernaient ce jeune Prince. Préférant aux sentimens de la reconnaissance les conseils d'une lache et cruelle politique, ils engagent Ptolémée à recevoir Pompée et à l'assassiner. Le perfide Achillas et un autre scélérat, nommé Septimius, qui avait servi sous Pompée, se chargent de cette horrible exécution. N'ayant pris qu'une simple Barque de pêcheur, ils s'avançent pour le recevoir et l'emmener avec eux. Un appareil aussi peu imposant inspira des défiances à Pompée et aux personnes de sa suite. Il avait recueilli sur sa route quelques Vaisseaux qui lui formaient une petite flotte. Il hésita quelques instans pour savoir s'il ne s'éloignerait pas. Mais la vue des Soldats qui bordaient le rivage, et des Vaisseaux que l'on appareillait, sa mauvaise destinée enfin l'emportèrent sur les soupçons qui s'élevaient dans son cœur. Il entre dans la Barque seul et sans autre défense que son nom, après avoir fait à Cornélie un adieu qui devait être le dernier. Au moment ou il allait mettre pied à terre, comme il se levait en s'appuyant sur le bras de son affranchi, Septimius lui enfonça son épée par derrière; les autres Assassins foudirent en même tems sur lui et le percerent de coups. A ce Spectacle Cornélie et tous ceux qui l'accompagnaient jetterent des cris lamentables, et se hatérent de s'éloigner de cette terre barbare. On coupa la tête à Pompée, et on la fit embaumer pour la présenter à César. Son Corps fut abandonné nud sur le rivage. Mais deux Romains le brulerent furtivement pendant la nuit et recueillirent ses Cendres qu'ils porterent à Cornélie.

Mirys inv. et del. Dambrun sculp.

LE JEUNE POMPÉE VEUT TUER CICÉRON,

An de Rome 704.

Parmi les Sénateurs qui avaient suivi le parti de Pompée, on distinguait Caton et Cicéron, tous deux également ennemis des dissentions civiles, le premier par principes, le second par caractère. Ils détestaient César, sans estimer Pompée, bien persuadés que, de quelque-côté que se rangeat la victoire, c'en était fait de la liberté.

Ils etaient à Dyrrachium, ou Caton commandait les troupes chargées de la garde des magasins de l'armée, lorsqu'ils apprirent la défaite de Pharsale. Ils quitterent aussitôt cette Ville pour aller joindre la Flotte qui était à Corcyre. Là se trouvèrent avec un des fils de Pompée plusieurs Officiers qui s'étaient échappés du combat. Ils tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire dans des circonstances aussi périlleuses. La plupart étaient d'avis de renouveller la guerre, et par une suite de cette aveugle présomption qui ne les avait pas encore abandonnés, ils cherchaient à diminuer et les talens et les succés de César.

Des dispositions aussi absurdes parurent à Cicéron le comble du ridicule; il ne put s'empêcher de manifester tout le mépris qu'elles lui inspiraient. Ses propos piquans exciterent la fureur du jeune Pompée. Il accable Cicéron d'outrages, le traite de déserteur et de traitre, et tirant son épée il s'élance pour le percer: mais Caton s'opposa à cette violence, et Cicéron abandonna un parti qui lui paraissait désespéré. Pour Caton, toujours ferme dans ses résolutions, il se mit à la tête de la Flotte, croyant devoir la remettre à Pompée lui même. Mais ayant appris sa mort, il se renferma dans la Ville de Cyrene, pour attendre la suite des événemens.

Miry s inv et del — de Gand sculp

ON PRÉSENTE A CÉSAR LA TÊTE DE POMPÉE,
An de Rome 704.

Si César savait vaincre, il ne savait pas moins profiter de la victoire. Persuadé que Pompée avait dû se retirer en Egypte, il se mit à sa poursuite avec un très petit nombre de troupes. Il arrive à la vue d'Alexandrie accompagné seulement de quelques Galères qui portaient environ quatre mille hommes. Son nom et ses exploits lui tenaient lieu des plus formidables armées. Il n'entra cependant pas tout d'un coup dans le Port d'Alexandrie. Ayant remarqué beaucoup de tumulte et de mouvement sur le rivage, il ne jugea pas à propos de s'avancer avant d'en connaître la cause. Bientôt Theodote, ce misérable Rhéteur qui avait conseillé le meurtre de Pompée, aborde la Galère de César. Il portait dans ses mains la tête et l'anneau du Héros si indignement assassiné. A ce spectacle, qui réveillait dans l'ame de César tant de souvenirs et peut être quelques funestes pressentimens, il ne put se deffendre d'une vive émotion; des larmes coulerent de ses yeux, et pénétré d'indignation contre un aussi lache attentat et contre le monstre qui en avait été l'auteur, il manifesta hautement toute l'horreur que lui inspirait sa présence.

En honorant Pompée, César s'honorait lui même. Il fit bruler sa tête avec les parfuns les plus précieux et les plus exquis, et il en déposa les cendres dans un Temple qu'il consacra à la Déesse des vengeances, l'implacable Némésis. Sans doute il eut fait subir à Théodote le suplice qu'il méritait, s'il eut eu autour de lui des forces plus imposantes. Ce ne fut qu'après la mort de César lui même, que ce vil Rhéteur reçut par les ordres de Brutus la peine due à son crime.

Mirys inv. et del. Dambrun sculp.

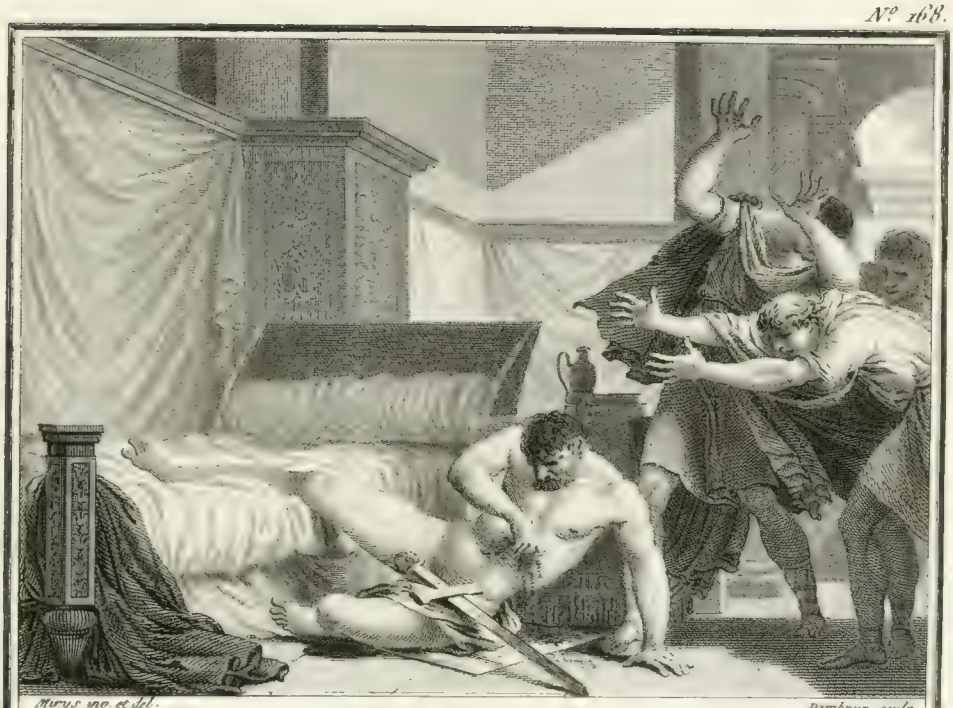
CÉSAR SE SAUVE A LA NAGE.

An de Rome 705.

La Cour de Ptolémée s'était attendue à un accueil plus flateur de la part de César, pour le service qu'elle croyait lui avoir rendu. Dès ce moment elle ne vit plus en lui qu'un ennemi dangereux, et celui dont le nom fesait trembler l'Univers, se vit contraint de prendre les plus grandes précautions pour ne pas être à son tour victime de la perfidie du Gouvernement et de la haine du Peuple.

Les vents contraires le retinrent d'abord malgré lui dans Aléxandrie; les charmes de Cléopatre surent y prolonger son séjour. Elle disputait à Ptolémée son frère le partage du Trône. César aussi épris de sa beauté, que convaincu de la légitimité de son droit, prononça en sa faveur. Ce jugement ayant révolté Ptolémée et le Peuple qui lui était attaché, les Egyptiens osèrent attaquer César. Ils comptaient sur le petit nombre de ses troupes, et peu s'en fallut que le vainqueur des Gaules et du grand Pompée ne succombat sous les coups d'un Peuple qu'il méprisait. Trop faible pour résister au grand nombre de ses ennemis, il se retira sur sa Galère; mais ses Soldats l'y suivirent aussitôt en foule. Craignant alors que son bâtiment ne coulât à fond, il se jetta à la Mer pour joindre les Vaisseaux qui étaient à deux cents pas; il fit ce trajet en nageant d'une main et tenant ses papiers de l'autre. Cet acte de courage, et le hasard qui fit échapper sa cotte d'armes lui sauvèrent la vie. Les Aléxandrins trompés par sa couleur de pourpre, et la prenant pour lui même dirigèrent contre elle tous leurs traits, et César presque caché sous les eaux parvint à regagner sa Flotte.

Le succès des Egyptiens ne fut pas de longue durée. Ptolémée périt dans un combat, et Cléopatre occupa seule un Trône qu'il avait refusé de partager avec elle.



Murys inv. et del. Dambrun sculp.

MORT DE CATON

An de Rome 706.

César, après avoir pacifié l'Egypte, soumit les différentes parties de l'Asie qui avaient refusé de reconnaître ses lois, et se rendit ensuite à Rome, où sa présence était nécessaire pour dissiper les troubles aux quels cette Ville était en proie. Il vole de là en Afrique. C'était dans cette Province que les partisans de Pompée avaient réuni toutes leurs forces. A leur tête se trouvaient Scipion, Varus, Caton et Juba Roi de Mauritanie. César éprouva d'abord quelques revers, et peut-être eut-il échoué entierement, s'ileut régné plus d'accord parmi les différens Chefs du parti opposé. La bataille de Thapsus décida la victoire en sa faveur.

Dès lors tout plia devant César, excepté l'ame inflexible de Caton. Ce généreux Républicain s'était renfermé dans Utique. A la nouvelle de la défaite de Thapsus, il jugea que c'en était fait de la liberté. Mais loin de faire paraître la moindre altération, il n'était occupé qu'à rassurer et encourager tous ceux qui l'environnaient, et à leur procurer les moyens de se sauver.

Pour lui résolu de mourir il n'éprouvait qu'une crainte, celle de tomber entre les mains du vainqueur. Malgré le soin qu'il prenait de cacher son dessein, il ne put échapper aux soupçons de ses enfans et de ses amis. Le soir donc ou il devait exécuter sa résolution, son fils avait fait enlever son épée. Caton s'en étant apperçu, il s'emporta contre lui, en l'accusant de vouloir le livrer sans défense à l'ennemi, et il fit rapporter son épée. Dès qu'il l'eut entre ses mains, il en examina la pointe, et la trouvant en bon état : " Je puis donc enfin, dit-il, disposer de moi même. "

Enfermé seul dans son appartement, il lut le traité de l'immortalité de l'ame de Platon, s'endormit paisiblement, et à son réveil, il s'enfonça son épée un peu au dessous de la poitrine. Au bruit qu'il fit en tombant, son fils et ses amis accoururent effrayés, et profiterent de sa faiblesse pour bander sa plaie. Mais Caton ayant repris ses sens, arracha lui-même les bandages, r'ouvrit sa plaie, et expira en se déchirant les entrailles.

Mirys del. Degan sculp.

CLÉMENCE DE CÉSAR ENVERS MARCELLUS.

An de Rome 706.

En apprenant la mort de Caton, César montra la même sensibilité qu'il avait fait paraître à l'égard de Pompée. « Ô Caton ! S'écria-t-il, je t'envie la gloire « de ta mort : car tu m'as envié celle de te sauver la vie. »

On peut douter si cette douleur était bien sincère. Ce que César devait déplorer, c'était son ambition insatiable qui forçait les plus vertueux Républicains à se donner la mort, plutôt que de subir le joug qu'il voulait leur imposer.

Quelque fut au reste le principe qui le fesait agir, il montra dans la victoire autant de clémence que Marius et Sylla avaient montré de cruauté. A l'exception de quelques ennemis personnels qu'il crut devoir sacrifier à sa sureté, il pardonna à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui : il fit même de plusieurs ses plus chers Confidens. Tels furent Brutus et Cassius, dont le premier passait pour être son fils.

Mais de tous les actes de clémence de ce fameux usurpateur, il n'en est aucun qui ait été plus célébré, que le pardon qu'il accorda à Marcellus.

Vainqueur de l'Asie et de l'Afrique, César était de retour à Rome, ou, après avoir reçu les honneurs du triomphe, il régnait sous le nom de Dictateur. Un jour qu'il présidait le Sénat, Pison, son bau père, parla du rappel de Marcellus. Le frère de cet illustre exilé se jetta aussitôt aux pieds de César et tous les Sénateurs se leverent pour appuyer sa demande. Le Dictateur affecta d'abord une grande sévérité. Il se plaignit de la haine invétérée de Marcellus contre lui ; puis au moment, ou tout le monde s'attendait à un refus, il déclara que, quelque sujet de mécontentement qu'il eut contre Marcellus, il ne pouvait résister aux instances du Sénat.

Organe de la reconnaissance publique, Cicéron prit aussitôt la parole, et se livrant à tout l'enthousiasme que lui inspirait cet acte de modération, il fit de la clémence de César le tableau le plus éloquent, et peignit la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, comme infiniment supérieure à tous ses exploits.

Mirys del.

ANTOINE OFFRE LE DIADÊME A CESAR.

An de Rome 708.

Quelque glorieux que fut l'usage que César fesait du droit de punir ou de pardonner, ce droit n'en paraissait pas moins odieux, puisqu'il supposait l'anéantissement de la liberté, en mettant la volonté d'un seul homme à la place de la loi. S'il prouvait que César était sensible et généreux, il prouvait aussi que César était un tyran. On ne doit donc pas être surpris qu'il fut détesté de tous ceux qui préféraient à ses faveurs le glorieux titre d'hommes libres. De nouvelles entreprises contre les lois fondamentales de l'état mirent le comble à l'indignation publique. C'était peu pour César de regner il voulait être déclaré Roi. Cet homme si grand dans ses projets, ne rougit pas de s'abaisser aux plus vils stratagêmes pour arriver à son but. Mais ces essais furent infructueux et ne servirent qu'à lui prouver la haine invincible du Peuple Romain contre le titre qu'il voulait usurper. Cependant Marc-Antoine, qu'il avait nommé son Collégue dans le Consulat, entreprit de lui ceindre le Diadême.

On célébrait les Fêtes Lupercales. César, assis à la Tribune aux harangues dans tout l'éclat de la suprême puissance, etait comme le Dieu qui présidait aux jeux. Les Ministres de la Fête couraient nuds par toute la Ville, en frappant avec des fouets de cuir les Femmes qui croyaient par là devenir fecondes. Antoine, quoique Consul, avait voulu remplir cette fonction. Il s'approche de César et lui offre le bandeau Royal. Le Peuple indigné pousse des gémissemens. César refuse le Diadême, le Peuple applaudit avec transport. Antoine insiste de nouveau; il se jette même aux pieds du Dictateur, comme pour le flechir. Le Peuple gardait un morne silence. César intimidé posa le Diadême sur sa Chaire Curule. Mais voyant que le Peuple n'était pas encore satisfait, il l'envoya au Capitole, en disant que Jupiter était le seul Roi du Peuple Romain.

MORT DE CÉSAR.

An de Rome 708.

Désespéré de n'avoir pu parvenir à être reconnu Roi dans Rome, César conçut le dessein de se faire donner ce titre au moins dans les provinces de l'Empire. Ayant résolu de porter la guerre chez les Parthes, il fit revivre un ancien Oracle qui disait que les Parthes ne pouvaient être vaincus que par un Roi.

Ces projets tyranniques et le mépris que le Dictateur affectait publiquement pour le Sénat firent jurer sa perte par quelques hommes qui avaient le pouvoir absolu en horreur. A leur tête étaient Brutus et Cassius, tous deux comblés des bienfaits de César, mais tous deux ennemis irréconciliables, l'un de la tyrannie, l'autre du tyran. Les Conjurés étaient au nombre de soixante, et tous gardèrent inviolablement le secret. C'était le jour des Ides de Mars, en plein Sénat, qu'ils devaient immoler cette grande victime.

Cependant des soupçons, des présages, des prédictions sinistres semblaient avertir le Dictateur du danger dont il était menacé. Mais César eut cru se déshonorer en se déterminant d'après de pareils motifs. Enfin Calpurnie elle-même, son épouse, effrayée d'un songe terrible, voulut l'arrêter au moment de son départ, rien ne put l'arracher à sa perte. Il arrive au Sénat, où les Conjurés l'attendaient, partagés entre la crainte et l'espérance. A peine fut-il assis, qu'ils l'environnerent sous prétexte de lui demander une grace. César, qui se voyait pressé, voulut se lever. Alors Cimber lui rabattit sa robe de dessus les épaules, ce qui était le signal convenu: et pendant que César s'écriait, « ce ne sont pas là des prières, c'est une violence » Casca qui était derriere son siege le frappa à l'épaule: tous les Conjurés se précipiterent aussitôt sur lui, en se disputant l'honneur de lui porter le coup mortel. César se défendit d'abord avec force, mais à la vue de Brutus, qui s'avançait le poignard à la main, il perdit courage. Et toi aussi, dit-il, mon cher Brutus. *Il s'enveloppa la tête, baissa sa robe pour tomber décemment et fut expirer aux pieds de la Statue de Pompée.*

Murys del. Boquoy

FUNERAILLES DE CÉSAR.

An de Rome 708.

Pendant cette Scène tragique, le Sénat était demeuré immobile d'étonnement et d'horreur. Lorsque César fut tué, Brutus leva son poignard tout sanglant, et invoqua le nom de Cicéron. Puis ayant voulu haranguer le Sénat, tous prirent aussitôt la fuite, comme s'ils eussent été poursuivis. Antoine et Lépidus, qui croyaient avoir plus à craindre que les autres, parce qu'ils étaient plus intimement liés avec César, se sauverent dans des maisons obscures, et les Conjurés se retirerent au Capitole.

Ces hommes qui avaient tout fait pour abattre le tyran, ne firent rien pour anéantir la tyrannie. En laissant les amis de César revenir de leur premiere terreur, en leur abandonnant son Corps, ses papiers, sa maison, ils leur fournirent les moyens de changer entierement la disposition des esprits, et de renverser par suite le Gouvernement Républicain.

Antoine parut d'abord se réconcilier avec les Chefs des Conjurés, mais ce ne fut que pour mieux préparer leur perte. S'étant emparé du testament de César, il le fit ouvrir dans sa maison. Le Dictateur instituait pour héritier de la plus grande partie de ses biens le jeune Octave, son petit neveu. Mais en même tems il léguait au Peuple ses Jardins du Tybre, et ordonnait une distribution d'argent aux Citoyens. Dès lors le Peuple ne vit plus dans celui qu'il avait regardé comme un tyran, qu'un bienfaiteur, un pére. Ses funérailles célébrées avec la plus grande pompe, son Corps exposé dans la Tribune aux harangues, son éloge funèbre prononcé par Antoine et rempli des traits les plus touchans, sa robe sanglante développée aux regards de la multitude, son image en cire percée d'autant de coups de poignards qu'il en avait reçus lui même, rien ne fut oublié de tout ce qui pouvait émouvoir et soulever les esprits. On forme un bucher des matériaux qui se présentent sous la main. On y place le Corps de César. Chacun jette dans les flammes ce qu'il a de plus précieux. Plusieurs eussent voulu immoler ses assassins eux-mêmes. Ils enlevent du bucher des tisons enflammés, et courent mettre le feu aux maisons des principaux Conjurés, qui furent obligés de repousser la force par la force.

Meryx inv. et del. de Gand sculp

ADIEUX DE PORCIA ET DE BRUTUS
An de Rome 708.

Cette conduite d'Antoine décélait assez ouvertement ses sentimens et ses projets. Il chercha cependant ensuite à se couvrir du masque du Républicanisme: il porta même la dissimulation jusqu'à faire donner au fils de Pompée le commandement de toutes les forces maritimes. Mais son but était de gagner du tems, d'amasser des sommes considérables, de se faire ainsi de nombreux partisans et de succéder à la toute puissance de César. Il se rendit enfin bientôt si redoutable, qu'il parvint à dépouiller Brutus et Cassius de leurs Gouvernemens et à les forcer d'abandonner Rome et l'Italie.

Brutus s'était rendu à Vélie, petite ville maritime de la Lucanie, où Porcia son épouse l'avait suivie. Digne fille de Caton, elle en avait le courage et les vertus. Obligée de s'arracher à un époux qu'elle adorait, elle ne voyait arriver qu'avec la plus vive douleur le moment de cette cruelle séparation. Mais supérieure à la faiblesse de son sexe elle renfermait au fond de son cœur les chagrins et les funestes pressentimens qu'elle éprouvait. Un Tableau des adieux d'Hector et d'Andromaque, qui se trouvait dans son appartement trahit sa douleur secrette. En le contemplant, elle s'imagina trouver dans cette peinture celle de sa propre situation. Des larmes s'échapperent de ses yeux, et prouverent toute sa sensibilité. Un des amis de ces vertueux époux, témoin de cette scène touchante, appliqua sur le champ à Porcia ce passage d'Homère, où Andromaque exprimant à Hector, qui va combattre Achille, ses craintes et ses allarmes lui rappele que lui seul lui tient lieu de père, de mère, et de frère, et qu'à tant de titres se joint celui du plus tendre des époux.

Ces objets adorés je les retrouve en toi;
Hector est ma famille, Hector est tout pour moi.

Brutus en applaudissant à l'allusion, répondit qu'il ne dirait pas a Porcia ce que dit Hector à Andromaque, de distraire sa douleur par les soins et les occupations domestiques. « Car, ajouta-t-il, si Porcia par la faiblesse de son sexe ne peut égaler « les actions des hommes, par ses sentimens elle égale les plus grands Héros. »

Ces deux Epoux se séparèrent enfin pour ne plus se revoir. Brutus se rendit à Athènes, et Porcia revint à Rome.

TRIUMVIRAT.

An de Rome 709.

Tandis qu'Antoine élevait ainsi sa puissance sur les ruines de la République et de la Liberté, il vit arriver à Rome un Rival, dont la présence changea tout à coup la face des affaires. C'était le jeune Octave héritier du nom et de la fortune de César, qui l'avait adopté pour son fils. Sa grande jeunesse (il n'était âgé que de 18. ans) le fit d'abord mépriser d'Antoine. Mais celui-ci ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avait dans ce jeune homme un compétiteur redoutable. À peine avait-il paru, que le Peuple, les Soldats et une foule de Citoyens attachés à la mémoire de César se rangerent autour de lui. Cachant son ambition sous les dehors d'une modération apparente, il ne montra d'abord aucune animosité contre les meurtriers du Dictateur. Il parut n'avoir d'autre volonté que celle du Sénat, d'autre plan de conduite que celui qui lui serait dicté par Cicéron, qu'il s'semblait révérer comme un père. Ayant ainsi obtenu les forces nécessaires pour combattre Antoine, il les tourna bientôt contre le Sénat lui-même, se fit nommer Consul l'épée à la main, et réduisit Rome à trembler sous ses lois.

Antoine était à la tête d'une Armée formidable. Octave crut qu'il était de son intérêt de se réconcilier avec lui, afin d'exterminer de concert leurs ennemis communs, se réservant de perdre Antoine à son tour, et de regner par là seul sur l'univers.

Ce fut dans une Isle formée par une petite Riviere près Boulogne que se fit cette fameuse entrevue, à la quelle fut admis le faible et méprisable Lepidus. Là ces trois brigands se partagerent l'autorité suprême pour cinq ans sous le nom de Triumvirs. Là ils s'accorderent mutuellement les victimes qu'ils voulaient immoler à leur vengeance, ou à leur cupidité, et leur sortie de ce lieu fatal fut le signal de l'effusion du sang dans toute l'Italie.

Mirys inv. et del. — de Vand sculp

MORT DE CICÉRON.

An de Rome 709.

Une des plus célèbres victimes de la cruauté des Triumvirs fut Cicéron. Ce grand homme, lachement abandonné à la fureur d'Antoine par Octave qu'il avait aidé de son crédit et de ses conseils, répara par une mort héroïque la conduite faible et équivoque qu'il avait tenue dans le cours des dissentions civiles. Ses discours pleins de force et de véhémence contre Antoine, les deliberations énergiques qu'il avait fait prendre dans le Sénat contre cet ennemi des lois et de la liberté avaient allumé dans le cœur de ce tyran une haine que tout le sang de ce grand Orateur pouvait à peine éteindre. Telle était la fureur qui l'animait, qu'il ne fit pas difficulté d'acheter sa tête au prix de celle de L. César son Oncle. De leur côté Octave et Lépidus, pour satisfaire des vengeances personnelles, sacrifierent l'un son tuteur et l'autre son propre frère.

Lorsque Cicéron apprit qu'il était proscrit lui et toute sa famille, il quitta Rome dans le dessein de rejoindre Brutus. Mais repoussé par les vents contraires, accablé par l'age et les fatigues il prit le parti de revenir sur ses pas et de subir sa destinée. « Mourons, dit-il dans ma patrie que j'ai plusieurs fois sauvée ». Bientôt ses assassins arrivent, ayant à leur tête un scélérat, nommé Popilius, dont Cicéron avait autrefois défendu la cause. A leur aspect ce respectable vieillard fit arrêter sa litière, et avança lui-même sa tête qui lui fut coupée sur le champ avec ses deux mains. Popilius les porta à Antoine, qui aprés les avoir contemplées avec un plaisir barbare les fit attacher, à cette même Tribune aux harangues ou cet Orateur immortel avait tant de fois ravi l'admiration de ses Concitoyens.

Ainsi périt un des plus beaux génies, et des plus vertueux Citoyens qu'ait produit l'antiquité.

APPARITION D'UN FANTOME A BRUTUS.

An de Rome 710

Au milieu des scenes sanglantes, dont Rome et l'Italie étaient le théâtre, il n'existait pour les malheureuses victimes dévouées à la fureur des Triumvirs, d'autre asile que la Flotte de Sextus Pompée et l'Armée de Brutus et de Cassius. Un assez grand nombre de proscrits parvint à s'y réfugier. Mais la plupart ne firent par là que retarder leur perte de quelque tems.

Impatiens de s'assurer l'Empire de l'Univers, les Triumvirs se disposaient à passer en Grece pour combattre Brutus et Cassius, qui maîtres de l'Orient, se trouvaient à la tête d'une Armée formidable. Pleins de confiance dans la justice de leur cause, ces deux illustres Républicains brulaient également du desir d'en venir à une action décisive, dans l'espérance de délivrer Rome des tyrans qui l'opprimaient, et de rendre la liberté à leur patrie.

Des historiens Crédules et superstitieux ont cherché à répandre le merveilleux sur un évènement aussi important en lui même; comme si la liberté aux prises avec la tyrannie n'excitait pas un intérêt assez puissant, sans mêler à cette grande lutte les rêves d'une imagination en délire.

Parmi plusieurs présages qu'ils rapportent, pour annoncer quelle devait être l'issue du combat prêt à se livrer, voici le plus frappant, ce qui n'ôte rien à son absurdité.

Une nuit que Brutus renfermé dans sa tente, travaillait à la lueur d'une sombre lampe, il crut entendre quelque bruit, il détourne la tête, et voit à ses côtés un fantôme effrayant par sa taille gigantesque et son visage pâle et décharné. Comme le Spectre gardait le silence, Brutus ne craignit pas de l'interroger: « Qui que tu sois, lui dit-il, Homme ou Dieu, fais le moi connaître. « Que demandes-tu? Je suis ton mauvais Génie, répondit le Spectre, tu me « reverras près de Philippes. « Eh bien! reprit Brutus sans se troubler, nous « nous reverrons. « Et en effet, ajoutent les auteurs de cette fable, le fantôme apparut de nouveau à Brutus la nuit qui précéda sa défaite et sa mort.

Mirys inv et del — Baquoy sculp

MORT DE BRUTUS

An de Rome 710.

Ce fut près de Philippes, Ville de Macédoine, que se livra cette bataille à jamais Célèbre, qui changea la destinée du monde, en portant le dernier coup à la liberté expirante. A la tête de l'Armée Triumvirale étaient Antoine et Octave, opposés l'un à Cassius et l'autre à Brutus. L'aile commandée par ce digne Républicain eut bientôt enfoncé les Légions du lache Octave; mais celle de Cassius succomba sous les efforts des Soldats d'Antoine qu'enflammait le courage de leur Général. Désespéré de sa défaite et ignorant les succès de son Collegue, Cassius céda trop promptement à la crainte de tomber vivant entre les mains de l'ennemi; et il précipita la ruine de son parti, en se donnant lui-même la mort.

Brutus en effet fit de vains efforts pour rendre le courage et la confiance aux Soldats de Cassius. La plupart ou effrayés ou séduits par Antoine ne songeaient qu'à passer dans le parti ennemi. Pour eviter une désertion totale, Brutus, peu de jours après le premier combat crut devoir présenter de nouveau la bataille aux Triumvirs, il fit des prodiges de valeur et obtint encore l'avantage du côté ou il commandait en personne. Mais partout ailleurs ses Légions ayant été enfoncées, il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Retiré dans un lieu solitaire avec quelques amis qui n'avaient pas voulu l'abandonner, il s'assit au pied d'un Rocher. C'était au milieu de la nuit. Il leve ses yeux vers le Ciel parsemé d'Etoiles brillantes. « Perisse, s'écria-t-il, en citant » un vers d'Homere, périsse, ô Jupiter! l'auteur de tous nos maux! » Puis réfléchissant sur la triste récompense qu'il avait reçue de ses vertus, il se rappela ce que dit Hercule dans un Poëte Grec. « Malheureuse vertu, dit-il, tu n'es qu'un » vain nom. Je t'adorai comme un être réel. Mais tu n'es que l'esclave de la fortune.

Après avoir remercié ses amis de leur fidelité, il les invita à pourvoir à leur sureté, et il se retira à l'écart avec deux ou trois personnes, au nombre desquelles était Straton, Philosophe Grec, dont il estimait les vertus et les lumieres. Il le choisit pour l'aider à se délivrer du fardeau de la vie. Straton prit entre ses mains l'épée nue de Brutus, qui se précipita sur la pointe, en tenant son bras gauche elevé sur sa tête, et expira sur le champ.

ENTRÉE DE CLÉOPATRE A TARSE,

An de Rome 711.

La liberté n'était plus. Elle avait été ensevelie avec les derniers des Romains, Brutus et Cassius. Parmi ceux qui avaient survécu à la bataille de Philippes, les uns passerent dans le parti des Triumvirs, les autres se refugierent auprès de Sextus Pompée, beaucoup furent indignement massacrés par les ordres du barbare Octave.

Vainqueurs de leurs ennemis communs, les Triumvirs ne songerent plus qu'à partager entre-eux les dépouilles de l'Empire. L'Orient échut à Antoine, l'Occident à Octave, et l'Afrique à l'imbécille Lépidus. L'Italie devint la proie des Soldats. Octave leur abandonna les biens de ses infortunés habitans. Tandis que ce tyran était occupé à faire entre ses Vétérans cet horrible partage, Antoine parcourait les différentes Contrées de la Grèce et de l'Asie. Il gagna d'abord les cœurs par ses manieres affables et populaires, et se rendit sur tout agréable aux Grecs, en assistant à leurs jeux, à leurs fêtes, en se faisant initier à leurs mystères. Mais bientôt livré plus que jamais aux plaisirs et à la débauche, environné de Musiciens, de Danseurs, d'une foule d'hommes corrompus et efféminés, il exerça sur les peuples les plus cruelles exactions pour assouvir son luxe et la cupidité insatiable de ses Courtisans.

Emule de Bacchus, il aimait à se revêtir du costume qu'on prête à ce Dieu, et se faisait rendre les mêmes honneurs.

Au milieu des fêtes et des orgies qu'il se plaisait à célébrer, une passion funeste vint le captiver et l'asservir. Il avait ordonné à Cléopatre, Reine d'Egypte, de venir se justifier auprès de lui du reproche qu'on lui faisait d'avoir favorisé le parti de Brutus et de Cassius. Cette Princesse avait déja su enchaîner Jules César; elle forma le projet de subjuguer Antoine. Elle part pour la Ville de Tharse, ou elle fit son entrée en remontant le fleuve Cydnus, dans l'appareil le plus galant et le plus magnifique. Portée sur une gondole dorée, elle était telle qu'on peint la Déesse de la beauté. A ses côtés semblaient voltiger les amours; ses Femmes, semblables aux Graces et aux Néréides, dirigeaient le gouvernail, ou frappaient l'Onde avec des rames d'argent, au son des instrumens. A cet aspect, le Peuple s'écrie que c'est Vénus qui vient visiter Bacchus. Il abandonne la place publique, et Antoine resté seul sur son Tribunal, en descend pour aller lui même à la rencontre de cette nouvelle Divinité.

Moris inv. et del. — de Gand sculp.

MORT D'ANTOINE

An de Rome 722.

Dès qu'Antoine eut vu Cléopatre, il devint son esclave. Tandis qu'ennivré de sa passion, il se livrait aux plus honteux excès, son rival ne s'occupait que des moyens de réunir sur sa tête l'Empire qu'ils partageaient. S. Pompée avait peri. Le faible et méprisable Lépidus dépouillé du Triumvirat trainait une vie obscure qu'on dédaignait de lui enlever. Antoine seul mettait encore un obstacle aux vues ambitieuses d'Octave. Maître du siége de l'Empire, il ne fut pas difficile à ce dernier de soulever les esprits contre un Collegue, qui avait avili le nom Romain en épousant une Reine étrangère.

Cependant Antoine avait à ses ordres de grandes forces tant sur Mer que sur Terre. Sa Flotte réunie à celle de Cléopatre, ne tarda pas à se mesurer contre celle d'Octave. Ce fut près du Promontoire d'Actium que se livra cette bataille, ou il s'agissait de décider, non de la liberté de Rome, mais à quel tyran elle devait obéir. A peine l'action était-elle engagée, que Cléopatre prit la fuite; et Antoine, oubliant sa gloire et ses plus chers intérêts, quitta lui-même le combat, pour voler après l'objet qui l'avait si honteusement asservi. Une conduite aussi lache et aussi révoltante précipita la perte de ce Triumvir. Envain il voulut opposer depuis quelque résistance aux succès d'Octave, enfermé dans Alexandrie, il n'eut bientôt plus qu'à choisir entre la fuite, et la mort. Cléopatre qui le trahissait, ayant fait répandre le bruit qu'elle s'était tuée elle-même, il résolut de la suivre au tombeau. Il somme un de ses Esclaves, nommé Eros, de lui donner le coup mortel. Eros leve son épée et se perce lui-même en détournant la tête. « Tu me donnes l'exemple » s'écrie Antoine, et il se plonge son épée dans le sein. Il respirait encore, lorsqu'il apprit que la nouvelle de la mort de Cléopatre était fausse. Il demande aussitôt qu'on le transporte au lieu ou elle s'était retirée. Cléopatre ne voulant point qu'on en ouvrit les portes, se montra à la fenêtre et jetta des cordes pour attirer Antoine jusqu'à elle. Enfin après de longs et de penibles efforts, secondée de deux de ses femmes elle parvint à l'enlever. Elle se jette aussitot avec transport sur son Amant, cherche à étancher le sang qui coulait de sa plaie. Mais ses secours sont inutiles; Antoine expire bientôt dans ses bras.

Mirys inv et del — Degand sculp

MORT DE CLÉOPATRE
An de Rome 722.

Délivré du seul ennemi qu'il eut à craindre, Octave ne formait plus qu'un vœu, c'était de se rendre maître de la personne de Cléopatre, pour la faire servir d'ornement à son triomphe. Il n'oublia rien pour lui inspirer de la confiance, et la rassurer sur ses intentions à son égard. Mais ses artifices ne purent en imposer à cette Princesse, qui ne prévoyait que trop ses desseins. Elle s'était flattée un instant d'obtenir sur le cœur d'Octave le même empire qu'elle avait exercé sur celui d'Antoine. Mais l'ayant trouvé insensible à tous ses charmes, elle prit la résolution de se dérober par la mort à la honte qui lui était préparée.

Octave qui craignait qu'elle n'attentât à ses jours, la faisait surveiller avec le plus grand soin. Mais Cléopatre sût tromper la vigilance de ses gardes. Elle se fit apporter par un paysan une corbeille pleine de figues dans laquelle était caché un Aspic. Charmée de pouvoir disposer de son sort, elle écrit à Octave pour le prier de la faire ensevelir dans le même tombeau qu'Antoine, ordonne à tous ceux qui étaient dans son appartement de sortir, et ne garde auprès d'elle que deux femmes en qui elle avait confiance. A peine Octave eut-il lû sa lettre, qu'il vit que sa victime allait lui échapper. Il envoye un de ses Officiers pour sauver Cléopatre, s'il en était encore tems. Mais celui-ci la trouva étendue morte sur son lit, revêtue de ses habits Royaux. Une de ses femmes était également étendue sans vie à ses pieds, et l'autre encore occupée à ceindre le Diadême autour de la tête de sa maîtresse, rendit bientôt après le dernier soupir. On reconnut au bras de Cléopatre l'empreinte de la piqûre de l'Aspic.

Octave revint peu de tems après à Rome, ou devenu maître absolu sous le nom d'Auguste et le titre d'Empéreur, il commença cette longue chaîne de tyrans qui remplirent l'Univers de deuil, de sang et de forfaits.

OCTAVE CONSULTE AGRIPPA ET MÉCENE SUR SON ABDICATION

An de Rome 723.

Vainqueur de ses ennemis, Octave ne s'occupa plus que des moyens d'affermir l'Empire qu'il avait usurpé et de le perpétuer dans sa famille. Les prétextes dont il s'était servi jusqu'alors pour couvrir son ambition n'existaient plus. Le sang Républicain était épuisé, et il ne restait plus de victimes à immoler aux manes de César.

Le moment était donc arrivé, ou Octave devait rendre Rome à la liberté, ou s'en déclarer le Tyran. Quoique résolu intérieurement à conserver l'Empire, il parut hésiter; il consulta ses deux Confidens les plus intimes, Agrippa et Mécene, sur le parti qu'il devait prendre.

Agrippa, Guerrier généreux, à qui Octave devait ses plus grands succès, lui conseilla d'abdiquer le pouvoir suprême. C'était l'intérêt de sa gloire?; C'était celui de sa sureté personnelle.

Mécene, courtisan adroit et aimable, se déclara pour l'avis contraire. Rome avait besoin d'un Chef unique; lui rendre son ancienne liberté, c'était la replonger dans les horreurs qui l'avaient déchirée depuis près d'un Siecle. Octave lui-même s'exposait aux coups de la vengeance publique et particuliere.

Cet avis adopté d'avance, fut suivi. Agrippa ne perdit rien de la faveur d'Octave qui lui donna sa fille Julie en mariage, et le combla d'honneurs. Mécene, sans sortir du rang de simple Chevalier, devint l'ame de tous ses Conseils.

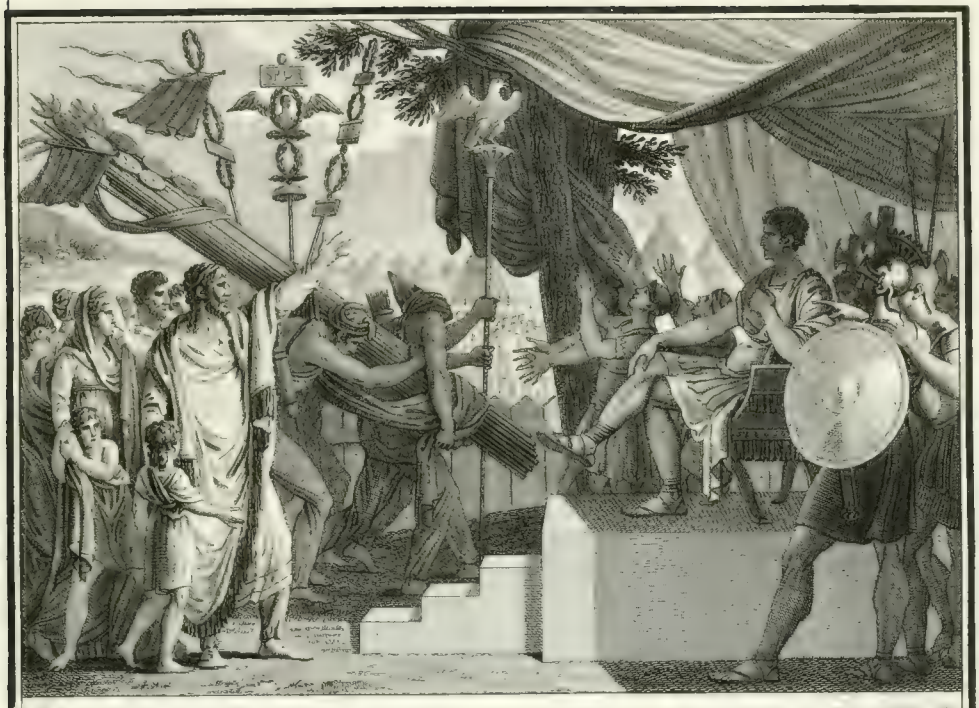
VIRGILE LIT A AUGUSTE ET A OCTAVIE SES VERS SUR LA MORT DE MARCELLUS

An de Rome 729

*C'était en versant des flots de sang, qu'Octave était parvenu à l'Empire. Ce fut en faisant fleurir les arts et la paix, regner la justice, l'ordre et les lois, qu'il sçut le conserver. Attentif à garder les formes Républicaines, il parut moins s'emparer du pouvoir suprême, que le recevoir des mains du Peuple et du Sénat. Il refusa tous les titres nouveaux que lui offrait une servile adulation. Il se contenta de celui d'*Imperator*, qui répond plutôt à l'idée de* Général*, qu'à celle que nous avons du mot* Empereur*, et qui était usité depuis long-tems. On ajouta à ce titre celui d'*Auguste*, qui le distingue particulierement. Par le premier, il était le Chef Suprême des Armées; par le second sa personne devenait sacrée et presque divine.*

Auguste n'avait point d'héritier immédiat. Livie qu'il avait enlevée à son premier époux n'avait introduit dans sa famille que deux rejettons étrangers, Tibere et Drusus. Toutes ses espérances, comme ses plus douces affections etaient réunies dans le jeune Marcellus, fils d'Octavie sa Sœur. Mais la mort le ravit bientôt à son amour. Rome entiere partagea sa douleur, et ses plus beaux Génies s'empresserent de couvrir de fleurs le tombeau du jeune Héros.

Mais rien n'égale le touchant éloge que Virgile fit de ses vertus dans le 6.ème Chant de son Enéide. Ce Poëte immortel, l'ornement de son Siécle, les délices de tous les ages, fut appelé auprès d'Auguste et d'Octavie pour leur lire son Ouvrage. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit, ou il peint les grandes qualités de Marcellus, et les regrets de sa perte avec des traits si intéressans, des larmes coulerent des yeux de l'Empereur, les sanglots d'Octavie interrompirent la lecture, et elle demeura quelque tems évanouie. Revenue à elle-même, elle offrit à Virgile un présent, dont la reconnaissance et le sentiment faisaient le plus grand prix.



DRAPEAUX ET PRISONNIERS RENDUS PAR PHRAATE,
An de Rome 732.

L'Italie jouissait d'une paix profonde. Auguste desirait en étendre les bienfaits à tout l'Empire. Il quitte la Capitale, parcourt la Grèce, l'Asie proprement dite, arrive en Syrie et signale partout sa présence par des actes de sagesse, de justice et d'humanité.

Rome ne connaissait point alors d'ennemis plus redoutables que les Parthes. Humiliée par la défaite de Crassus, et depuis par celle d'Antoine, elle voyait avec douleur ses Soldats et ses Drapeaux au pouvoir d'un Peuple barbare. Phraate occupait le Trône des Parthes. Le séjour d'Auguste en Syrie lui inspira des allarmes. Pour conjurer l'orage dont il se croyait menacé, il charge des Ambassadeurs de rendre à l'Empereur les Drapeaux et les Prisonniers Romains qu'il avait retenus jusqu'ici. L'honneur de les recevoir fut déféré au jeune Tibère. Phraate fit plus. Il donna en otage ses quatres Fils avec leurs Femmes et leurs Enfans. Ainsi ce que le grand César voulait obtenir par la force des armes, ce qu'Antoine avait tenté vainement et à sa honte, Auguste par la seule terreur ou le respect qu'imprimait son nom, parvint à l'exécuter.

Un triomphe aussi nouveau remplit tous les cœurs de joie et d'enthousiasme. Les Poëtes le célébrerent à l'envi. Divers monumens furent érigés, des médailles gravées pour en perpétuer le souvenir. Si ces hommages portaient l'empreinte de l'adulation, ils semblaient justifiés par le sentiment de l'honneur national.

UN PHILOSOPHE INDIEN SE BRULE EN PRÉSENCE D'AUGUSTE,
An de Rome 732.

A son retour de Syrie, Auguste s'arrêta pendant quelque tems à Samos. Là il reçut les Ambassades de différens Peuples, des Scythes, des Sarmates, et des deux plus puissans Rois de l'Inde, Paudion et Porus. Tout l'univers semblait rendre hommage à sa grandeur et à sa puissance.

Parmi les personnes qui avaient accompagné les Ambassadeurs Indiens se trouvait un Philosophe, qui donna à Auguste le spectacle que Calanus avait autrefois donné à Alexandre. Il suivit l'Empereur à Athènes, se fit initier aux mystères de Cérès, puis déclara qu'ayant joui jusqu'à ce moment d'une prospérité constante, il ne voulait point s'exposer aux caprices de la fortune, et qu'il était résolu de les prévenir par une mort volontaire.

Il fait en conséquence dresser et allumer un bucher, et s'élance tout nud au milieu des flammes.

Ses cendres furent déposées dans un tombeau sur lequel on grava cette Epitaphe :

Cy gît Zarmanochecas, Indien de Bargosa, qui selon l'usage ancien de sa Nation, s'est donné la mort à lui même.

Myris del. — Lingé sculp.

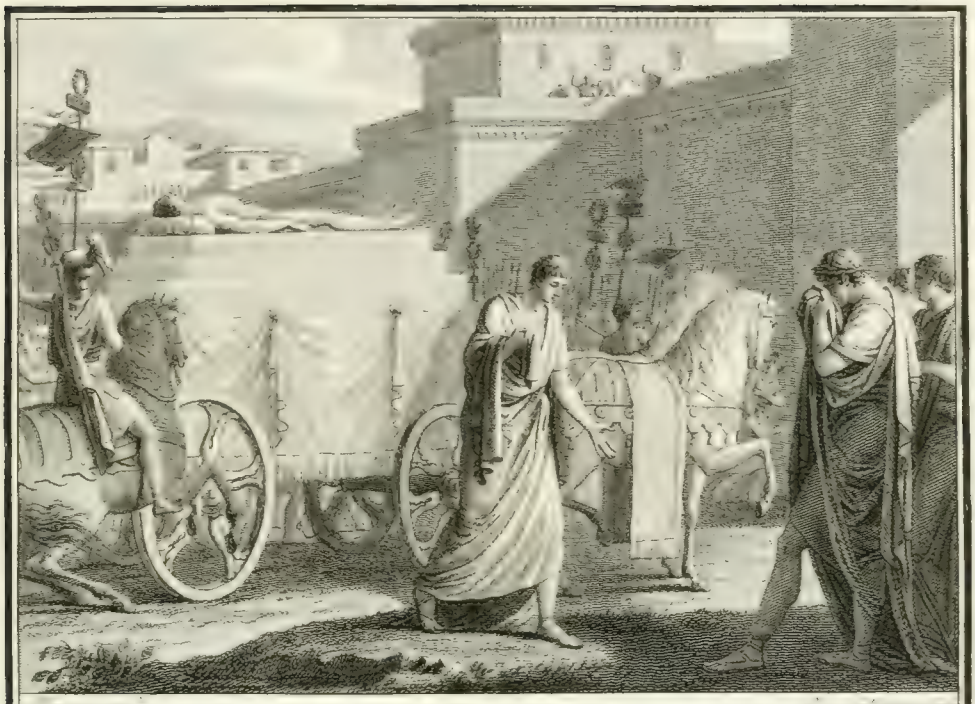
RECEPTION D'UN JEUNE GERMAIN AU NOMBRE DES GUERRIERS.

An de Rome 736.

Après avoir pacifié l'Orient, Auguste dirigea tous ses soins vers l'Occident. Il part pour la Gaule, ou quelques troubles rendaient sa présence nécessaire. Il les appaisa bientôt et rétablit l'ordre dans les diverses parties de l'administration publique. Mais il ne lui fut pas aussi facile de réduire les Germains.

Ce Peuple, fier et indépendant, dont Tacite nous a si bien dépeint les mœurs, ne cessait depuis plus d'un siecle d'inquiéter les Romains. Ennemis des travaux paisibles, les Germains ne respiraient que les combats. Selon eux il était honteux d'acheter par la sueur, ce qu'ils pouvaient obtenir par le sang. Au sein même de la paix, ils ne quittaient pas les armes. Affaires publiques, affaires particulieres, ils les traitaient toujours armés. C'était enfin en devenant Soldat, qu'un jeune homme parmi eux devenait Citoyen. Sa réception se faisait avec appareil. Un des Chefs, le pere ou un proche parent le présentait à l'assemblée générale du Canton. Si les suffrages lui étaient favorables, celui qui l'avait présenté l'armait en lui donnant la Lance et le Bouclier. Dès ce moment le jeune homme n'appartenait plus à sa famille, il appartenait à l'État.

Lors qu'Auguste arriva dans la Gaule, les Germains avaient passé le Rhin, et ils exerçaient leurs ravages dans les Provinces Romaines. Ce ne fut qu'avec peine qu'il les força à rentrer dans leurs limites, et à faire la paix, en lui donnant des Otages. Mais cette paix ne pouvait etre solide avec un Peuple, qui sans aimer le travail, était incapable de supporter le repos. Auguste laissa donc Drusus dans la Gaule pour les surveiller et les contenir, et revint à Rome après trois ans d'absence.



MORT ET FUNÉRAILLES DE DRUSUS.

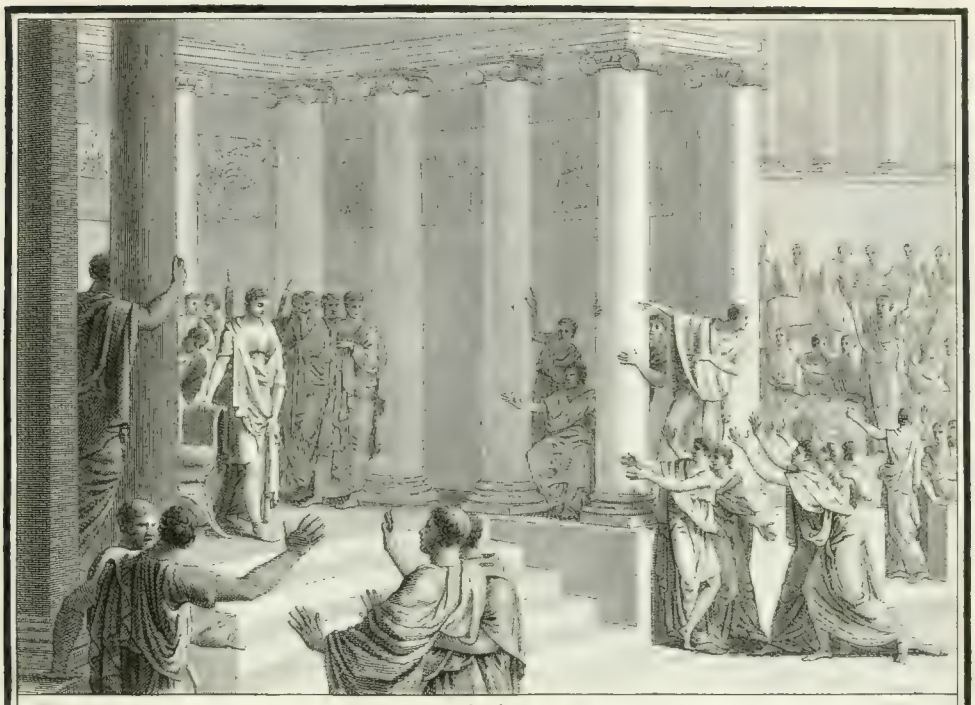
An de Rome 743.

Le départ d'Auguste fut comme le signal d'une nouvelle invasion des Germains dans les Gaules. Drusus marche contre eux, les défait dans différens combats, pénètre dans l'intérieur de leur Pays qu'il ravage, les repousse de tous côtés, sans pouvoir parvenir à les dompter. Il avait ouvert la quatrième Campagne, il venait de remporter sur l'ennemi une victoire complette qui semblait devoir terminer la guerre, lors qu'une maladie mortelle l'enleva au milieu de ses triomphes.

La perte de ce jeune Héros fut pleurée de tout l'Empire. Son Armée sur-tout fit éclater la plus vive douleur; elle voulait garder son Corps et lui célébrer des funérailles militaires. Ce fut avec peine que Tibere, son frère, qui était venu recueillir ses derniers soupirs, obtint de le transporter à Rome.

La pompe funèbre, conduite par Tibere qui la précédait à pied, s'avança lentement depuis la Germanie jusqu'en Italie. Auguste vint lui-même recevoir le Corps de son beau fils à Pavie, malgré la rigueur de la saison, et il l'accompagna jusqu'à Rome.

Rien ne fut omis de ce qu'une juste douleur peut inspirer pour honorer un Héros. Deux éloges funebres de Drusus furent prononcés, l'un par Tibere dans la place publique, l'autre par Auguste hors de la Ville dans le Cirque Flaminien. Le Corps fut porté au Champ de Mars par d'illustres Chevaliers Romains et par des Enfans de Senateurs, et après qu'il eut été brulé, les Cendres furent recueillies, et déposées dans le tombeaux des Jules.



AUGUSTE PROCLAMÉ PÈRE DE LA PATRIE.

An de Rome 744.

La mort de Drusus, en interrompant le cours de ses victoires, avait laissé les affaires de Germanie dans une situation flotante et incertaine. Tibere déja célébre par ses succés contre les Pannoniens, les Daces et les Dalmates, fut chargé d'aller achever l'ouvrage glorieusement commencé par son frère. Auguste aspirait plutôt au titre de pacificateur, qu'à celui de Conquérant. Les ordres qu'il donna à Tibere étaient conformes à ces principes. Il devait, en maintenant les droits et la majesté de l'Empire, chercher à ramener les esprits, plutôt que de les porter au desespoir. Tibere remplit sa mission au gré de l'Empereur, et les Germains furent enfin forcés à demander la paix.

Les vœux d'Auguste etaient remplis. La paix régnait dans tout l'Empire. Le Temple de Janus fut fermé pour la troisieme fois. Des lois sages, un gouvernement doux et modéré faisaient le bonheur de la terre; et cette époque semblait être l'âge d'or de l'Univers.

Rome avait oublié l'auteur des proscriptions; elle ne voyait dans Auguste que l'auteur de la félicité publique. Il jouissait depuis vingt ans de la puissance Impériale; elle lui fut prorogée de nouveau pour dix ans. Mais de tous les honneurs qui lui furent prodigués, aucun ne dut le flater davantage que le glorieux titre de Pere de la Patrie. *Le Peuple lui avait envoyé d'abord une députation pour le lui déférer. Auguste par une modestie feinte ou réelle l'avait refusé. Mais un jour qu'il entrait au Spectacle, le Peuple réitéra son offre par une acclamation universelle. Bientôt aprés ce titre lui fut décerné en plein Sénat, et Auguste céda enfin au vœu de Rome, à celui de tout l'Empire.*

AUGUSTE PARDONNE A CINNA.

An de Rome 755.

Le cours de tant de prospérités ne fut pas toujours exempt de nuages. Des chagrins particuliers et domestiques mêlèrent à diverses époques leur amertume au bonheur qui environnait Auguste. Outre la perte de Marcellus et de Drusus, il eut à regretter celle d'Octavie sa sœur, d'Agrippa et de Mécène. Les déréglemens de Julie sa fille, ceux de Julie sa petite fille qui n'avait que trop imité sa mère, le forcerent de les reléguer toutes deux dans des Iles différentes. Ses deux petits fils, Caius et Lucius lui furent enlevés à la fleur de leur age, et Agrippa Posthume, le dernier rejetton du mariage d'Agrippa et de Julie, loin de le consoler de la perte de Caius et de Lucius ajoutait chaque jour à ses chagrins par son caractère féroce et sauvage.

Plusieurs conspirations avaient été formées contre la vie d'Auguste. Les auteurs de ces complots avaient été découverts et punis de mort. Mais c'était avec douleur qu'il s'était vu obligé de verser le sang. Il croyait être à l'abri de semblables attentats, lors qu'une nouvelle conspiration le replongea dans de nouvelles allarmes.

Cinna, petit fils de Pompée, à qui Auguste avait autrefois accordé la vie, avait formé le projet de l'assassiner. Un des complices de la conspiration la revela à l'Empereur. Auguste irrité avait d'abord juré la mort du coupable. Mais en proie aux pensées les plus déchirantes, il passa la nuit dans une agitation cruelle. Livie, qui avait entendu ses soupirs et ses plaintes, lui conseilla de substituer la Clémence à la rigueur. Peut-être obtiendrait-il par un généreux pardon, ce qu'il n'avait pu jusqu'ici obtenir par la voie des supplices.

Auguste se rendit à ce sage conseil. Il fait venir Cinna, lui rappele ses bienfaits et en termine l'énumération par ces mots foudroyans : Cinna, tu t-en souviens et veux m'assassiner.

Cinna troublé l'interrompt. Auguste pour suit en lui imposant silence. Il lui développe tout le plan de la conspiration, et finit par lui accorder son pardon avec le Consulat.

La prédiction de Livie fut accomplie : cette conspiration est la dernière qui ait menacé les jours d'Auguste.

TIBERE CONSULTE L'ASTROLOGUE THRASYLLUS.

An de Rome 755.

Un autre source de chagrin pour Auguste fut la retraite de Tibere dans l'Île de Rhodes. Déja on voyait percer dans ce dernier ce caractère dissimulé, sombre et farouche qu'il déploya depuis d'une manière si funeste aux Romains, dans l'exercice de l'autorité suprême. Pour excuser sa retraite, Tibere affectait le besoin du repos, le dégout des honneurs, celui des embarras attachés à la vie publique. Mais ses véritables motifs étaient d'un côté les déréglemens de Julie qu'il avait épousée après la mort d'Agrippa, de l'autre la prédilection qu'Auguste témoignait pour ses petits fils, Caius et Lucius. Ce ne fut qu'au bout de sept ans et peu auparavant la mort de ces deux jeunes Princes qu'il revint à Rome. L'obstacle que leur existence apportait à son élévation à l'Empire, a fait soupçonner Livie sa mère d'avoir hâté leur mort par le poison.

Pendant son séjour dans l'Île de Rhodes, Tibere vécut comme le plus simple particulier. Timide et tremblant, il semblait craindre à chaque instant pour ses jours. Mais il n'en cachait pas moins au fond de son cœur la plus violente ambition. La puissance Impériale était l'objet eternel de ses vœux secrets.

Pour nourrir ses espérances, il se plaisait à consulter des Astrologues. Une guérite placée au haut de sa maison, sur le bord de la Mer, et à l'extrémité d'un rocher escarpé, était le lieu ou il allait avec eux interroger les Astres, et s'il soupçonnait qu'un Astrologue l'eut trompé, il le faisait précipiter dans la Mer par son affranchi.

L'Astrologue Thrasyllus fut plus heureux ou plus adroit que ses prédécesseurs. Conduit, comme les autres, au haut du roc, il flatta Tibere en lui promettant l'Empire. Celui-ci voulant l'éprouver, lui demanda s'il pourrait lire dans les Astres ce qu'il avait pour le moment à craindre ou à espérer pour lui même. Thrasyllus fixe le Ciel et frémit. Plus il le considère, plus il tremble: enfin il s'écrie qu'il est menacé d'un grand danger.

Tibere convaincu de son habileté l'embrasse, le rassure, et dès ce moment il le mit au rang de ses plus intimes amis.

VARUS DÉFAIT PAR LES GERMAINS SE PERCE DE SON ÉPÉE.

An de Rome 760.

Malgré ses vices, qu'il s'efforçait de cacher, Tibere était alors le seul qui pût aider Auguste à soutenir le fardeau de la dignité Impériale. Celui-ci crut donc devoir l'adopter, et bientôt il lui devint plus nécessaire que jamais, pour dissiper l'orage qui menaçait l'Empire.

Fatigués de la paix les Dalmates, les Illyriens et les Pannoniens avaient repris les armes. Leur nombre, leur audace, leurs premiers succès jetterent l'épouvante dans Rome et dans toute l'Italie. Tibere les soumit en deux Campagnes, autant par sa prudence que par son courage. Mais à peine cette guerre était-elle terminée, qu'on apprend tout-à-la fois et la révolte des Germains et le massacre des légions Romaines.

Plein d'une fausse sécurité Varus, Gouverneur de la Germanie, s'était laissé séduire par les artifices d'Arminius, jeune Prince des Chérusques, dont le courage égalait la haine implacable qu'il avait vouée aux Romains. Adroit, insinuant Arminius s'était emparé de la confiance du crédule Varus. Il ne cessait de vanter la bonté, la justice de son Gouvernement, et cependant il fomentait la révolte dans toute la Germanie. Par ses ordres les Peuples les plus éloignés en donnerent le signal. Il engage aussitôt Varus à marcher contre eux, et le conduit dans des défilés, et des marais impraticables. Arminius leve alors le masque; à la tête d'une Armée nombreuse qu'il avait rassemblée par petits détachemens, comme pour soutenir Varus, il l'enveloppe de tous côtés. Le courage des Légions devenait impuissant contre les obstacles que leur opposait la nature des lieux. Elles furent égorgées sans pouvoir se défendre, et les Germains épuiserent leur rage sur ceux même qui avaient échappé au massacre général. Varus désespéré se perça de son épée sur le Champ de bataille.

A cette nouvelle Rome fut consternée. Le courage d'Auguste parût l'abandonner. Il se frappait la tête contre les murailles, en s'écriant: Varus rends-moi mes Légions.

Cependant les suites de cette sanglante défaite ne furent pas aussi terribles qu'on l'avait craint d'abord. Les Germains ne firent aucune irruption ni dans les Gaules, ni dans l'Italie, et Tibere envoyé contre eux sut les contenir et réparer peu à peu les malheurs de Rome.

AUGUSTE AU LIT DE LA MORT.

An de Rome 765.

Les succès de Tibere contre les Germains lui mériterent les honneurs du triomphe. Dès ce moment Auguste lui fut aussi sincerement attaché, qu'il avait montré auparavant d'aversion et d'éloignement pour lui. Plus ses forces diminuaient, plus il sentait le besoin d'un pareil appui. Il voyait dans Tibere le seul homme digne de lui succéder. Agrippa Posthume son petit Fils et son héritier naturel, n'avait ni l'age, ni les qualités nécessaires pour une place aussi éminente. Sans autre mérite qu'une force de corps extraordinaire, il joignait à des inclinations basses une férocité de caractère qui avait obligé l'Empereur à le reléguer dans une Île. La voix du sang se faisait cependant quelquefois entendre dans le cœur d'Auguste et quelques signes de tendresse qu'il laissa échapper donnerent des allarmes à Tibere et à Livie.

Sa mort ne tarda pas à les dissiper. Ce fut dans un voyage de plaisir qu'il fit sur les côtes de la Campanie, qu'Auguste fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Il voulait revenir à Rome; mais la force du mal l'obligea de s'arrêter à Nole. Sa maladie fut de courte durée, et il vit approcher la mort avec beaucoup de calme et de sérénité.

Le jour même ou il termina sa carrière, il se fit apporter un miroir et arranger les cheveux; puis il ordonna qu'on introduisit ses amis. Les voyant tous réunis autour de son lit, il leur demanda, si dans le grand acte de la vie humaine il n'avait pas bien joué son rôle; et il ajouta de suite un vers Grec, qui contenait la formule usitée à la fin des pièces de Théâtre, et dont voici le sens : Maintenant battez des mains et applaudissez tous avec joie.

A peine ses amis furent-ils sortis de son appartement, qu'il expira entre les bras de Livie, dans la même chambre ou était mort Octavius son Père. Il était agé de 76. ans, et avait exercé la Souveraine puissance pendant environ quarante quatre ans à dater de la Bataille d'Actium.

Muris del. Lingé sculp.

RUSE D'ATHÉNODORE

Peu d'Hommes ont été aussi heureux qu'Auguste, si on peut appeler heureux celui qui pour asservir son Pays s'est baigné dans le sang de ses Concitoyens. Il dut ses succès, partie à sa politique, partie aux circonstances. Il parut dans un moment ou les Romains étaient fatigués des dissentions civiles, et s'éleva sur les ruines de tous les partis. Indifférent pour le crime et pour la vertu, il fit de l'un et de l'autre l'instrument de son ambition. Il fut sanguinaire, tant que son intérêt parut l'exiger; il devint juste, humain par le même principe.

Parvenu à la souveraine puissance, il se montra digne par une sage administration de la première place de l'univers. Il fit régner les lois et les arts, et procura à Rome un bien qui lui était inconnu depuis long-tems, la Paix. *Mais ce bonheur lui couta la liberté. En cela le bien que fit Auguste fut passager, le mal fut irréparable.*

Sa vie privée fut comme sa vie publique, un melange de vices et de vertus. Décent et modeste dans son extérieur, sobre et frugal, il porta à l'excès son goût pour la volupté. Malgré ses sages réglemens pour le maintien des mœurs, peu de personnes ont eu des mœurs plus licencieuses. Il lui arrivait souvent d'envoyer chercher chez-elles les femmes des Sénateurs ou des Chevaliers, qui avaient pu lui plaire, et on les lui amenait dans une litière couverte.

Un jour que le Philosophe Athénodore, qui jouissait de l'estime et de la faveur d'Auguste, se trouvait chez un de ses amis, la femme de cet ami recoit l'ordre de se rendre au Palais de l'Empéreur. Elle était consternée, ainsi que son époux. Athénodore leur offre de les tirer d'embarras. Il prend des habits de femme, entre ainsi déguisé dans la litiere et est porté dans la chambre d'Auguste. Au moment ou celui-ci s'avance pour recevoir l'objet de son amour, Athénodore s'élance une épée nue à la main : « Eh quoi! dit-« il à l'Empereur qui le reconnaît, ne craignez-vous pas, que quelqu'un n'imagine pour atten-« ter à vos jours l'artifice innocent que j'employe aujourd'hui ? »

On dit qu'Auguste pardonna à Athénodore la leçon qu'il lui avait donnée, mais on ne dit pas qu'il en ait profité.

St Mirys invenit — Morelle Sculpsit

TIBERE FAIT TUER AGRIPPA POSTHUME.

An de Rome 765.

Auguste avait gouverné en monarque sage et éclairé. Le règne de Tibère fut celui d'un tyran. Il avait alors cinquante cinq ans.

Moins sensible à la perte de son épouse, qu'à la joie de voir son fils héritier de l'Empire, Livie avait pris toutes les mesures nécessaires pour lui assurer la suprême puissance. En apprenant qu'Auguste était mort, les Romains apprirent que Tibère était Empereur. Le Peuple ne fut point consulté. Le Sénat ne le fut que pour la forme. Le vœu de l'Armée devenait celui de tout l'Empire.

On ne pouvait refuser à Tibère de grands talens administratifs et militaires. Mais ils étaient ternis par un caractère cruel et soupçonneux. Sa politique sombre et farouche lui faisait voir des ennemis dans ses plus proches parens, dans tous les grands de Rome, dans les hommes les plus vertueux, et le moindre soupçon devenait souvent un arrêt de mort.

Son premier soin, en arrivant à l'Empire, fut d'immoler à sa sureté Agrippa Posthume. Un Centurion reçut l'ordre secret de tuer ce petit fils d'Auguste dans l'Isle de Planasie, où il avait été relégué. Agrippa, quoique sans armes, mais que la nature avait doué d'une force extraordinaire, lutta pendant quelque tems contre son meurtrier; et ce ne fut qu'avec peine que le Centurion parvint à lui oter la vie.

Lorsque cet Officier vint annoncer à Tibère qu'il avait éxécuté ses ordres, celui-ci affecta un air de surprise et de courroux, répondit qu'il n'avait rien ordonné, et menaça le Centurion de lui faire faire son procès par le Sénat. Il ne fut pas difficile de l'appaiser; mais on put juger dès lors tout ce qu'on avait à craindre, en servant même les projets d'un Prince également cruel et hypocrite.

APOTHÉOSE D'AUGUSTE.

An de Rome 765.

Tranquille du côté du petit fils, Tibère s'occupa des honneurs funèbres qu'il devait rendre à l'Ayeul. Ils furent tels qu'on peut les imaginer pour le Chef d'une grande Nation, dans la première Ville du monde. Le sentiment y avait moins de part que d'adulation d'un côté, et la dissimulation de l'autre. Les Romains croyaient se faire un mérite auprès du nouvel Empereur de leur empressement à honorer son prédécesseur; et celui-ci dérobait sa joie sous le voile d'une fastueuse douleur.

Il accompagna le Corps d'Auguste depuis Nole jusqu'à Rome. Là il fut déposé sur un lit magnifique dans le Vestibule du Palais Impérial. Quelques jours après Tibère et Drusus son fils prononcerent chacun une oraison funèbre dans la place publique, ou le Corps avait été transporté sur les épaules des Sénateurs et placé à la tribune aux harangues.

Le lit, ou il était déposé, était surmonté d'une Effigie en cire représentant Auguste revêtu des habits de Triomphateur. Venaient ensuite deux autres Statues de ce Prince, dont l'une était portée sur un Char de triomphe, puis une Statue de la victoire, enfin une longue file des Images de tous ses ancêtres, et des plus grands Hommes que la Nation ent produits depuis Romulus.

Des chœurs de jeunes Filles et de jeunes Garçons des plus illustres familles chantaient des airs lugubres. La pompe funèbre partit par la porte triomphale, et s'avança jusqu'au Champ de Mars, on était preparé un Bucher, sur lequel on plaça le lit funéraire. Des Centurions y mirent le feu, et lorsque la flamme se fut élevée, on vit s'élancer une Aigle, qui emportait, disait-on, l'Ame de l'Empereur dans le séjour Céleste.

On donna à cette cérémonie le nom d'Apothéose. Elle devint commune à la plupart des Empereurs. Les Romains mettaient ainsi au rang des Dieux des Princes qui furent indignes du nom d'hommes.

Les Cendres d'Auguste furent recueillies par les Chevaliers qui avaient Livie à leur tête. On les transporta dans le tombeau que l'Empereur lui-même avait fait construire long-tems auparavant entre la voie Flaminienne et le Tibre. C'était un lieu agréable, qu'Auguste avait fait planter d'Arbres et qui servait de promenade publique.

HATÉRIUS RENVERSE TIBÈRE EN SE JETANT A SES GENOUX.
An de Rome 765.

Après avoir tout fait pour parvenir à l'Empire, Tibère affectait de ne pas vouloir se charger d'un aussi pesant fardeau. Envain le Sénat, qui ne croyait point à sa fausse modestie, le priait, le conjurait; il se refusait obstinément à ses instances. C'était de part-et d'autre un combat d'artifices et de dissimulation. La crainte et l'esprit de servitude animaient seuls le Sénat. Tous détestaient celui qu'ils suppliaient de consentir à devenir leur Tyran. Tibère cherchait à pénétrer leurs sentimens: honteux d'ailleurs de devoir l'Empire à l'ascendant d'une femme sur l'esprit d'un vieillard, il désirait l'obtenir par les suffrages du premier Corps de l'Etat. Il voulait qu'on lui fît une espèce de violence. Mais par une bizarrerie singuliere, il rebutait ceux qui montraient trop d'empressement, observait et devouait à sa vengeance qui conque s'exprimait librement, méprisait enfin le plus grand nombre, comme un vil troupeau d'esclaves. Le zèle même de ses amis semblait le fatiguer: « vous ne savez pas, leur disait-il, quelle épouvantable bête c'est que l'Empire. »

Il était dangéreux de garder le silence. Il l'était encore plus de parler. Q. Hatérius, personnage Consulaire, lui ayant demandé: « jusqu'à quand souffrirez-vous, César, que la République reste sans Chef ?» Il s'emporta contre lui. Hatérius se crut perdu. Il court chez l'Empereur, au sortir du Sénat, se précipite à ses genoux; mais en voulant les embrasser, il le renverse. Peu s'en fallut que Hatérius ne fut tué sur-le-champ par les gardes prétoriennes.

Tibère se lassa enfin de jouer cette misérable comédie. Il parut céder aux vœux du Sénat et accepta l'Empire; mais seulement, ajouta-t-il, pour un tems. Il ne voulut point de la Couronne civique, ni du titre de Père de la Patrie qu'on avait décernés à Auguste. Ce titre en effet lui eut imposé l'obligation d'être bon, juste, humain; et ce n'était pas là l'ambition de Tibère.

Myris del. Delaunay sculp.

UN SOLDAT PRÉSENTE SON ÉPÉE A GERMANICUS.

An de Rome 765.

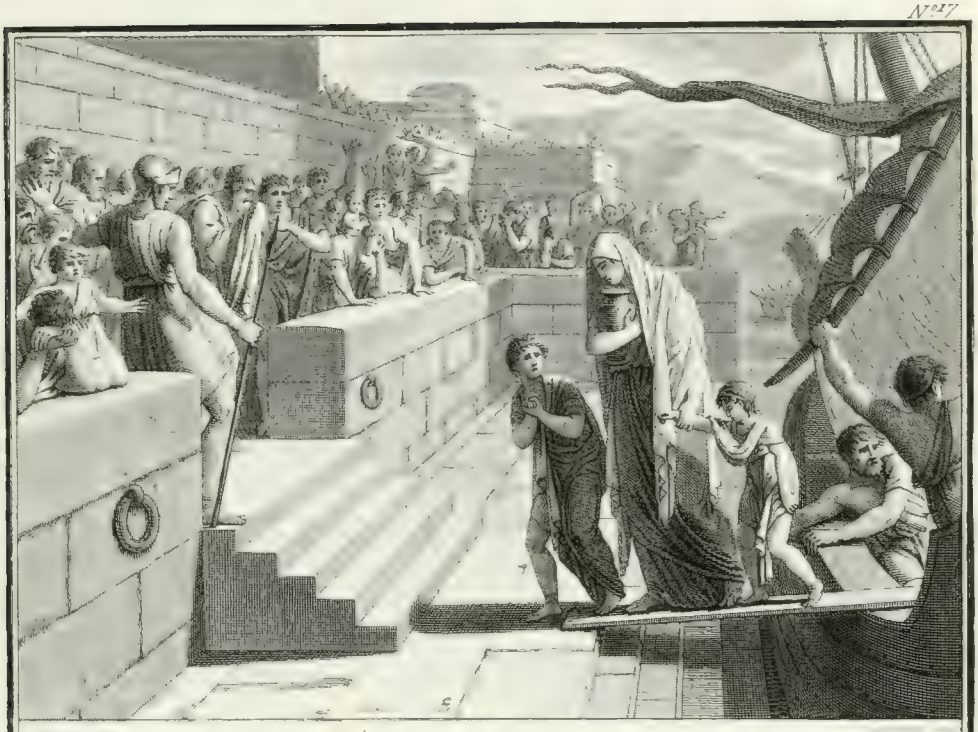
Tandis que Tibère se jouait ainsi du Sénat, une scène plus sérieuse se passait aux Armées de Germanie et de Pannonie.

L'Armée de Pannonie donna le signal de la révolte. Tibère s'empresse d'y envoyer Drusus son fils. Une éclypse de Lune fit plus d'impression sur ces esprits superstitieux, que la présence de ce jeune Prince. Les Soldats s'imaginent que le Ciel est irrité contr'eux. Ils livrent leurs chefs, et l'ordre se rétablit.

La sédition de l'armée de Germanie fut plus difficile à calmer. A la nouvelle de la mort d'Auguste, les Soldats s'assemblent en tumulte, demandent une plus forte paye, et seize ans, au lieu de vingt, pour jouir de la vétérance. Cette Armée avait pour Chef Germanicus neveu et fils adoptif de Tibère. Ses vertus, ses talens le faisaient adorer des Romains. Les Soldats veulent le nommer Empereur. Fidele à son serment, Germanicus repousse avec horreur cette proposition. Les Soldats usent de violence. Alors Germanicus tire son épée, pour laver dans son propre sang le crime dont on veut le souiller. Ce mouvement n'en impose point aux séditieux. Plusieurs l'invitaient ironiquement à se percer. Un d'eux même ose s'avancer, et présente son epée nue à Germanicus. « Prends celle-ci, lui dit-il, elle perce mieux que la tienne. »

Les amis de Germanicus parviennent à l'emporter dans sa tente. Il croit appaiser la sédition en accordant une gratification aux Soldats. Il ne fait qu'accroître leur insolence. Leurs prétentions, leurs menaces se renouvellent avec plus de fureur. Ils tuent plusieurs de leurs Officiers, et sont près de massacrer les envoyés de l'Empereur et du Senat.

Germanicus craint pour la vie d'Agrippine son épouse et de Caligula son fils encore enfant. Il veut qu'ils abandonnent le Camp. Ce dernier trait désarme les Soldats. Ils rougissent de leurs excès; tournent leur vengeance contre ceux qui les avaient égarés, les poursuivent, les égorgent, et croient expier leurs premières fureurs en se livrant à de nouvelles atrocités.



ARRIVÉE D'AGRIPPINE A BRINDES.

An de Rome 771.

L'amour des Soldats pour Germanicus, ses talens et ses vertus étaient des crimes impardonables aux yeux de Tibère. Il craignait que ce jeune héros ne fût tenté d'accepter par la suite cet Empire qu'il venait de refuser au péril de ses jours. Il ne tarda donc pas à l'enlever à l'Armée de Germanie, pour l'envoyer en Syrie. Il parut l'investir des plus grands pouvoirs; mais en même tems il lui opposa dans Cn. Pison un rival, un ennemi dangereux.

Pison et Plancine, son épouse, n'oublièrent rien, l'un pour abreuver Germanicus de dégouts, l'autre pour irriter la fierté naturelle d'Agrippine. Au milieu des contradictions de tout genre qu'ils leur faisaient éprouver, la mort vint frapper Germanicus. Personne ne douta qu'il n'eut été empoisonné par Pison et Plancine. On ne sait si ce crime leur avait été commandé. Mais ils parurent penser qu'il leur serait aisément pardonné.

Ce jeune Prince, l'amour et les délices de Rome, fut pleuré même des Nations étrangères. On brûla son corps à Antioche, et Agrippine, après avoir recueilli ses Cendres, se hata de partir pour l'Italie avec ce triste et précieux dépôt. Elle s'arrêta quelques jours dans l'Isle de Corcyre pour calmer la violence de sa douleur, et se rendit aussitôt à Brindes. Après avoir mis pied à terre, elle s'avance escortée de deux de ses enfans, et tenant dans ses mains l'Urne fatale. A cet aspect, la multitude immense qui bordait le rivage, garde d'abord un morne silence. Mais bientôt la douleur éclate par des pleurs, des gémissemens et des sanglots.

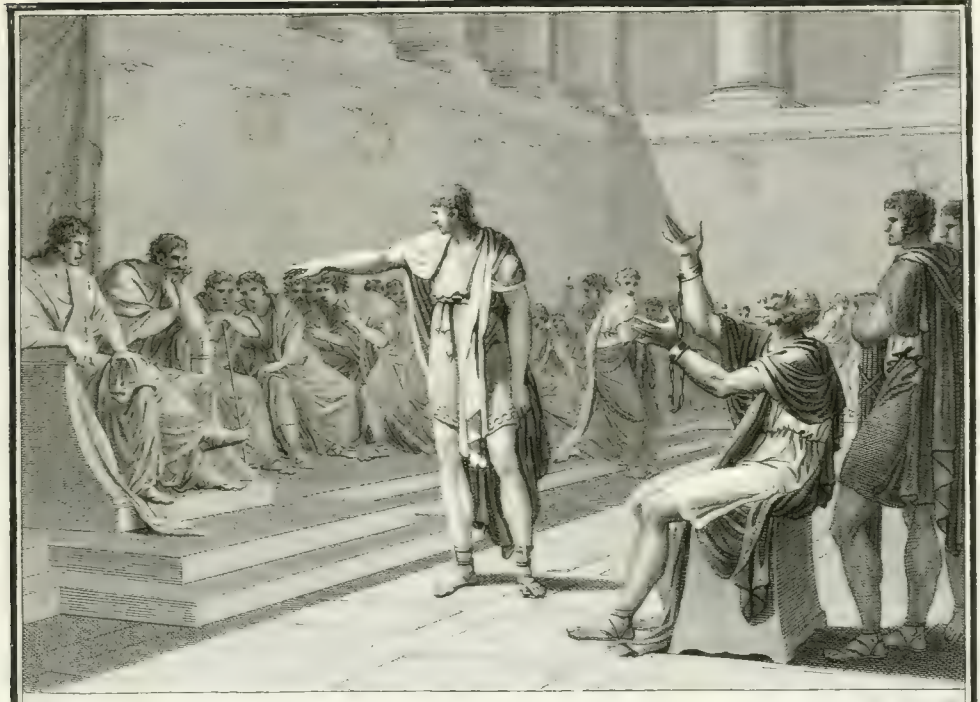
Toute la route de Brindes à Rome fut couverte d'un Peuple innombrable qui venait pleurer sur les tristes reste du héros enlevé à ses espérances. Chacun s'empressait de lui rendre des honneurs d'autant plus glorieux, qu'ils n'étaient dans la plupart commandés que par le sentiment. A Rome même l'amour et la reconnaissance l'emportèrent sur la crainte de déplaire à Tibère. Les Cendres de Germanicus furent déposées sans beaucoup de pompe dans le tombeau d'Auguste. Mais quelle pompe funèbre peut être comparée à tant de regrets aussi sincères qu'unanimes?

PISON TROUVÉ MORT UNE EPÉE A CÔTÉ DE LUI.

An de Rome 771.

Après avoir satisfait à la douleur, on ne parla plus que de vengeance. Pison et Plancine étaient devenus des objets d'exécration. Leur mort semblait seule pouvoir calmer l'indignation publique. Pison fut d'abord accusé devant l'Empereur. Mais le rôle de juge pour un crime, auquel il n'était pas étranger lui-même, parut trop embarrassant à Tibère. Il renvoya l'affaire au Sénat, en affectant la plus grande impartialité. Pison fut confondu sur tous les points relatifs à la discipline et à la subordination qu'il avait ouvertement violées, en cherchant à soulever l'Armée contre son Chef. Mais il ne put être convaincu du crime de poison. Il vit néanmoins qu'il ne pouvait échapper à la condamnation. Il avait compté sur la protection de Tibère, et Tibère inaccessible, impénétrable paraissait l'avoir entièrement abandonné. Plancine elle-même qui dans les premiers tems du procès protestait qu'elle ne séparerait jamais sa cause de la sienne, employa des moyens de défense particuliers, dès qu'elle vit son époux en danger. Envain eut-il cherché à se justifier en impliquant l'Empereur et sa mère. Il n'en eut pas moins été sacrifié, et il eut perdu sa famille. Il n'attendit pas que son arrêt fut prononcé. S'étant enfermé un soir dans son appartement, on le trouva le lendemain matin étendu mort, avec une épée à côté de son corps.

La protection de Livie sauva Plancine, qui peut-être était encore plus coupable que Pison.



VIBIUS SÉRÉNUS ACCUSÉ PAR SON FILS.

An de Rome 775.

L'Empire était calme au dehors. Tibère suivait la maxime d'Auguste. Il ne cherchait point à faire de conquêtes.

Mais Rome gémissait sous le poids du despotisme. Une sombre terreur remplissait tous les esprits. Le Peuple n'était plus qu'un troupeau d'esclaves. L'empressement servile du Sénat fatiguait Tibère lui-même; « les malheureux ! s'écriait-« il, ils sont nés pour la servitude ».

Le nombre des délateurs croissait chaque jour, et leur rage ne connaissait plus de bornes. Au défaut de crimes réels, l'accusation vague du crime de lese-majesté venait frapper les meilleurs Citoyens. C'était l'arme perfide qu'employait Tibère pour perdre ceux que leur nom, leurs richesses et sur tout leurs vertus lui rendaient odieux ou suspects.

Récompensés, encouragés par le tyran, les délateurs n'étaient occupés qu'à chercher des victimes. Leur fureur ne respectait pas même les lieux du sang. C'est ainsi qu'on vit avec horreur un père accusé par son fils. Tous deux s'appelaient Vibius Sérénus: déjà le père avait été relégué dans une Isle. C'était peu pour son fils dénaturé; il voulait sa mort.

Ce malheureux père est arraché du lieu de son exil et traduit devant le Sénat. D'un côté paraissait un vieillard pâle, décharné et chargé de fers; de l'autre un jeune homme dans tout l'éclat de la parure la plus recherchée. Ce monstre développe le plan d'une prétendue conspiration formée par son père. Dès qu'il eut terminé son discours, le vieillard secouant ses chaines invoque les Dieux vengeurs des droits de la nature outragée, et prouve la fausseté du crime qui lui est imputé.

Poursuivi par l'indignation publique, le fils est obligé de fuir; mais Tibère acharné à la perte du père, le fait ramener à Rome pour suivre son accusation.

Vibius Sérénus ne fut cependant pas condamné; on se contenta de le rendre à son exil.

DERNIERS ADIEUX DE CRÉMUTIUS A SA FILLE.

An de Rome 776.

Les écrits n'étaient pas soumis à une inquisition moins rigoureuse que les actions. Crémutius Cordus avait composé des annales, dans lesquelles il faisait l'éloge de Brutus. Il y appelait Cassius le dernier des Romains. *Il est aussitôt dénoncé au Sénat par Satrius Secundus et Pinarius Natta.*

Persuadé qu'il ne lui restait qu'à mourir, Crémutius plaida sa cause avec une energie et une dignité inconnues dans ces tems de servitude. « On attaque « mes paroles, dit-il, tant mes actions sont innocentes! On me fait un crime d'a- « voir loué Brutus et Cassius. Ce n'est pas ainsi que se conduisirent le grand « César, ni Auguste. Tous deux surent respecter la liberté des opinions; tous « deux laissèrent publier les éloges de leurs plus grands ennemis, et jusqu'aux « écrits où ils étaient attaqués personnellement. Eh quoi! Les images et les statues « de Brutus et de Cassius existent, et il ne sera pas permis de parler d'eux li- « brement. Que craint-on? Sont-ils encore à la tête des Phalanges Républicaines? « Puis-je soulever les esprits en leur faveur, et allumer le feu des discordes civiles? « Ils dorment dans la tombe depuis soixante et dix ans. Mes écrits ne sauraient « les exhumer. Mais ils n'en ont pas besoin pour vivre eternellement dans le « souvenir de la postérité. Pour moi, s'il faut que je périsse, mon nom sera im- « mortel comme les noms de ces grands hommes.

Crémutius sortit aussitôt du Sénat dans la résolution de se laisser mourir de faim. Sa fille Marcia, s'étant apperçu qu'il n'avait pris aucune nourriture depuis trois jours, s'abandonnait à la plus vive douleur. « Pardonne, lui dit-il, « si j'ai cherché à te dérober le dessein que j'ai formé: mais, c'en est fait. J'ai pris la « route de la mort: tu ne dois, ni ne peux me rappeler à la vie.

Crémutius s'enferme dans sa chambre, qu'il avait rendue impénétrable au jour, et meurt au milieu des ténèbres.

REPROCHES D'AGRIPPINE À TIBÈRE.

An de Rome 777.

Implacable dans sa haine contre tous ceux qui lui étaient suspects, Tibère l'était également envers sa famille. La veuve de Germanicus, Agrippine surtout lui était odieuse. L'indomptable fierté de cette Princesse ne lui permettait ni feinte, ni dissimulation. Des emissaires perfides cherchaient à l'aigrir par de fausses confidences, et ne manquaient pas d'exagérer encore auprès de l'Empereur la violence de ses plaintes.

Jusqu'ici Tibère, retenu par un reste de respect pour sa mère, n'avait osé persécuter Agrippine ouvertement. Mais il exerçait ses vengeances sur les personnes qui lui étaient attachées.

Claudia Pulchra, son amie, venait d'être accusée d'adultère et d'opérations magiques contre la vie de l'Empereur. Agrippine se rend aussitôt chez Tibère et le trouve qui offrait un sacrifice à Auguste.

« Que sert, lui dit-elle, d'offrir des victimes à mon ayeul, et de persécuter sa « postérité ? Ce n'est point à de muettes effigies qu'a été transmis le souffle « divin qui animait ce Prince. Ses vraies images sont celles qui sont nées de son sang. « Vous couronnez de fleurs les statues d'Auguste : et moi, sa petite fille, je suis « condamnée aux larmes et abreuvée de douleurs. C'est moi que l'on attaque aujourd'hui dans la personne de Claudia. Tout son crime est d'être l'amie d'Agrippine. »

Tibère irrité de ce discours oublia dans ce moment sa dissimulation accoutumée. Saisissant Agrippine par le bras : « ma fille, lui dit-il, si vous ne régnez, vous vous « croyez outragée. »

Agrippine eut la douleur de voir Claudia condamnée. Bientôt elle-même fut reléguée dans une Isle, où elle finit misérablement ses jours. Ses deux fils aînés, Néron et Drusus subirent par la suite le même sort. Tous deux expirèrent à la fleur de leur age par le plus cruel supplice, celui de la faim.

Mayne del. P. Baquoy sculp.

SÉJAN SAUVE TIBÈRE.

An de Rome 777.

Le premier artisan de tous ces maux, était Séjan, Préfet des gardes prétoriennes. Né simple Chevalier Romain, il était parvenu par ses intrigues et sa souplesse au plus haut degré de faveur et de puissance. A une force de corps extraordinaire il joignait une ambition démesurée. Tous ses vœux tendaient à s'emparer de l'Empire. Mais le fils de Tibère, Drusus, les trois fils de Germanicus, Néron, Drusus et Caligula, tous jeunes, tous chéris des Romains, l'imbécille Claude lui-même, semblaient lui opposer une barrière insurmontable. Il résolut de les immoler les uns après les autres, bien persuadé qu'il ne lui serait pas difficile ensuite de se défaire de l'Empereur lui-même, et de monter à sa place.

Sa première victime fut le fils de Tibère, Drusus dont il avait séduit la femme et qu'il empoisonna de concert avec elle.

Pour mieux assurer le succès de ses vues ambitieuses, il lui importait d'isoler l'Empereur. Depuis long-tems Tibère avait conçu de l'aversion pour les affaires publiques. Son caractère farouche, et le goût de la débauche le portaient vers la solitude. Courbé par l'age, et le visage couvert de plaies, il voulait dérober aux Romains le spectacle de sa hideuse caducité. Séjan le détermina donc sans peine à quitter Rome pour toujours et à se retirer dans l'Isle de Caprées, séjours délicieux, mais devenu à jamais infâme par les excès honteux dont il fut le théâtre.

Maître de la personne de l'Empereur, Séjan jouissait sous son nom de toute l'autorité, et il l'exerçait en tyran. Tibère semblait avoir abjuré pour lui seul sa défiance naturelle. Une circonstance particulière le lui rendit encore plus cher.

Ils dinaient dans une grotte sur le bord de la mer. Tout à coup des pierres se détachent de la voute et écrasent quelques personnes. Chacun prend aussitôt la fuite. Séjan ne paraît occupé que du salut de Tibère. Penché sur lui un genou en terre, il soutient avec sa tête et ses mains la partie qui paraissait menacer l'Empereur. Ce fut dans cette attitude que le trouverent les Soldats qui étaient accourus au secours.

Dès lors Tibère ne mit plus de bornes à sa confiance pour Séjan, ni celui-ci à son ambition.

SÉJAN TRAINÉ AU SUPPLICE.

An de Rome 782.

Le séjour de Tibère à Caprées présente le spectacle révoltant de la débauche et de la cruauté portées aux plus affreux excès. Au milieu de ces scènes horribles, Séjan suivait le plan qu'il s'était formé. En nourrissant dans l'ame de Tibère les soupçons contre les jeunes Princes de son sang, il le disposait à lui sacrifier lui-même toute sa famille. Tout semblait favoriser ses vœux, et il était sur le bord du précipice.

Malgré l'espèce de captivité dans laquelle il tenait l'Empereur, celui-ci fut instruit et de ses crimes et de ses complots. Dès ce moment sa perte fut résolue, mais toujours lent et timide dans ses procédés, Tibère se garda bien d'éclater sur le champ. Jamais il ne porta aussi loin que dans ce moment sa vertu favorite, la dissimulation. Il craignait le pouvoir excessif que lui-même avait accordé à Séjan. Il chercha à l'aveugler en y ajoutant encore. Il le comble d'honneurs et le nomme son Collègue dans le Consulat. Mais en même tems il profite de cette circonstance pour l'éloigner et l'envoyer à Rome.

Tandis que tout le monde tremblait on se prosternait devant l'orgueilleux Ministre, un ordre arrive de s'assurer de sa personne. Séjan était entré triomphant au Sénat, il en est arraché avec ignominie. Traîné à travers les rues, il voit ses Statues renversées, il entend les imprécations d'une multitude furieuse. Envain il veut se dérober aux outrages dont on l'accable, en se voilant la tête; on arrache le voile, pour jouir de sa honte et de sa confusion. Enfin il est mis à mort, et son cadavre traîné aux Gémonies est jeté dans le Tybre, après avoir été pendant trois jours le jouet de la populace.

Sa mort fut le signal d'une affreuse proscription. Ses parens, ses amis, ses innombrables Clients furent poursuivis et condamnés. La vengeance de Tibère n'épargna pas même la tendre jeunesse des enfans de Séjan. Comme la loi défendait de mettre une vierge à mort, sa fille, non encore nubile, fut, dit-on, violée par le bourreau dans la prison, avant de subir le dernier supplice.

TIBÈRE ETOUFFÉ DANS SON LIT.

An de Rome 788.

Délivrés de la tyrannie de Séjan, les Romains espéraient un gouvernement plus doux : il devint plus cruel et plus sanguinaire.

Du fond de son Isle, du sein des plus affreuses débauches Tibère ordonnait chaque jour de nouveaux supplices. A mesure que sa santé s'affaiblissait, sa cruauté redoublait. On eut dit qu'il regrettait de ne pas entraîner avec lui le genre humain dans le tombeau. Il avait souvent à la bouche ce proverbe Grec : « Périsse après moi la nature entière. »

Cependant la fin de cet exécrable tyran approchait. Ses forces diminuaient de jour en jour ; sa dissimulation seule ne l'abandonnait pas. Il affectait de la fermeté dans son maintien, de la gaieté même dans ses entretiens. Mais tout son extérieur le trahissait. Le médecin Charicles avait prédit qu'il ne vivrait pas encore deux jours. Le bruit se répand bientôt qu'il est mort. La foule des courtisans s'empresse autour de son Successeur, Caligula. Mais au moment où le nouvel Empereur allait recevoir le serment des gardes Prétoriennes, on apprend que Tibère a repris connaissance. Chacun fuit et se disperse à l'instant. Caligula resté seul, au lieu de l'Empire n'attendait plus que la mort. Le Préfet des gardes Prétoriennes Macron, s'était déclaré ouvertement en sa faveur. Il vit le péril dont il était menacé. Il se hâte de le prévenir, en faisant jeter sur le Prince moribond des coussins et des matelats qui l'étouffèrent.

Ainsi périt Tibère dans sa 78.e année, et la 23.e de son règne. Il avait tous les talens nécessaires pour faire le bonheur de son Pays ; il aima mieux en être le fléau. Il montra des vertus, tant qu'il fut simple particulier. Arrivé à l'Empire, il dissimula ses vices jusqu'à la mort de Germanicus qu'il craignait. Pendant la vie de sa mère, qu'il perdit fort tard, sa conduite fut un mélange de bien et de mal. Cruel, mais attentif à cacher la turpitude de ses mœurs durant le ministère de Séjan, dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre, il se plongea tout à la fois dans le sang et dans la plus monstrueuse débauche.